Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lecturespieuses0003pere

OUVRAGES DE LECTURES SPIRITUELLES

DU MÊME AUTEUR

Collection littéraire

(Volumes in-12 de 500 à 600 pages, 2 fr. 50.)

Garnier, éditeur, 6, rue des Saints-Pères, Paris.

1. — *Décembre.* Bourdaloue. Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent.

2. — *Janvier.* Saint Augustin. Lectures spirituelles pour le temps de Noël et de l'Épiphanie.

3. — *Février.* Bossuet. Lectures spirituelles préparatoires au Carême.

4. — *Mars.* Massillon. Lectures spirituelles pour le Carême.

5. — *Avril.* P. Ventura. Lectures spirituelles sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

6. — *Mai.* V^ble^ L. de Grenade. Lectures spirituelles sur les Fêtes de la très sainte Vierge.

7. — *Juin.* Saint Thomas d'Aquin. Lectures spirituelles pour la Pentecôte et la Fête-Dieu.

(A suivre.)

Bibliothèque de lectures pieuses

(Volumes in-16 de 300 pages, 1 fr.)

Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris.

1. — Saint Bernard. Lectures pieuses pour le Propre du Temps.

2. — Saint Bernard. Lectures pieuses pour le Propre des Saints.

3. — Vénérable P. de La Colombière. Lectures pieuses sur les Fêtes de la très sainte Vierge et de saint Joseph. *(A suivre.)*

OUVRAGES DE LECTURES SPIRITUELLES

DU MÊME AUTEUR

La Science religieuse

(Volumes in-12 de 500 à 600 pages, 3 francs).

Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris.

1. — P. d'Argentan. Lectures spirituelles sur la dévotion à la très sainte Vierge.

2. — P. Ventura. Lectures spirituelles sur la Foi.

(A suivre.)

Bibliothèque des âmes pieuses

(Volumes in-12 de 500 à 600 pages, 2 fr. 50)

Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières, Paris.

1. — Saint Bonaventure. Lectures spirituelles sur sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. — P. J. de Miechow. Lectures spirituelles sur la dévotion à la très sainte Vierge. *(A suivre.)*

Bibliothèque des Communautés

(Volumes in-12 de 500 à 600 pages, 2 francs.)

Taffin, éditeur, 36, rue des Saints-Pères, Paris.

1. — Bourdaloue. Lectures spirituelles sur l'état religieux.

2. — P. Vaubert. Lectures spirituelles sur la très sainte Eucharistie.

3. — P. Th. Le Blanc. Lectures spirituelles sur le saint travail des mains.

(A suivre.)

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES PIEUSES

III

V^ble P. DE LA COLOMBIÈRE

FÊTES DE LA T. S. VIERGE

PERMIS D'IMPRIMER.

Paris, le 25 avril 1901.

F. FAGES,
Vic. Gén.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en mai 1901.

VÉNÉRABLE

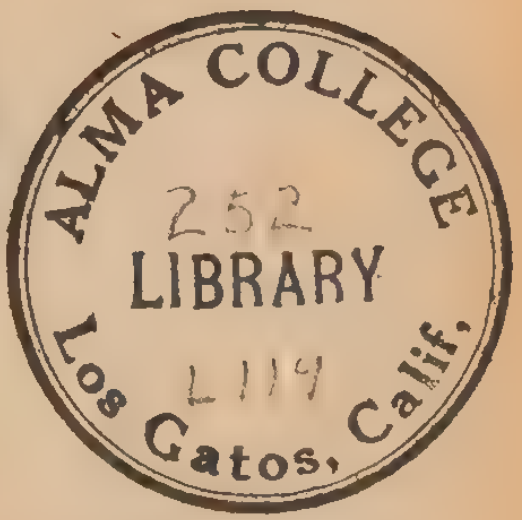
PÈRE DE LA COLOMBIÈRE

LECTURES PIEUSES

SUR LES FÊTES

DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH

Disposées par P. GŒDERT, *E. M.*



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE

53482

APPROBATIONS

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS

J'ai communiqué à S. Em. le Cardinal votre projet de publier, sous le titre de *Lectures pieuses,* une série d'ouvrages dont les articles seraient empruntés aux grands Maîtres de la vie chrétienne et religieuse.

Persuadée que les âmes qui cultivent la vraie dévotion dans le monde trouveront dans vos nouvelles publications un réel profit, Son Eminence me charge de vous transmettre, avec ses encouragements et ses vœux pour le succès de votre *Bibliothèque de Lectures pieuses,* de paternelles bénédictions pour l'initiateur intelligent et judicieux qui va mettre à la portée d'un plus grand nombre les écrits savants et pieux des meilleurs auteurs.

Recevez, en même temps, l'expression de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

ERN. CAULY,
Vic. gén., prot. apost.

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein de donner à la piété des fidèles un aliment aussi substantiel que celui de vos Lectures spirituelles.

La lecture en famille, la lecture de l'Evangile, de la Vie des Saints et de pieuses méditations était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir là où il existe encore, le réveiller là où il est quelque peu assoupi, le faire naître là où il n'est pas en honneur : tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre, car la collection que vous offrez à la piété de vos lecteurs se recommande à la fois par la grande autorité des sources auxquelles vous puisez et par l'heureux choix des emprunts que vous leur avez faits.

C'est ce qui me détermine à répondre favorablement à votre appel, en donnant à votre œuvre la bénédiction que vous réclamez, et en recommandant vos Lectures à l'attention des familles chrétiennes.

† Alphonse-Gabriel,

Evêque de Saint-Dié.

ÉVÊCHÉ DU MANS

Des lectures tirées des meilleurs auteurs et choisies par vous ne peuvent qu'être très utiles à ceux à qui vous les destinez.

Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs et bénis de nouveau votre zèle avec la vive et fidèle affection d'autrefois.

† Marie-Prosper,

Evêque du Mans.

AVERTISSEMENT

Claude de La Colombière naquit, en 1611, à Saint-Symphorien-d'Ozon entre Lyon et Vienne. Il entra très jeune dans la Compagnie de Jésus et y apporta les plus heureuses dispositions. Il a passé, à juste titre, pour l'un de ceux qui possédaient le mieux notre langue à son époque. Il professa la rhétorique au collège de Lyon et s'appliqua ensuite au ministère de la chaire, dans lequel il excellait. Ses supérieurs l'envoyèrent en Angleterre, pour y relever le moral des catholiques. Il y devint confesseur de la duchesse d'York, prêcha avec succès devant Charles II, et quitta cette contrée à la suite d'une intrigue politique. On le soupçonna d'y avoir participé, et on l'emprisonna pour l'exiler un mois après. Cette calomnie et cette épreuve furent la pierre de touche qui permit de mieux apprécier la haute vertu du serviteur de Dieu.

Retiré à Paray-le-Monial, il y devint le directeur de la bienheureuse Marguerite-Marie,

et contribua avec elle à répandre en France la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Il y fit établir une fête spéciale en l'honneur du divin Cœur et en composa l'office. Il mourut, en odeur de sainteté, le 15 février 1682.

Les œuvres du Père de La Colombière furent souvent éditées. En rendant compte de l'édition de 1757, l'abbé Trublet écrivait : « Tout, dans les discours du Père de la Colombière, respire la piété la plus tendre et la plus vive ; je ne connais aucun écrivain qui ait ce mérite dans un degré égal et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme un des hommes qui, de son temps, pénétraient le mieux les finesses de notre langue. »

Le vénérable Père de La Colombière, en effet, a écrit avec onction et solidité ; son style est facile ; ses sujets, bien choisis et bien étudiés, sont présentés sous un point de vue juste et intéressant. Il a su mêler, sans les confondre, le dogme et la morale ; il est théologien, philosophe, moraliste et littérateur tout à la fois. Sans se rechercher lui-même en aucune façon, il parle plus au cœur qu'à l'esprit. Ses sermons sont, pour la plupart, de véritables traités ascétiques. Quelques-unes de ces instructions sont même ce que nous avons de mieux sur ces sujets.

Nous donnons, dans ce volume, tous les sermons du vénérable Père de La Colombière sur les fêtes de la très sainte Vierge. Nous y avons ajouté celui de la fête de saint Joseph, qui complète heureusement cette collection. Ce volume pourra servir avantageusement pour la préparation à ces solennités : c'est dans ce but que nous donnons plusieurs sermons se rapportant à la même fête, d'autant plus que le sujet est traité différemment dans chacun d'eux. On trouvera profit également à l'utiliser pendant le mois de mai, plus spécialement consacré à honorer la Mère de Dieu, dont tous les privilèges y sont expliqués successivement.

Tous ces sermons ont été prononcés devant la duchesse d'York. Nous y avons fait quelques retouches et de légères coupures.

Le volume suivant traitera des vertus du Sacré-Cœur de Jésus, et donnera une lecture pour chacun des jours du mois de juin, plus spécialement consacré à cette dévotion.

P. Gœdert, E. M.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES PIEUSES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Eglise et des grands maîtres de la vie spirituelle D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes les pages appropriées aux sujets sur lesquels on veut s'édifier.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année, telles que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, convient à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous

nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde, et surtout à la jeunesse chrétienne. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour la jeunesse chrétienne, pour les congrégations de persévérance, enfin, pour toutes les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation.

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger, et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

LECTURE PRÉPARATOIRE

DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Ce serait une erreur de croire que la lecture spirituelle est un exercice exclusivement réservé aux personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux ou dans le sacerdoce. Sans doute, ces âmes privilégiées sont fidèles à faire cette lecture spirituelle chaque jour, et les règles de leurs Ordres divers indiquent même le moment spécialement affecté à cet exercice. Mais les personnes qui vivent dans le monde en ont un besoin plus grand et doivent s'y adonner le plus possible, si elles veulent se maintenir dans cette atmosphère de piété où la vertu est plus facile, le péché plus rare, le devoir plus doux, le bonheur plus grand.

Saint Jean Chrysostome s'écrie, dans son troisième discours sur Lazare : « Toujours, oui, toujours, je vous exhorterai, non seulement à prêter une oreille attentive et réfléchie à nos discours, mais encore à lire assidûment dans vos maisons les saintes Écritures ; et ce conseil, je n'ai jamais manqué de le donner à ceux qui ont avec moi des

entretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse pas cette réponse froide et digne des plus vifs reproches : « Je suis enchaîné aux fonctions du barreau, « engagé dans la gestion des affaires publiques ; « j'exerce une profession mécanique ; j'ai une « femme et des enfants à nourrir, une maison à « gouverner ; je suis engagé dans le siècle : la lec- « ture des Livres saints n'est pas mon affaire, je « n'en ai pas le loisir. C'est l'affaire de ceux qui « ont renoncé au monde et qui, relégués dans la « solitude au sommet des montagnes, n'ont point « d'autre occupation que celle-là. »

« Que dites-vous, ô mon frère? Ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints Livres ! mille embarras vous en détournent ! Eh ! mais, je vous y trouve plus obligé que ces solitaires... Vivant dans la retraite, les solitaires jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais nous qui voguons en pleine mer, bon gré mal gré, sommes en butte à mille occasions de péchés, le secours des saintes Écritures nous est d'une indispensable nécessité. Ceux-là ne peuvent être blessés parce qu'ils sont loin du combat. Mais vous qui êtes toujours en campagne et comme criblés de blessures, c'est plus souvent qu'il vous faut prendre des remèdes...

« Non, mes frères, non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture habituelle des saints Livres. Quel bonheur si, par un contact fréquent avec les maximes salutaires des saintes

Lettres, nous pouvons nous assurer enfin notre salut... Ce que le marteau, l'enclume et les tenailles sont à l'artisan, les livres des apôtres, les oracles des prophètes le sont aux chrétiens...

« Gardons-nous donc bien de négliger d'acquérir ces bons livres, pour nous mettre à l'abri des plus mortelles blessures. N'entassons pas cet or; mieux vaut pour trésor des ouvrages qui forment le cœur à la vertu... »

« De même que le fer, dit saint Augustin, si l'on ne s'en sert pas, engendre la rouille, de même l'âme, si elle ne s'exerce fréquemment par des lectures pieuses, laisse germer en elle les péchés. »

Saint François de Sales écrivait à Mme la présidente Brulart : « Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel. » Et dans une autre lettre à une dame mariée, le doux évêque disait : « Lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois et avec dévotion. » Dans son *Introduction à la vie dévote,* il complète ce conseil : « Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres missives que les saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller... »

L'un des maîtres de la vie spirituelle, le Père Berthier, nous assure que « les avantages des lec-

tures de piété sont presque infinis. Dans la prière, ajoute-t-il, c'est nous qui parlons à Dieu, et dans la lecture c'est Dieu qui nous parle ; en priant, nous pouvons donner dans l'illusion, au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous rappelle même dans le droit chemin si nous avions eu le malheur de nous en écarter. Quand nous sommes dans la tiédeur, un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur; et quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre sur lequel nous jetons les yeux peut nous inspirer des lumières. Ce livre nous retrace les exemples des saints, condamne notre indifférence, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde, répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni importun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut, ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans disputer contre les nôtres; ni indiscret puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre.

« Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un saint livre!... C'est la parole de Dieu qui pénètre dans toutes les facultés de l'âme, tantôt comme une rosée bienfaisante et tantôt comme un coup de foudre. On est quelquefois attiré par les douceurs ineffables de la sainte charité, et quelquefois atterré par la crainte des vengeances divines. Le Seigneur paraît ou miséricordieux ou terrible : ou Jésus en croix ou Jésus jugeant les vivants et les morts; ou le ciel avec tous ses charmes, ou l'enfer ouvrant ses abîmes...

« Mais, remarque le même auteur, une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme. Notre attention aux lectures de piété doit être sérieuse, soutenue et animée de l'esprit de la prière... »

Toujours au sujet de la manière de faire la lecture spirituelle, le vénérable Louis de Grenade nous donne ces conseils précieux : « Il faut la faire, non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir le sens des paroles et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment. Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu et faisons une espèce de halte pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière[1]. »

1. De l'oraison et de la considération, 1, 5.

Saint Bernard ajoute « qu'il est bon de cueillir, en lisant, quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frappés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelques faveurs[1]. »

« Un bon livre, dit saint Alphonse Rodriguez, ne doit pas se lire une seule fois; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première, et la troisième plus que la seconde; vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très louable et très utile que celle de quelques-uns, qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qui ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur et de quoi se consoler dans les temps de sécheresse et d'afflictions[2]. »

Saint Bonaventure n'est pas moins explicite : « Lisez la vie et les enseignements des saints, dit-il, afin de trouver, en vous comparant à eux, à vous humilier en tous temps, à vous instruire, à

1. De mod. orand., VII et VIII.
2. Perfect. chrét., I, V, XXVIII.

vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Écritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme [1]. »

Et ailleurs il dit encore : « L'âme a besoin d'être nourrie de saintes lectures... Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agissant de la sorte, l'âme puise dans cet endroit une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu, se montrera ensuite bien plus belle, appuyée sur cette même vertu.

« On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujettir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la

1. De l'inst. des nov., XIV.

recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à la mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement, d'en rappeler plus fidèlement le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère[1]. »

Saint Jean Chrysostome fait la remarque suivante : « Quand nous voulons lire quelque livre de piété, il faut bannir de notre cœur tous les soins temporels et toutes les pensées du monde, et, recueillant notre esprit de toutes sortes de distractions, nous appliquer avec beaucoup d'attention et de piété à cette sainte lecture, afin de parvenir, sous la conduite du Saint-Esprit, à l'intelligence de ce que nous lisons et en tirer beaucoup de fruit[2]. »

A son tour, saint Grégoire le Grand dit : « Nous devons tellement transformer en nous les bonnes choses que nous lisons, qu'en même temps que notre esprit en est touché, notre vie s'y conforme par ses actions[3]. »

Et c'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Qui ne sait que nous profitons d'autant plus vite d'une

1. Mir. de la disc., XIII.
2. Hom. sur la Gen.
3. Mor. Job., I, 9.

bonne lecture, que d'autant plus vite nous mettons cette lecture en action[1] ! »

Le vénérable Louis de Blois nous donne à ce sujet tout un ensemble de conseils pratiques qui peuvent très heureusement compléter tout ce que nous avons dit jusqu'ici : « Livrez-vous avec ardeur, nous dit-il, aux pieuses lectures; elles ont un charme qui ne s'épuise jamais. Vous y apprendrez à goûter la douceur des choses célestes; et il arrivera qu'accoutumé aux saintes délices, vous n'aurez plus que du mépris pour les voluptés des sens, et votre esprit s'affermira merveilleusement dans ses bonnes relations.

« Afin donc de retirer de cette lecture un si grand fruit, efforcez-vous d'y apporter les dispositions convenables, c'est-à-dire l'attention, la sagesse, l'humilité. Que ce soit pour vous un aliment d'amour, et non pas une vaine pâture de la curiosité : cherchez-y l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des paroles éloquentes; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant, de même qu'il ne faut pas rechercher cette élégance où elle n'est pas, il ne faut pas non plus la dédaigner où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu.

« Ne vous troublez pas si tout ce que vous lisez

1. Lab. Mon., XVII.

ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire ; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la pensée du salut, en passant à travers l'âme bénévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur. Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine, c'est-à-dire de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

« N'imitez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté et dédaignent tout ce qui est ancien et commun, quelle qu'en soit l'utilité. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse ; et celui-là est dans un grand danger qui est atteint de cette maladie.

« Attachez-vous prudemment à une lecture choisie, et habituez-vous à y persévérer, lors même qu'elle a pour vous moins de charme. Lisez, dis-je, avec ordre, sans vous détourner ni vous écarter çà et là. Ne vous faites aucune peine de lire ce qui est bon et de le relire encore.

« Ainsi que l'attestent les Pères, il est utile de passer de la lecture à la méditation, et ensuite de revenir de la méditation à la lecture. Cette louable

inconstance, en prévenant le dégoût, fortifie, renouvelle l'âme, fait qu'elle s'applique avec plus d'ardeur à chacun de ses exercices, et qu'elle en retire de plus grands fruits. Et qui empêche que vous ne formiez, pendant la lecture même, de courtes et vives prières, de tendres aspirations vers Dieu? Il est plusieurs ouvrages qui peuvent servir également pour la lecture et pour l'oraison, lectures dans lesquelles nous conversons avec Dieu[1]. »

Enfin saint Jean-Baptiste de La Salle résume admirablement en quelques lignes très pratiques tout ce qui concerne la lecture spirituelle : « Ne commencez point de lecture, dit-il, sans vous être mis en la présence de Dieu; demandez-lui, par quelque courte prière, les grâces et les lumières pour pouvoir comprendre et pratiquer ce que vous allez lire. Ne lisez jamais par curiosité et ne vous pressez point pour avoir bientôt lu un livre; arrêtez-vous de temps en temps pour goûter ce que vous lisez; consultez et examinez-vous vous-même sur ce qui vous empêche de pratiquer ce que vous lisez. Lorsque vous pouvez le pratiquer, voyez pourquoi vous ne le faites pas. Lisez votre livre comme vous liriez une lettre que Jésus-Christ vous aurait envoyée lui-même pour vous faire connaître sa sainte volonté; et, surtout si c'est l'Écriture sainte, lisez-la avec un très profond respect,

1. Spec. mon.

respectez-en jusqu'aux moindres syllabes ; lisez-la avec soumission d'esprit ; pratiquez ce que vous entendez, adorez ce que vous n'entendez pas ; et, si vous le voulez entendre, demandez quel en est le sens à ceux qui en ont l'intelligence.

« Repassez souvent dans votre esprit et tâchez de graver dans votre cœur ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu.

« A la fin de votre lecture, ne manquez pas de rendre grâces à Dieu des vérités que vous aurez le plus goûtées et retenues, et priez-le qu'il vous aide à les mettre en pratique[1]. »

On ne peut mieux dire et, en moins de mots, la meilleure méthode de faire la lecture spirituelle d'une façon véritablement profitable à l'âme de bonne volonté.

En terminant, écoutons encore Bourdaloue, qui a dit des choses merveilleuses sur le sujet qui nous occupe. Nous voudrions citer dans son entier cette instruction si solide et si précieuse ; mais, pour éviter des redites, nous donnerons seulement ces quelques passages : « Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire, dit-il, la qualité du livre qu'on lit et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit

1. Recueil de petits traités.

faire, peut se consulter soi-même et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels qui leur développent le fond des matières et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soit de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

« Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficacité et de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y prête alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement plus de mal que de bien. Lire chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer.

« Lire pour remarquer certaines sentences ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins connues, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire et s'arrêter en lisant à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs au lieu de cueillir les fruits.

« De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la règle spirituelle et quelles règles il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu et d'élever vers lui le cœur pour lui demander la lumière de son esprit ; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue ; 2° de lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre ; 3° pour cela de lire peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée ; 4° de demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation ; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore

versées dans l'oraison et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions ; 5° de relire de temps en temps certains livres généralement estimés et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans une seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si précieux. »

P. G.

Vble PÈRE DE LA COLOMBIÈRE

LECTURES PIEUSES

SUR LES FÊTES

DE LA T. S. VIERGE ET DE S. JOSEPH

PREMIÈRE LECTURE

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. (Cant., 4.)

La conception immaculée n'est pas seulement un des plus grands privilèges qu'ait reçus Marie, mais ce privilège est encore en elle la source de tous les autres qui lui ont été accordés.

Vous savez sans doute le bruit qu'ont fait dans l'Eglise les contestations arrivées au sujet de l'immaculée conception de la très

sainte Vierge. Quelques Docteurs, éclairés d'ailleurs et très catholiques, ayant cru que Marie ne pouvait avoir été préservée des malédictions que tous les enfants d'Adam avaient encourues, la révolte des esprits devint si générale contre cette opinion, que durant plusieurs années toutes les écoles, toutes les chaires retentirent des arguments qu'on inventa en faveur de la Vierge Immaculée ; toutes les Universités d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, soutinrent hautement la doctrine favorable à l'honneur de Marie ; on ferma les Académies à quiconque refuserait de s'engager par serment à enseigner qu'elle avait reçu le privilège unique d'être conçue sans péché ; les princes mêmes du siècle s'intéressèrent dans la cause de la Reine du Ciel et employèrent leur autorité pour la défendre. Jamais on n'a ouï plus de discours, jamais plus de conférences, jamais plus de disputes, jamais on n'a écrit plus de livres sur aucune autre matière. Enfin le Vicaire de Jésus-Christ a parlé et a fermé la bouche à tous ceux dont les sentiments n'étaient pas assez favorables à la sainteté de notre sainte Mère. Tout l'univers a regardé ce jugement comme une victoire importante, comme un triomphe ; ceux du parti contraire se sont joints à nous et aujourd'hui tout est calme,

tout est réuni dans la même croyance. Avantage incomparable de reconnaître un souverain Juge ! Les questions sont décidées, le repos des peuples n'est point troublé par les divers vents de doctrine : tous les esprits, tous les cœurs se réunissent et nulle opinion contraire à l'honneur de Dieu ou de ses saints ne prend de stabilité dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais dans le temps où le feu des disputes était le plus animé, combien de fois des politiques se sont-ils plaints que c'était trop contester sur un point qui paraissait si peu important ! Tout le monde convient que Marie a été sanctifiée au sein de sa mère ; si elle a été dans le péché, ce n'a été qu'au premier moment de sa vie : quelques-uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un seul moment, un instant. Qu'y a-t-il en tout cela qui mérite que l'Eglise rallume son zèle, que l'univers perde sa tranquillité ? Quelle fureur inquiète de pointiller ainsi sur un rien, de se livrer les assauts les plus vifs, de faire entendre de bruyantes querelles, de ne céder jamais ! Ce n'est donc pas aux ennemis de l'immaculée conception que je dois adresser ce discours, ils ont tous passé dans notre parti ; je parlerai à ces hommes politiques qui blâment la chaleur avec laquelle on a défendu ce privilège. Il

serait inutile de disputer aujourd'hui que tout est tranquille, mais il ne sera pas inutile de montrer qu'on a eu raison de le faire, et que ce n'est pas pour un rien que dans l'univers entier le sacré, le profane, tout a pris feu. Pour rendre ma preuve sensible, je n'ai qu'à faire voir combien il est avantageux à la très sainte Vierge d'avoir été conçue sans péché ; je le ferai et je vous montrerai non seulement que c'est un des plus grands privilèges qu'elle ait reçus, mais encore que ce privilège a été en elle la source des autres qui lui ont été accordés. Voilà pour les deux parties de ce discours, que je consacre à l'honneur de Marie. Implorons son secours, elle écoutera nos prières qu'elle a quelque intérêt d'exaucer : disons-lui avec l'ange : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Tout le monde sait que le privilège est une loi particulière qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune ; d'où il suit clairement qu'un privilège est d'autant plus considérable que la loi dont il exempte est en même temps et plus dure et plus commune. Vous voyez déjà ce que je veux dire. Marie, dans sa conception, a été soustraite à la loi qui assujettissait au péché, et qui y assujettis-

sait tous les hommes. Il n'y eut jamais de loi ni plus funeste, ni plus générale ; donc il n'y eut jamais de plus grand privilège que le privilège de la conception immaculée.

Je sais que, pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudrait vous faire comprendre quel mal c'est que le péché. Si j'y pouvais réussir, je ferais quelque chose de plus que de mettre dans tout son jour la glorieuse prérogative accordée à Marie, car je vous inspirerais en même temps une horreur si vive d'une offense de Dieu, que nulle crainte, nulle espérance, nulle force, vînt-elle ou du ciel ou de l'enfer, ne serait jamais capable de vous porter à une pareille offense ; mais tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le péché est sans doute le plus grand de tous les maux, puisqu'il nous éloigne du souverain Bien et que cet éloignement est infini. Voilà en deux mots plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourraient développer, que tous les anges n'en sauraient comprendre. Le péché nous rend haïssables aux yeux de Dieu, il l'oblige à avoir pour nous une haine infinie, une haine qui égale son pouvoir, une haine aussi forte qu'il est aimable en soi, aussi forte que l'amour qu'il a pour lui-même : que peut-on, hélas ! imaginer de

plus terrible? Quel mal plus grand qu'un mal qu'on ne saurait concevoir, sans vous comprendre, vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible! Dieu, qui aime tout ce qu'il a créé, Dieu, qui est la bonté, la miséricorde même, a pour le péché une haine si vive, qu'elle le force en quelque sorte à accabler de maux le pécheur, à damner éternellement des âmes qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur une croix. Il est vrai, direz-vous, que Marie, sans le privilège de sa conception immaculée, aurait été l'esclave du démon et du péché, mais ce n'aurait été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussitôt qu'il l'a pu faire.

Ce n'aurait été que pour un moment, dites-vous; et vous trouvez que ce n'est rien d'être un moment dans la disgrâce de Dieu, sous la puissance de l'enfer, digne de la mort et d'une peine éternelle! Elle n'aurait été coupable que pour un moment; mais c'était le premier moment de sa vie et la moindre tache dans ce moment peut déshonorer la plus longue et la plus belle vie. Elle n'aurait pas été longtemps dans le crime, et ce crime même n'aurait pas été volontaire; mais ne sait-on pas qu'une fille, si elle est corrompue une seule fois, demeure chargée de confusion

le reste de ses jours, n'eût-elle été qu'un moment entre les bras de l'infâme corrupteur, n'eût-elle été que la triste victime d'une extrême violence ? Combien de vierges se sont précipitées pour éviter cet opprobre ! Que s'en fallut-il que la sœur d'Ammon n'expirât de douleur ? Combien d'autres n'ont pu survivre un moment à cette infamie !

Elle n'aurait été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu. Je ne m'étonne pas que ce moment paraisse un rien aux yeux des personnes qui de leur propre mouvement se jettent dans le péché, s'y plaisent, s'y endorment, y vieillissent, s'exposent à y mourir ; mais ce n'était pas là le sentiment de saint Pierre, qui ne se put jamais consoler de sa faute, quoiqu'il y eût eu beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité et qu'il se fût relevé un moment après sa chute ; ce n'a pas été la pensée de ces illustres pénitents dont il est parlé dans les œuvres de saint Jean Climaque et dans la vie des Pères du désert ; pour avoir consenti à une simple pensée, ils s'étaient condamnés à une pénitence si rigoureuse, qu'on ne saurait la lire sans horreur. Pour Marie, elle était si éloignée de penser que c'était un mal léger d'être un moment dans la disgrâce de son Créateur, que les saints Pères et tous les Docteurs assurent que si on

eût laissé à son choix ou d'être Mère de Dieu, ou d'être conçue sans péché, elle aurait préféré l'immaculée conception à tous les autres avantages, et même à la maternité divine. Pour moi, je ne doute pas que, connaissant Dieu comme elle le connaissait, et que l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, je ne doute pas que si elle avait été un seul moment son ennemie, le souvenir de ce malheur n'eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pas néanmoins le seul mal qu'apporte le péché originel : outre cette mortelle disgrâce, il porte dans l'âme plusieurs autres plaies qui la défigurent, qui l'affaiblissent et la rendent presque incapable d'aucun bien. Saint Thomas en compte quatre après le vénérable Bède. Avant le péché, dit ce grand docteur, l'âme était parfaitement soumise à la raison et toutes ses puissances étaient ornées des vertus qui l'assujettissaient à Dieu, la raison souveraine ; son entendement était éclairé des lumières de la sagesse ; sa volonté, conduite par la justice, agissait naturellement avec droiture ; la force soutenait les puissances de l'âme contre les difficultés qui s'opposent à la vertu, la tempérance modérait les saillies de la cupidité et la rete-

nait dans les bornes que prescrit la loi du Seigneur ; mais le péché eut-il une fois troublé cette heureuse paix dans le cœur de l'homme : au même instant son esprit devint ténébreux, sa volonté indocile, son courage s'affaiblit, ses désirs n'eurent plus de règle. Il n'est pas nécessaire d'exposer plus au long tous ces maux ; hélas ! ils ne vous sont que trop connus par l'expérience : il suffit de dire que ce sont ces plaies qui nous amènent tant de tentations, tant de chutes, tant de rechutes ; c'est de cette source empoisonnée qu'est venue cette pesanteur qui nous rend la pratique du bien si difficile, ce poids qui nous entraîne vers le mal avec tant de violence ; depuis ce temps la vertu n'a plus d'attraits pour nous, nous n'avons plus de pente vers elle ; nous ne saurions avancer d'un pas qu'à travers mille combats, et pour peu que nous cédions et que nous nous relâchions, nous perdons dans un moment le fruit de plusieurs années de sueurs et de fatigues : les bons exemples ne nous touchent plus, les mauvais nous séduisent, les discours les plus pathétiques, les plus terribles menaces, les promesses les plus magnifiques n'excitent en nous que des désirs imparfaits, que des désirs qu'éteint le premier objet qui se présente. Sommes-nous engagés dans le mal : rien n'est

capable de vaincre notre obstination ; le charme de la vertu s'est-il insinué dans notre cœur : nous ne pouvons nous répondre d'un seul moment de constance, notre chair fait une guerre opiniâtre à notre esprit et semble avoir juré sa perte : si je suis de corps à l'église, mon esprit s'en éloigne et s'égare dans les vaines pensées du siècle ; si j'élève mes pensées au ciel, mon corps me rentraîne et me rattache à la terre malgré moi. Saint Augustin dit : Qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas, la cupidité s'élève contre la raison, la chair nous flatte malgré nos résistances, elle nous sollicite, elle nous importune, si elle ne domine pas.

En effet, les plus lâches, ceux qui tombent le plus souvent, sont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur faiblesse. Comment s'en apercevraient-ils ? ne combattant jamais, comment sentiraient-ils la peine que coûte la victoire ? Mais demandez à ces héros du christianisme, à ces vénérables solitaires qui ont vieilli dans les exercices de la pénitence, à ces athlètes infatigables qui travaillent depuis tant d'années à se vaincre eux-mêmes et à dompter leurs passions, demandez-leur quelles blessures a faites dans nos âmes le péché du premier homme. Vous en trouverez qui vous diront qu'après une défense longue et vigoureuse-

ment soutenue, ils n'ont pu obtenir de trêve de leur ennemi ; que, loin de l'avoir réduit à demander la paix, il leur faut toujours être en armes, toujours en garde contre la concupiscence ; qu'ils se voient à toute heure sur le point d'être surpris, d'être renversés, qu'ils n'osent encore s'assurer de la victoire, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de ne pas désespérer.

Quelle guerre est ceci ? vous dira l'Apôtre des nations. Je sens dans mes membres une loi impérieuse et inflexible qui s'oppose en tout à ma raison et qui m'assujettit au péché malgré moi-même ; je fais le mal que je hais, je fuis le bien que je souhaite, je veux ce que je ne voudrais pas, je m'oppose moi-même à mes plus ardents désirs ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : et la cupidité ne laisse pas d'y vivre encore avec lui ; l'ange de Satan ose venir m'attaquer jusque dans le ciel, où j'ai désormais fixé ma demeure. Malheureux que je suis ! qui rompra les liens qui m'attachent à ce corps mortel ? Si ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne pas désirer la mort ? Oui, c'est sans doute un malheur bien déplorable de porter sans cesse en nous-mêmes un ennemi si dangereux et si importun.

Mais que vous êtes heureuse, incomparable

Marie, vous qui avez écrasé la tête de ce serpent infernal, vous qu'a affranchie de son venin votre conception immaculée, vous qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec des lumières pures dans l'esprit, une droiture inaltérable dans la volonté, un courage invincible, des passions soumises et aussi raisonnables que la raison même ! Mon Dieu, de quels charmes va être accompagnée une vie soutenue par de si précieux avantages ! qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure, cette vie ! qu'elle sera semblable à la vie des esprits bienheureux, à la vie des anges !

En effet, qui pourrait dire quelles richesses spirituelles lui a produites ce privilège ? Quel progrès ne devait pas faire dans la sainteté une âme qui avait plus de grâces que tous les séraphins et qui ne ressentait aucune des imperfections de la nature corrompue ! A quel degré de contemplation n'a pas dû s'élever une Vierge qui ne sentait point le poids de son corps et dont l'esprit était orné de tant de lumières ! quel a été l'excès de son amour pour Dieu, puisque cet amour, loin d'être ralenti par les autres passions, y trouvait un secours pour s'enflammer de plus en plus ! Voilà donc Marie exempte de la loi la plus rigoureuse ; j'ajoute de la loi la plus générale,

puisqu'elle n'excepte personne, et qu'à s'en tenir précisément aux termes dans lesquels la loi est conçue, Marie elle-même doit y être enveloppée.

Les théologiens font ici une question, savoir si Marie a été préservée non seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter. Sur ceci, les sentiments sont partagés. Ceux qui disent que Marie était affranchie du péché et qu'elle n'a pas eu besoin de privilège pour en être délivrée expliquent différemment leur pensée, selon les différentes opinions où ils sont à l'égard de l'incarnation du Verbe éternel. Les uns croient que l'incarnation avait été ordonnée avant la chute d'Adam et que, quand l'homme n'aurait pas péché, le Fils de Dieu se serait fait homme ; ceux-là soutiennent que Marie avait aussi été formée dans l'idée de Dieu avant cette chute, que, par conséquent, elle n'y pouvait avoir de part. D'autres pensent que Jésus-Christ n'aurait jamais été si l'homme n'avait jamais désobéi à son Créateur ; et ceux-là prétendent que Marie n'aurait jamais existé, s'il n'y avait point eu de Rédempteur, qu'elle n'était point dans l'idée de Dieu lorsqu'il conçut la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a pensé à donner l'être à la Mère de son Fils que lorsqu'il a pris le dessein de nous réformer, et qu'ainsi

cette Vierge pure n'étant venue qu'après le malheur de la nature humaine, sa volonté n'a pu être renfermée dans la volonté du premier homme ni être coupable de son crime.

Je révère comme je le dois la doctrine de ces savants hommes et j'approuve surtout le zèle qu'ils font paraître pour l'honneur de la Mère de Dieu ; mais je trouve plus de simplicité et même plus de probabilité dans la pensée de ceux qui avouent ingénument que Marie, étant fille d'Adam comme nous, aurait dû comme nous être sujette à la malédiction commune, mais que Dieu, par une grâce spéciale, a fait en sa faveur une exception à la loi, de peur, en l'assujettissant, de blesser des lois plus anciennes, les lois de la bienséance et de sa sagesse infinie. Mais de quelque manière que Dieu ait réglé les choses, soit que Marie ait été séparée de la masse du genre humain et mise dans un ordre particulier, soit qu'étant naturellement confondue avec le reste des hommes, elle en ait été distinguée par un privilège, il est difficile de décider lequel de ces avantages lui a été le plus honorable. Les premiers semblent vouloir que Dieu en ait usé avec elle à peu près comme il fit avec Loth, qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart sur une montagne, tandis que ses citoyens étaient consumés par le feu du ciel ; les autres aiment

mieux qu'elle ait été traitée comme les trois enfants d'Israël qui, quoique dans une fournaise ardente environnés des flammes qui dévoraient les Babyloniens, ne reçurent néanmoins aucune atteinte.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la très sainte Vierge a été la seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malédiction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette arche merveilleuse qui surnageait sur les ondes au temps du déluge, qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur du genre humain, qu'elle portait, et qui était la figure de Jésus-Christ notre Rédempteur. Non, sans doute, il n'y eut jamais de privilège plus singulier que celui-ci. Moïse, dans le berceau, fut mis à l'abri de la persécution de Pharaon; mais, sous les ordres de la Providence, l'humanité industrieuse des sages-femmes d'Egypte rendit le même service à plusieurs autres enfants. Les Israélites passèrent la mer Rouge à travers les mêmes flots où leurs ennemis furent submergés; mais cette faveur fut accordée à tout un peuple. Saint Paul a été ravi au troisième ciel, où l'on croit qu'il a vu l'essence de Dieu; cette même essence se fit voir à Moïse sur le mont Sinaï, et, sans doute, elle s'est bien fait

voir à d'autres saints dans plusieurs rencontres. Marie elle-même a été incorruptible dans le tombeau ; mais elle n'a pas joui seule de cet avantage. Son corps fut porté dans le ciel par les anges ; on croit que tous ceux qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ furent enlevés avec lui au jour de son ascension. Marie a enfanté sans cesser d'être vierge ; mais il y a lieu de douter si c'est un privilège pour elle ou pour le corps de Jésus naissant, comme, lorsqu'il sortit du tombeau sans l'ouvrir, ce privilège était pour le corps qui ressuscitait et non pour le sépulcre qui demeurait encore fermé. Enfin, quoiqu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes qui ait conçu par la seule opération du Saint-Esprit, on peut dire que la terre et la mer, dans les premiers jours du monde, ont eu part à cette admirable prérogative, puisque, sans autre semence que la parole de Dieu, celle-là se couvrit de fleurs et de fruits et produisit en même temps des animaux de toute espèce, et que celle-ci, rendue féconde par le seul Esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux, comme parle l'Ecriture, fut dans un instant remplie de tous les poissons dont nous admirons le nombre et la diversité presque infinie.

Mais voici un privilège qui n'a jamais été accordé qu'à Marie et que nul autre n'obtien-

dra jamais. Le démon tient dans ses chaînes tout le genre humain ; une seule fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout ; un seul arbre au milieu de cet embrasement n'est pas seulement flétri ; il est chargé de feuilles et de fleurs, il porte un fruit incomparable, qui doit lui seul repeupler les campagnes et les forêts. Un tyran se rend maître de l'univers ; une seule ville lui résiste, une seule place refuse le joug, elle arrête les courses du conquérant, elle demeure libre et maîtresse du monde. Voilà de grands privilèges, Vierge sainte, qui vous obligent à une reconnaissance sans bornes. Pour nous, quoique nous n'ayons pas reçu les mêmes bienfaits, quoique le Seigneur ne nous ait préservés ni du péché originel ni de la faiblesse que ce péché a portée dans la nature, que ne lui devons-nous pas pour les secours qu'il nous a laissés dans cette double disgrâce ! D'un côté, le baptême nous affranchit du péché ; de l'autre, la grâce actuelle nous prémunit contre l'attrait du péché. Il est vrai que ces deux remèdes ne font pas le même effet à l'égard de ces deux maux ; le baptême efface entièrement la tache originelle, au lieu que la grâce ne détruit pas la funeste amorce qui nous rend si susceptibles du mal, elle nous donne seulement des forces

pour résister. Mais sans cette sage conduite de la Providence, qui eût connu le prix du bienfait et l'efficacité de la grâce ? Sans les révoltes que nous éprouvons, qui ne se persuaderait pas que la vertu nous est comme naturelle ? Nous sommes, en quelque sorte, comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé et dont on connaît la force : plus nous nous sentons redevables à la vertu du remède, plus nous reconnaissons que notre salut vient d'une force étrangère ; par là, notre faiblesse est secourue, notre orgueil abattu et notre vertu purifiée. Le Seigneur en use avec nous comme un sage médecin qui, au lieu de fermer entièrement une plaie, l'entretient pour donner le temps aux humeurs malignes de se décharger. L'infirmité qui nous reste donne occasion aux grandes âmes de s'exercer aux plus nobles vertus, de rendre leurs actions plus pures et plus parfaites. Il faut l'avouer, sans cet ennemi domestique, la plupart des saints n'auraient été que des chrétiens médiocres ; s'ils ont acquis tant de mérite, ce n'a été que par leur constance à résister à la pente de la nature affaiblie et par les généreux efforts qu'ils ont faits dans le temps qu'ils étaient plus fortement entraînés. C'est un prodige de voir ces

vierges, dont l'imagination n'a jamais été ternie par aucune image impure ni le corps altéré par aucune impression contraire à la loi.

Mais voulez-vous voir une vertu forte et plus digne encore d'admiration ? C'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, cette insensibilité, ce calme inaltérable dont je suis surtout frappé ; ce que je ne puis assez admirer, c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence et qui, loin d'en être consumée, d'en être noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise ; j'admire un cœur pareil au cœur de cet ancien qui demeura froid et entier au milieu des flammes qui réduisirent son corps en cendre. Aurions-nous vu un saint Benoît se rouler sur des épines et un saint François d'Assise s'ensevelir nu dans la neige durant la saison la plus froide de l'année, s'ils n'avaient été attaqués que faiblement? Que serait-ce que la mortification, que l'amour des ennemis, et cette magnanime douceur que Jésus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne se formaient par les obstacles que la nature blessée leur oppose? Pour achever de vous développer ma pensée sur ce point, soyez sûrs que la concupiscence nous nuirait peu, qu'elle nous deviendrait même avantageuse si nous n'avions à nous

défendre que de ses révoltes : ce qui la rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du dehors, ce sont les avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes ; nous nous jetons aveuglément dans les lieux où elle a des intelligences contre nous, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embûches. Il est vrai que la cupidité enfante le péché, mais ce n'est qu'après l'avoir conçu qu'elle l'enfante : elle l'enfante seule, mais elle ne le conçoit pas seule ; et sans l'amorce des objets extérieurs, elle demeurerait éternellement stérile. Comment ne tomberions-nous pas, nous qui, sans égard à notre faiblesse, nous exposons à tout ce qui est le plus propre à précipiter nos chutes ? Adam et Ève succombèrent dans la force de la nature, dans l'état d'innocence, pour avoir considéré le fruit dont on leur avait défendu l'usage, pour avoir écouté des discours qui les portaient à désobéir : serions-nous donc devenus plus forts depuis que la nature a été affaiblie ?

Tenez-vous dans la solitude, âmes chrétiennes qui vous sentez importunées et accablées de votre misère. Croyez-moi, fuyez les conversations, les discours, les lectures, les divertissements où vous savez que vous serez attaqués, ou du moins que vous boirez un

poison qui vous donnera des attaques mortelles : ceux qui se sont fait un asile dans la retraite se plaignent bien quelquefois d'être tentés, mais jamais d'avoir fait des chutes. Quand vous serez ainsi sur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublés, n'en ayez pas d'inquiétude, écoutez Jésus-Christ qui vous dit au fond du cœur : *Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que se parfait la vertu.* Toutes ces tentations ne serviront qu'à donner du lustre à votre fidélité, elles vous feront pratiquer dans l'espace d'une heure plus d'actes intérieurs, plus de véritables et solides vertus que vous n'auriez peut-être fait dans des années entières de tranquillité ; vous seriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne serez guère vertueux que dans la faiblesse. Passons à la seconde partie, où je dois vous montrer que la conception immaculée est la source de tous les privilèges qui ont été accordés à la très sainte Vierge.

SECONDE PARTIE

Si Dieu a aimé Marie plus que toutes les autres créatures, si plus que toutes elle l'a aimé à son tour et si, préférablement à toutes, elle a été choisie pour être la Mère de son Fils, elle doit à son immaculée conception

ces trois avantages, sources eux-mêmes de mille autres privilèges. La première source de tous les biens que nous recevons de Dieu, c'est son amour pour nous, et l'objet de cet amour envers nous n'est autre chose que les biens que nous avons reçus de lui. Quand il nous récompense de nos services, ce sont ses bienfaits qu'il récompense ; comme lorsqu'il nous aime, ce sont ses ouvrages qu'il aime en nous. Le Prophète lui dit : « *Vous ne haïssez rien de ce que vous avez créé* » ; comme s'il lui disait : Si vous haïssez quelque chose dans le monde, c'est, sans doute, ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer votre aversion ou de rebuter votre cœur que ce qui n'a pas été conçu par votre sagesse et formé par votre puissance infinie : car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'image de votre beauté, devient naturellement l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez haïr en nous que ce qui ne vient pas de vous, et tout vient de vous, hors le péché, de sorte qu'une âme où Dieu ne trouve point de péché n'a rien en elle qui s'oppose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme nécessairement.

Sur ce principe, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du ciel et de la terre, contemplant en lui-même cette multitude

d'hommes qu'il avait dessein de former, nul d'entre eux ne s'est présenté à ses yeux qui ne fût souillé de quelque tache, nul, excepté Marie, dans qui quelque trait de sa divine ressemblance ne fût altéré ou effacé. De là, je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer, pour ainsi dire, sans mesure ; et comme son amour est nécessairement excessif et qu'en lui, aimer et faire du bien c'est la même chose, il s'ensuit que Marie est la seule à l'égard de qui la bonté divine ne doit point se prescrire de bornes. « *Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée,* lui dit-il par la bouche de Salomon, *et il n'y a point en vous de défaut* » ; vous êtes donc tout aimable et je ne dois, à votre égard, user d'aucune réserve. Si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur, comment ne serais-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite ? et ce transport peut-il ne pas produire un excès de libéralité envers la beauté qui le fait naître ?

Voilà pourquoi le Tout-Puissant a fait de si grandes choses dans Marie. Comme il n'a pas de plus grand empressement que de répandre ses richesses sur ses créatures, ayant trouvé un vase si propre à recevoir ses trésors, il les y a versés sans mesure. C'est pour cela qu'il a donné à cette Vierge si pure l'usage de la

liberté et de la raison longtemps avant que les autres hommes en puissent jouir, c'est pour cela qu'il lui a donné des connaissances si claires de toutes les choses naturelles et surnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus, dans un souverain degré, qu'il lui a découvert ses secrets les plus profonds, qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-même, enfin qu'il l'a remplie de tant de grâces, que tous les saints et que tous les anges ensemble en ont beaucoup moins reçu qu'elle.

La seconde source des bienfaits de Dieu, c'est l'amour que nous rendons au sien. Cet amour, qui est déjà en nous un de ses bienfaits, nous en attire néanmoins beaucoup d'autres. Or, dans Marie, ce retour d'amour a été si continuel que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu; si pur, qu'il ne s'y est jamais mêlé ni crainte ni intérêt, ni la plus légère impression de l'amour-propre; si ardent, qu'on ne le saurait exprimer. Il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa conception immaculée, puisque c'est elle qui l'a sauvée de ces ténèbres qui nous dérobent la connaissance d'un Dieu qu'on ne peut connaître sans l'aimer, de cette pente au mal qui retarde les mouvements du divin amour, de cette faiblesse qui

le rend si lâche et si languissant dans les autres hommes. C'est par une prérogative de cette conception immaculée que l'amour de Marie, n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, prit de tels accroissements qu'elle ne vivait plus que de son amour, que par son amour, que pour son amour ; qu'elle mérita de mourir par la force de son amour et d'être la Reine des Séraphins, dont l'amour n'égala jamais cet amour en quelque sorte immense.

Vous me direz peut-être, conformément au commun sentiment des Pères et des Docteurs, que toutes les grâces extraordinaires qui ont été faites à Marie ont été comme des suites nécessaires de sa divine maternité. J'en conviens ; mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa conception immaculée, et voici comme je raisonne : Quand il a été question de montrer que la très sainte Vierge avait été préservée du péché originel, la plus forte preuve qu'on ait apportée, c'est qu'elle devait concevoir le Rédempteur. On a trouvé une si grande opposition entre la qualité de pécheresse et la qualité de Mère de Dieu qu'on a cru qu'elles ne pouvaient subsister ensemble : cela une fois supposé, s'il a fallu être sans tache pour concevoir le Verbe éternel, il a fallu que cette Vierge, qui se trouvait seule exempte de corruption, fût préférée à toutes

les autres à raison de ce privilège unique : il fallait que Jésus naquît d'une mère entièrement pure ; il fallait donc que Marie, qui avait seule été préservée du péché originel, fût la Mère de Jésus. Lorsque le soleil est dans son midi, il répand ses rayons de toutes parts avec une égale profusion, mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance ; il y en a qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être visibles ; il donne à d'autres une couleur vive, et de l'éclat même à quelques autres ; mais à proportion qu'ils sont plus transparents, c'est-à-dire d'une substance plus déliée et plus claire, ils sont et plus intimement pénétrés et plus abondamment remplis de lumière. S'il s'en trouve qui soient parfaitement transparents, tels qu'une eau pure, qu'un cristal, qu'un diamant, c'est peu de les éclairer et de leur donner de la couleur, le soleil s'insinue dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme, pour ainsi dire, dans ces corps, quelque fragiles, quelque durs qu'ils puissent être ; il semble que la lumière se soit rendue solide, que le soleil même se soit fixé et comme incorporé dans le cristal, dans le diamant. C'est à peu près ce qu'a fait le Seigneur : il s'est répandu dans tout l'univers, il s'y communique à tous les êtres selon leur capacité ; plus ils ont de pureté, plus ils

ont de part à ses divines effusions. C'est pour cela que les anges, qui sont tout spirituels, y participent beaucoup plus que les substances corporelles. Mais si cette lumière essentielle doit se renfermer, pour ainsi dire, tout entière dans une de ses créatures, si elle doit pénétrer jusque dans les entrailles d'une créature composée de terre et de limon, s'y incarner, devenir corporelle comme elle et dans elle, il faut qu'il trouve un sujet d'une pureté plus qu'angélique ; et au sujet où se rencontrera cette admirable pureté, il faudra comme nécessairement qu'il se communique. Elle ne s'est trouvée que dans Marie, cette pureté, et c'est pour cela qu'elle a eu l'avantage de recevoir dans son sein et de revêtir de sa propre chair celui qui a fait le soleil et qui a donné aux étoiles leur éclat. Il est donc vrai qu'on a eu raison de faire les plus grands efforts pour conserver à Marie la gloire de sa conception immaculée, puisque c'est une des plus grandes grâces qu'elle ait reçues, puisqu'elle est la source de toutes les grâces qui lui ont été accordées.

En terminant ce discours, je ne vous exhorterai point à conserver votre âme dans cette pureté entière et parfaite que nous admirons dans la Mère de Dieu ; nous l'avons perdue, cette pureté inestimable, et, ce qui est plus triste encore, nous nous sommes souillés par

mille fautes personnelles et volontaires ; mais je ne puis m'empêcher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu si précieuse en elle-même et qui est le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines personnes sont parvenues à recevoir si abondamment les grâces du ciel ; on est curieux de savoir par quelle voie leur est venu ce bonheur. Les uns s'imaginent que le Seigneur les a prévenues dès leur enfance, avant qu'elles y pussent rien contribuer de leur part, ou que dans le cours de leur vie il leur a versé tout à coup dans le cœur un amour si vif, qu'elles ont été enlevées de la terre comme Elie sur un tourbillon de feu. Non, ce ne sont point là les voies ordinaires ; la vertu a coûté aux saints plus que vous ne pensez, c'est par la pureté de cœur qu'ils ont obtenu tous ces biens si dignes d'envie. Ils ont purifié leurs âmes de toutes les difformités qu'y avaient rassemblées les emportements impétueux d'une téméraire jeunesse, ils ont commencé ensuite à se défendre de tout péché, même véniel, commis délibérément ; je dis commis avec délibération, ce qui est si éloigné d'être impossible, qu'il est même assez ordinaire et facile à quiconque a sincèrement embrassé le service de Dieu. Il est difficile de se garantir

des fautes de pure fragilité et d'inconsidération ; mais pour pécher de sang-froid, de dessein formé, il faut n'aimer Dieu que bien faiblement, il faut avoir un grand mépris pour cette majesté, pour cette bonté infinie, il faut agir avec elle comme on n'oserait le faire avec un homme sans être aveuglé par une haine brutale. Après les premiers pas dans les voies de la perfection chrétienne, comme on sent qu'on est dans la volonté de ne plus déplaire à Dieu et incapable de le faire autrement que par surprise, on se met en garde contre ce dernier ennemi, on fuit les occasions, on se retire, on réfléchit souvent sur soi-même, on prévoit le péril, on étudie les moyens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on implore à tout moment le secours du ciel, et tout cela sans gêne, sans contrainte, avec la même liberté, la même douceur qu'une épouse bien née tâche de plaire à un époux pour qui Dieu lui a donné du respect et de la tendresse, à un époux qui paie cette tendresse de mille complaisances. Avec ces soins on tombe rarement, on se relève promptement ; et Dieu, nous trouvant dans cette heureuse situation, ne peut s'empêcher de nous combler de ses grâces, d'entrer dans notre cœur, de le remplir ; il nous éclaire, il nous fait part de ses

secrets, il se fait voir lui-même d'une manière très réelle, quoique entièrement ineffable.

Voilà le vrai moyen d'avoir part aux trésors du ciel. Il importe peu quel état de vie vous ayez choisi ; soyez dans une famille ou dans un cloître, dans un palais ou dans un désert, soyez pauvre ou riche, dès que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses grâces : il ne demande pour cela que des âmes vides et sans souillure ; vides, afin que ses dons y soient reçus ; sans souillure, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Que nous sommes injustes de faire des plaintes sur ce que le Seigneur distribue ses grâces, ses faveurs inégalement, qu'il ne nous donne ni lumière, ni sentiment, ni goût intérieur pour les exercices de piété !

Nos plaintes seraient bien plus équitables sur ce que nous lui fermons toutes les entrées de notre âme, sur ce que nous lui lions les mains, pour ainsi parler, et que nous le forçons de retenir ses richesses. Comment voulez-vous qu'il entre dans cet esprit éternellement occupé à considérer la conduite des autres, à former des chimères de fortune et de réputation, à composer de vaines parures ? dans cet esprit qui se remplit de mille frivoles idées par les yeux et par les oreilles, qui se dissipe dans les objets qui se présentent,

dans les bruits divers qui courent, dans des contes romanesques ? Vous voulez qu'il s'insinue dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le remplisse de ses dons ; purifiez-le donc des difformités où il est plongé : comment voulez-vous qu'il s'y établisse pendant qu'il sera la retraite de toutes les passions ? Quand lui avez-vous présenté ce cœur entièrement tranquille ? Tantôt il est occupé d'une joie maligne, tantôt de la plus sombre tristesse ; hier c'était un désir de vengeance qui le possédait, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel ; maintenant il est agité par le désir d'avoir des richesses, tantôt il le sera par la crainte de les perdre.

Faites-moi voir une personne qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens du siècle, qui ait interdit à sa langue tous les vains discours qui peuvent souiller l'âme ; une personne qui, pour rompre tout attachement à la vanité et au monde, se soit en effet sevrée de tout ce qui nourrit cette vanité, cet amour du monde ; une personne dans cette situation, à qui Dieu ne se soit pas intimement communiqué ; et alors je croirai que vos murmures sont raisonnables et que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela n'est arrivé et n'arrivera jamais. Heureux ceux qui ont le cœur pur,

parce qu'ils verront Dieu, parce qu'ils l'aimeront comme s'ils le voyaient, parce qu'ils seront remplis d'une espérance si ferme de le voir que la possession même ne les rendrait pas plus tranquilles, parce qu'ils goûteront les mêmes délices que fait naître la vue de Dieu ! Dans cette félicité anticipée ils jouiront d'une paix au-dessus de tout ce que nous pouvons dire, ils ne désireront ni ne craindront la mort parce que déjà ils posséderont ce qu'on leur prépare dans le ciel, parce que la mort ne sera point le terme de leur bonheur, qu'elle sera au contraire un passage à un bonheur accompli, éternel, et tel que je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

DEUXIÈME LECTURE

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement. (Prov., 8.)

Dieu distingua la très sainte Vierge du reste du genre humain au moment de sa conception, parce qu'il la préserva du péché ; elle se distingua elle-même, parce qu'elle répondit d'abord à la grâce.

C'est une chose assez singulière que l'opinion de ces anciens peuples, qui, célébrant chaque année le jour qu'ils étaient venus au monde, croyaient devoir mêler leurs larmes à cette cérémonie. Je n'examine point les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi, peut-être qu'on est aujourd'hui plus raisonnable de solenniser ce même jour par des démonstrations de joie ; mais il me semble que les chrétiens ne sauraient assez verser de pleurs sur le malheur de leur conception, eux qui

savent combien ce premier jour de la vie est funeste à tous les hommes. Oui, il est certain que nos âmes ne sont pas plus tôt unies à nos corps, qu'elles sont séparées de Dieu par le péché, c'est-à-dire qu'elles entrent dans la vie, victimes d'une mort plus déplorable que la mort même. Mon Dieu, ne serait-il pas plus avantageux de ne pas exister, de rester dans un oubli éternel, de ne jamais voir le jour ? Pouvons-nous en effet déplorer assez la nécessité malheureuse qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, dans l'instant que nous sortons des vôtres ?

D'où vient cependant que toute la terre ressent la joie la plus vive à la conception de Marie ? d'où vient qu'à ce glorieux moment les anges mêmes, comme l'assure saint Bernardin de Sienne, célébrèrent dans le ciel la fête que nous solennisons aujourd'hui, si ce n'est parce qu'aucune souillure n'a flétri cette conception privilégiée, si ce n'est parce que Marie n'eut point de part au péché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi sous qui tout avait plié jusqu'alors, et que dès ce moment le Seigneur en fut le possesseur paisible et unique ? C'est une vérité qui n'a plus besoin de preuves ; l'unanimité de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi,

sans nous attacher à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plutôt qui ont passé dans notre parti, ne pensons qu'à célébrer la victoire de notre auguste Reine. Si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qui ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux qui, au jour du triomphe, se parent des armes avec lesquelles ils ont signalé leur valeur dans le combat. Vierge sainte, votre secours ne nous est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'il s'agit de rappeler vos avantages sur vos adversaires redoutables, que lorsqu'on était obligé de combattre pour votre gloire ; nous vous le demandons humblement, ce secours, en vous adressant les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Quoique la sanctification de Marie, au moment qu'elle fut conçue, soit ce qui a rendu sa conception si vénérable aux fidèles, ce n'est pas néanmoins tout ce qu'il y a de plus glorieux pour elle dans ce mystère. Nous en solennisons la mémoire pour rendre grâces à Dieu des faveurs dont il voulut la combler dès ce moment, nous le faisons encore pour rendre hommage aux mérites de cette Vierge incomparable, à ces mérites qui égalèrent dès lors les mérites des plus grands saints. Si dans ce premier moment le Créateur la distin-

gua en la préservant du péché, elle se distingua aussi elle-même en répondant d'abord à la grâce. J'ai dessein de toucher ces deux vérités dans ce discours ; elles sont toutes deux glorieuses à la Mère de Dieu, elles se rapportent toutes deux à mon sujet, et Marie peut dire également à l'égard de l'une et de l'autre : Le Seigneur m'a possédée au premier instant que j'ai été conçue, et parce qu'il m'a donné la grâce, et parce que je me suis moi-même donnée à lui. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE

S'il est vrai que le Seigneur, avant de créer Adam, le père de tous les hommes, délibéra quelque temps, comme il semble que l'Écriture nous veuille le faire entendre, je ne m'étonne pas que, lorsqu'il s'est agi de donner l'être à la Mère de son Fils, il ait pris ses mesures de loin, il en ait formé l'idée avant tous les siècles, et qu'à ce sujet saint Augustin appelle Marie le fruit d'une délibération éternelle. Mais je ne sais comment on a jamais pu se persuader qu'une si longue méditation, une consultation si importante, n'ait enfin produit qu'une esclave de Lucifer, qu'une image défigurée. Il me semble entendre les personnes

divines assemblées en leur adorable conseil et se disposant à créer l'âme de Marie : Faisons une âme qui soit une image de nous-mêmes, disent-elles, et la plus parfaite qui soit sortie de nos mains. Le corps que nous lui avons préparé est déjà le plus beau de tous les corps, mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage ; la plus importante et la plus noble nous reste à faire. Faisons donc l'âme de l'incomparable Marie, de ce chef-d'œuvre, de cette fille qui doit être vierge et mère tout à la fois, de cette fille qui doit être le modèle de tous les prédestinés, la rédemptrice en quelque sorte de tous les hommes, la dépositaire de toutes les grâces, la reine de tout l'univers. Faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons et d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinées, une âme capable de recevoir seule plus de grâces que tous les saints, que tous les anges n'en ont reçu : en un mot, faisons une créature dont la perfection réponde à la qualité de Mère de Dieu, dont nous avons dessein de l'honorer ; une créature, dit le Père éternel, que je puisse avouer pour fille aînée et le Saint-Esprit pour épouse.

Voilà quelles étaient les vues de la sainte Trinité lorsqu'elle se disposait à former l'âme de la très sainte Vierge. Jugez sur cela avec

quel soin et quelle application les personnes divines travaillèrent à l'enrichir et quelle fut l'excellence de cette âme. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans l'esprit ! que de docilité, que d'ardeur dans la volonté ! que de sincérité, que de tendresse, que d'étendue dans le cœur ! que de noblesse, mon Dieu, dans les passions que vous lui inspirez ! quel ordre, quel accord entre ces passions ! Où a-t-on jamais vu des inclinations plus raisonnables, plus équitables, plus conformes aux mouvements de la grâce ? plus de douceur dans le caractère, plus de facilité à s'ouvrir aux impressions du Saint-Esprit ? Et vous croyez que Dieu n'aura pas plus tôt achevé ce bel ouvrage qu'il le laissera tomber dans la fange ? Quoi ? cette belle âme, l'abrégé de tant de merveilles, cette production de tant de siècles et de tous les siècles, le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, sa plus belle, sa plus brillante image, n'aura pas plus tôt reçu les derniers traits, qu'elle sera placée parmi des immondices, mise sous les pieds du démon, et donnée en proie au péché, ce monstre le plus terrible et le plus cruel !

Vous me dites que c'est une loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu : je ne le désavoue pas ; mais n'était-ce pas une loi imposée à toutes les femmes d'enfanter

avec douleur ? Comme Dieu avait dit à tous les hommes dans la personne d'Adam : Vous mourrez si vous touchez à l'arbre de la science, n'avait-il pas dit à toutes les mères dans la personne de la première : Vous enfanterez dans la douleur parce que vous avez péché ? Marie cependant a été dispensée de cette seconde loi, et quelque générale qu'eût été la malédiction prononcée contre les personnes de son sexe, elle n'y a point eu de part. La corruption du corps après la séparation de l'âme était encore une peine qui devait envelopper tout le genre humain : il y a néanmoins un privilège pour le corps de la Mère de Dieu.

N'était-ce pas un ordre établi par l'auteur de la nature, et plus ancien même que la loi qui nous assujettit au démon, que les deux sexes concourraient à la génération de l'homme ? D'où vient donc que Marie demeure vierge après la conception de Jésus-Christ ? C'est, dit-on, qu'il n'était pas décent que la Mère de Dieu fût souillée par ce commerce impur que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir mères. Cette réponse est sans réplique, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende : aussi est-elle de tous les Docteurs et de tous les Pères. Mais la tache du péché avait-elle moins d'op-

position avec la maternité divine que l'impureté de la couche nuptiale ? Hé quoi ! il aurait été malséant à la Mère de Dieu d'avoir eu commerce avec un homme, quelque légitime qu'eût été ce commerce, quelque saint qu'eût été l'homme auquel elle aurait été liée par le nœud sacré du mariage, et l'on voudrait regarder comme une chose indifférente qu'elle eût été sous la puissance du démon et l'objet de la haine de son Créateur ! Est-il possible qu'on ne se soit point aperçu qu'en tâchant de soutenir cette opinion, on se mettait en danger d'attribuer à Dieu des pensées peu raisonnables, opposées entre elles, ridicules même ? Car quelle aurait été cette vaine, cette fausse délicatesse, de faire des miracles pour sauver des bienséances, tandis qu'il aurait abandonné l'essentiel ? Jésus-Christ se serait fait une honte de naître d'une femme si elle n'était pas vierge, quelque sainte qu'elle pût être d'ailleurs ; et il n'eût pas rougi de naître d'une femme maudite et pécheresse comme les autres ! Il aurait horreur d'une impureté corporelle qui ne passe point jusqu'à l'âme et qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente, et une tache spirituelle qui mérite toute son aversion ne le rebuterait point ! Ne serait-ce point là donner dans les vains scrupules des pharisiens, et craindre comme eux d'avaler les

moucherons tandis qu'on avalerait des chameaux ? Mais que dites-vous du soin que Dieu prendrait d'épargner à la Mère de son Fils les douleurs et les souillures de l'enfantement, de la préserver, dans le tombeau, des vers et de la pourriture, lorsqu'il souffrirait que son âme fût infectée par le péché ? Il y a des décrets conçus de toute éternité pour l'exempter de ces misères communes, suites fâcheuses, innocentes néanmoins, du péché; et ce péché, cette maladie honteuse et mortelle, ce poison qui donne la mort à l'âme, ce monstre qui la souille, qui la défigure, qui l'étouffe, tout cela n'était-il rien pour qu'on pensât à l'en garantir ? Je ne sais si je me trompe, mais cette conduite ne me paraîtrait pas moins déraisonnable que le zèle d'un fils qui s'appliquerait à défendre sa mère ou des pluies ou des vents, tandis qu'il la laisserait exposée au feu des canons : une attention si mal entendue de la part de ce fils me fait ressouvenir de cet empereur qui, lors même qu'il souffrait qu'on empoisonnât son jeune frère, avait égard que le breuvage mortel fût dans le juste tempérament qui exclut la froideur ou la chaleur excessive.

On peut joindre ici les raisons sur lesquelles des théologiens soutiennent que Marie a été conçue dans la grâce : c'est que le premier

homme, c'est que la première femme, la figure de celle-ci, ont néanmoins l'un et l'autre été créés dans l'innocence. Ils appuient leur sentiment sur un passage de saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre adressée à l'Église de Lyon ; ce Père dit que c'est une espèce de sacrilège de penser que des privilèges accordés à d'autres hommes aient été refusés à une vierge destinée à de si grandes choses.

Je dis plus encore et je suis assuré que vous en conviendrez avec moi, je dis que non seulement c'est un crime de disputer à Marie les grâces départies au reste du genre humain, mais qu'on ne peut sans lui faire injure la laisser dans le même rang, ne pas la mettre dans un rang supérieur. Si l'on se contente de dire qu'avant de naître elle a été lavée du péché originel, saint Jean fut sanctifié dans le sein d'Elisabeth ; la mère du Messie n'aura donc nul avantage sur le précurseur de ce divin Messie ? Ce Dieu qui a honoré par des faveurs si privilégiées les premiers auteurs de sa race, qui a répandu des libéralités extraordinaires sur ses ancêtres les plus éloignés, qui a aimé plus que toutes les autres tribus la tribu de David dont il devait naître, qui a même favorisé tout le peuple juif de grâces inouïes parce qu'il avait résolu de se choisir une mère parmi ce peuple, ce Dieu n'aura-t-il

rien fait de singulier pour sa Mère ? n'aura-t-il versé sur elle que des grâces communes ? Je ne vous dis point qu'une vierge qui devait être la Reine des anges ne devait pas être moins pure, moins exempte de souillures que les anges mêmes. Saint Paul veut que tous ceux qu'on élève à l'épiscopat soient en tout irrépréhensibles, et que non seulement dans le temps de leur élection ils puissent être à l'abri des plus légers soupçons, mais encore que depuis leur baptême on ne puisse rien leur reprocher ; en effet il faudrait, s'il était possible, que celui qui est élevé au-dessus des autres hommes eût plus de mérite que tous ceux qui doivent lui obéir. L'ignorance et la passion renversent tous les jours cet ordre, mais il n'en est pas moins conforme à la droite raison, qui règle les rangs selon les qualités et selon les talents, soit du corps, soit de l'esprit. Cette vérité supposée, quelle apparence que Dieu, ayant dessein de soumettre tous les anges à l'empire de Marie, l'ait soumise elle-même à la tyrannie du démon ? Quoi ! ces esprits saints que nulle tache n'a jamais souillés rendraient hommage à une créature qu'aurait infectée le péché mortel? tout le ciel serait obligé de reconnaître pour sa souveraine une affranchie de Satan ?

On demande comment il s'est pu faire que

Marie ait été soustraite à la malédiction commune, vu qu'elle était fille de ce malheureux père dont toute la postérité était proscrite. On répond que, lorsque Dieu porta cette loi rigoureuse qui rendait coupables du péché d'Adam tous ceux qui devaient descendre de sa race, il ne prétendit point comprendre sa Mère dans une loi si générale, il excepta celle qu'il avait déjà choisie pour réparer ce désordre ; bien plus, j'ose dire qu'elle en était exemptée comme naturellement, que même elle ne pouvait y être comprise. Sur quels fondements osé-je avancer cette proposition ? Je n'en ai point d'autres que ceux que je viens de produire : c'est que le chef-d'œuvre du Créateur, l'ouvrage de tant de siècles, ne devait pas être la proie de l'enfer, ne devait pas être traîné dans la fange au moment où il fut achevé, il ne fallait pas qu'une fille choisie entre toutes les créatures pour être l'épouse unique du Saint-Esprit eût été au pouvoir de l'esprit de mensonge avant de passer entre les mains de ce divin époux ; elle aurait été indigne de concevoir le Verbe éternel si son âme avait été flétrie par le péché originel, puisque l'impureté même du corps, quoique exempte de tout péché, aurait été un obstacle à cette divine conception. Comment Dieu ne l'aurait-il pas préservée d'un si grand mal, lui qui, pour la

garantir de maux infiniment moins considérables, comme des douleurs de l'enfantement, de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois l'ordre de la nature ? La première de toutes les femmes a été créée dans l'innocence ; si Marie avait été conçue dans le péché, comment aurait-elle été bénie entre toutes les femmes ? La Reine des anges ne devait d'ailleurs être inférieure en rien à ces esprits saints. Enfin je ne saurais comprendre que Jésus-Christ, qui a témoigné tant de zèle pour la sanctification de son précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancêtres, pour sa tribu, pour sa nation, ait négligé sa propre Mère au point de la laisser tomber dans une infamie qui aurait rejailli sur lui, enfin qu'il ait permis qu'elle fût confondue dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devait être la Reine et du ciel et de la terre.

Ce ne sont là que des raisons de bienséance, me direz-vous. Il est vrai ; mais croyez-vous qu'elles en aient moins de force à l'égard de Dieu ? Croyez-vous qu'il soit possible que le Seigneur les blesse, ces lois, et qu'il soit capable de rien faire d'indécent ? Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du possible et de l'impossible que l'Ecole a coutume de distinguer : il suffit qu'il soit vrai de dire qu'à l'égard de Dieu, tout ce qui n'est pas séant est

absolument impossible, de quelque manière qu'on veuille entendre cette impossibilité.

Quelle joie pour tous les serviteurs de Marie de savoir qu'elle a écrasé la tête du vieux serpent et que Dieu l'a possédée dans un temps où nous sommes encore tous sous la puissance du démon ! Mais voulez-vous que j'achève de vous développer ma pensée ? Il est quelque chose dans Marie qui me touche encore plus que ce privilège et qui relève, ce me semble, infiniment l'éclat de cette première prérogative. Marie a reçu la grâce dès le premier moment de sa conception ; c'est une faveur bien signalée, mais ce qui me paraît encore plus admirable, elle a conservé cette grâce jusqu'au dernier moment de sa vie, aussi pure, aussi entière que lorsqu'elle l'a reçue, sans qu'aucun péché, même véniel, aucune imperfection, aucune fragilité, aucune surprise lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'est un spectacle agréable de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi transparente et aussi claire que si elle nous venait du ciel, mais il est inouï que cette eau, après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après s'être précipitée par la pente des rochers et avoir longtemps roulé ses flots dans une vallée profonde et bourbeuse, se soit enfin rendue à la mer aussi pure qu'elle avait paru à sa source.

C'est néanmoins ce qu'a fait Marie ; elle a vécu durant l'espace de soixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes désordres, des mêmes occasions qui corrompent tous les jours les âmes les plus innocentes, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté. Son humilité, sa chasteté, sa patience, ont été mises à des épreuves uniques, elles y ont reçu un nouvel éclat. Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes les personnes de son sexe, sans s'enorgueillir de cet honneur; elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espérance certaine de devenir Mère de Dieu et Reine de tout le monde ; elle a vu mourir son fils unique accablé de douleur et d'infamie, elle l'a vu ressuscité, comblé de gloire, sans que ces situations opposées et extrêmes lui aient causé le moindre excès ou de tristesse ou de joie.

Voulez-vous que nous nous opposions maintenant nous-mêmes à Marie, cette vierge sans tache? Elle a reçu la grâce avec la vie, et, ce que j'estime encore plus, elle l'a conservée jusqu'à la mort; et nous, hélas! nous sommes conçus, nous naissons même dans le crime; il se passe du temps avant que nous recevions cette grâce qui nous rend amis de Dieu ; et ce qui achève de faire de notre misère un sujet éternel de larmes, c'est que nous perdons la

grâce presque aussitôt que nous l'avons reçue, et que nous passons le reste de nos jours sans pouvoir être sûrs de l'avoir jamais recouvrée. Car, il faut l'avouer à notre honte, nous ne vivons pour la plupart dans la grâce de la régénération qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrariété entre l'innocence et la raison, qu'elles soient comme deux astres que s'effacent et qui s'obscurcissent l'un l'autre. Enfants encore innocents, si vous saviez de quel prix est cette innocence que vous possédez, quel est l'éclat de cette beauté que le sang de Jésus-Christ vous a donnée lorsque vous avez été baptisés en son nom ; surtout si vous pouviez être intimement persuadés qu'on ne revient jamais à cet heureux état, quand on en est une fois déchu ; que si vous avez le malheur de souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austérités des pénitents, toutes les flammes du purgatoire, ne sauraient la rétablir, et qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été ; si vous pénétriez cette terrible vérité, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du péché mortel ? avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent, ces compagnies qui vous corrompent, ce monde qui vous perd

et qui vous entraîne dans le plus grand des malheurs? Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre et mourir dans les ténèbres de notre enfance, ou que ne faites-vous luire un plus grand jour à notre esprit, lorsqu'il vous plaît de nous tirer de ces ténèbres? Pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en donnez-vous si peu?

Mais puisque nous avons déjà pour la plupart fait cette perte irréparable, puisque non seulement il n'a pas été en notre liberté d'être conçus dans la grâce, que même il n'est plus en notre pouvoir de faire que nous y ayons persévéré jusqu'ici, faisons en sorte que nous y vivions désormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bonheur pour nous si du moins nous commencions aujourd'hui à vivre dans l'éloignement du péché, si nous n'y retombions plus jusqu'à la mort! Quelle paix, quel calme dans sa conscience ne produirait pas à cette dernière heure le souvenir d'avoir passé le reste de notre vie sans commettre d'offense mortelle! Seigneur, dirais-je alors, ce me semble, avec confiance, si je suis né dans votre disgrâce, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce malheur, j'en fus accablé avant d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptismale dans une saison où j'étais encore et bien aveugle et bien faible, et je ne doute

point que ma première chute ne vous ait inspiré plus de pitié que de colère; mais après cette chute, avant que j'eusse tous les avantages que j'ai eus depuis pour me relever, je me trouvai engagé dans une habitude dont je n'étais presque plus maître, dans cette habitude qui, à la faveur des fumées qu'élèvent le feu et les passions de la jeunesse, avait en quelque sorte enchaîné ma liberté. Enfin j'ai eu le bonheur de mieux vous connaître, ô mon Dieu, j'ai commencé à me connaître moi-même, j'ai su ce que c'était qu'être aimé ou haï de vous, et depuis ce temps vous savez, Seigneur, que nul péché mortel n'a souillé mon âme, et que j'ai écarté de moi tout ce qui pouvait m'y porter. Heureuse fête de l'Immaculée-Conception, qui me donna la pensée et le désir de ne jamais retomber dans la disgrâce de mon divin Maître! ma conscience ne me reproche rien depuis ce jour heureux; j'ai sujet d'espérer que la pénitence que je fis alors de tout ce qui avait précédé, fut une véritable pénitence, puisque par la miséricorde de mon Dieu elle a été suivie d'une réforme entière. Voilà ce qui est encore en votre pouvoir : un jour viendra qu'il n'y sera plus, et ce jour s'approche à toute heure. Est-il rien qui soit plus digne de votre attention? Mais il est temps de passer à la seconde partie.

SECONDE PARTIE

La sanctification de Marie ne fut pas le seul privilège dont Dieu l'honora au moment où elle fut conçue ; pour qu'il ne manquât rien à son bonheur, il fallait la mettre en état de le connaître ; c'est pour cela qu'elle reçut dès lors, avec la grâce, l'usage parfait de la raison, et que son esprit fut orné de toutes les lumières de la sagesse, de toutes les connaissances soit naturelles, soit morales. Cette opinion a été enseignée par Albert le Grand, par saint Bernardin de Sienne, par l'illustre chancelier de l'Université de Paris ; elle a été adoptée aux temps de nos pères par les plus savants théologiens, et toute l'École s'accorde aujourd'hui à la défendre. Théodoret dit plus encore, et les auteurs que j'ai cités soutiennent comme lui qu'au moment où Marie fut créée, Dieu se découvrit à elle, et qu'elle le vit de la manière dont il se fait voir dans le ciel à ses saints. De ces trois vérités, savoir que Marie au premier moment de sa conception a été raisonnable, a été libre, a même participé au bonheur des saints dans le ciel, il est aisé de faire voir que le Seigneur l'a possédée dès le commencement, non seulement par la grâce qu'il lui a donnée, mais encore par l'usage

qu'elle a fait elle-même de la grâce ; usage qui a suivi l'instant où cette grâce lui a été donnée, usage qui a répondu à l'étendue de cette grâce, usage qui n'a point cessé de donner à cette grâce de nouveaux accroissements.

L'Ange de l'Ecole a cru que tous les hommes sont obligés, sous peine de péché mortel, de faire un acte d'amour de Dieu dès qu'ils ont l'usage de la raison. Dans cette opinion, on ne peut douter que Marie ne se soit donnée à Dieu au moment où elle fut conçue, puisqu'elle y était obligée, puisqu'elle n'y pouvait manquer sans se rendre actuellement coupable d'une offense mortelle, où tout le monde convient qu'elle n'est jamais tombée, puisqu'enfin elle se serait trouvée au même instant et dans le péché, et dans la grâce : dans la grâce par le privilège dont nous avons parlé ; dans le péché, par l'inobservation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu aussitôt qu'on en est capable ne soit pas si étroite que saint Thomas l'a pensé, du moins ne saurait-on disconvenir qu'il ne soit de la bienséance de consacrer les prémices de notre raison à Celui qui est la raison primitive et essentielle, et que dans l'homme qui sort de l'enfance, le premier usage de la volonté affranchie ne doive le porter à reconnaître

son libérateur. Quelle tache dans Marie, si étant éclairée comme elle l'était, favorisée au point que nous l'avons dit, elle avait différé de donner des marques de sa reconnaissance ! De plus elle était sollicitée de faire à Dieu une offrande entière de sa personne par une infinité de grâces actuelles ; et tous les Docteurs assurent qu'elle n'en eut jamais que d'efficaces. Enfin si elle vit Dieu dans ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne pas l'aimer ; elle y fut comme forcée par la même nécessité qui ravit, qui emporte si fortement et avec tant de douceur tous les esprits des bienheureux.

Oui, Marie s'est consacrée à Dieu dès le premier instant de sa vie : le premier mouvement de son cœur a été pour Celui qui l'avait formée, et sa reconnaissance a suivi de si près les grâces qu'elle avait reçues, qu'au même moment qu'elle a été comblée de bienfaits, elle s'est sentie enflammée d'amour pour son bienfaiteur. Mais de quel amour, ô Dieu ! qui pourrait jamais en exprimer l'ardeur ? Disons avec saint Vincent Ferrier que Marie, par la première prérogative qui la sanctifia, reçut la grâce avec plus de plénitude que tous les saints et tous les anges ensemble. Disons que le premier transport de son amour qui la dévoua à son Dieu répondit à l'étendue de la

grâce qui en était le principe. Tout cela signifie que les amis de Dieu les plus intimes se trouveront l'avoir peu aimé, si nous comparons leur amour à l'amour de la Vierge dans le moment où elle fut conçue ; cela signifie que quand tous les séraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, si je puis ainsi parler, rassembleraient toutes leurs ardeurs, il s'en faudrait encore de beaucoup qu'elles égalassent l'activité, la force de l'amour que Marie éprouva dans ce premier moment. Voici, à mon sens, un prodige encore plus grand. Marie au premier moment de sa conception a donné à son amour plus de perfection, plus d'étendue que ne l'eût jamais pu faire aucune créature ; mais elle l'a perfectionné encore, elle l'a fait croître, cet amour, à chaque moment de sa vie, sans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'est le sentiment du grand saint Ambroise au livre des Vierges, où il attribue à la Mère de Dieu ces paroles du sacré Cantique : *Je dors, mais mon cœur veille.* Saint Bernardin de Sienne assure, conformément à cette pensée, que l'âme de cette Vierge incomparable était brûlée sans interruption par les ardeurs de la charité.

Nous avons raison d'admirer ces grands navires qu'on a si souvent appelés des villes

flottantes, lorsque poussés par un vent favorable, malgré leur extrême pesanteur, ils se détachent de nos ports, et cinglent en haute mer avec une vitesse qui égale le vol des oiseaux les plus légers. Quel serait notre étonnement si ces mêmes vaisseaux ne s'arrêtaient jamais dans leur course ? si loin d'être retardés durant le calme, les écueils même et les bancs de sable ne pouvaient nuire en rien au mouvement rapide qui les emporte ? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer et retourner sur leur route au moindre vent qui souffle, ou qui cesse de souffler ? Il n'en est pas ainsi de l'Arche de la nouvelle alliance, rien ne peut la retarder dans sa course qu'elle commence aujourd'hui. Non, Marie ne cessera pas de faire de nouveaux progrès ; l'activité de ses premiers pas se soutiendra jusqu'au bout de la carrière : que son corps conserve sa vigueur, ou qu'il la perde, que ses sens soient libres, ou liés par le sommeil, que la consolation inonde son âme, ou que la tristesse la noie dans l'amertume, elle ne cessera jamais de tendre vers Dieu avec toutes les forces de son âme, elle renouvellera à chaque instant, et avec une ardeur toujours renaissante, le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, et comparons-nous encore

une fois avec la Reine des saints. Nous avons vu dans le premier point l'espèce de rapport que nous avons avec elle à l'égard de la grâce qui lui fut accordée au premier moment de sa vie : mais, hélas ! cette grâce que nous avons reçue enfin, loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdons presque aussitôt. Seconde différence entre elle et nous, encore plus déplorable que la première. Marie a fait le plus prompt usage de la grâce, et elle ne l'a jamais laissée oisive ! Combien de temps au contraire s'écoule-t-il avant que nous la fassions agir, cette grâce ! et dans cet exercice, quelle est notre instabilité ! Faites-y réflexion ; après avoir reçu le baptême à notre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état où l'on peut dire que nous ne différons des bêtes que par l'espérance que nous avons de devenir hommes ; lorsque nous sortons de l'enfance, nos premières affections sont pour les jeux, ou pour des occupations aussi peu sérieuses ; à ces amusements succèdent de plus grandes passions, qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui emportent toute notre jeunesse, et souvent même l'âge qui suit. Si Dieu jette un regard sur nous dans sa miséricorde, s'il nous fait entendre sa voix, combien perdons-nous de moments, d'heures, d'années, à résister, à délibérer, à com-

battre ! Le démon cesse-t-il de nous attaquer à forces ouvertes : combien de temps sommes-nous les jouets de ses artifices, les jouets de notre amour-propre ! Cette idole attire à soi l'encens et les sacrifices que nous pensons offrir à Dieu ; nous croyons haïr le monde par amour pour Jésus-Christ, et cette haine ne nous est peut-être inspirée que par le dépit de n'être plus considérés dans le monde : notre humilité n'est souvent qu'un raffinement de l'orgueil qui cherche à se distinguer, soit en s'élevant, soit en s'abaissant ; ce zèle bruyant n'est quelquefois que l'effet d'un caractère inquiet et remuant, c'est une humeur chagrine et impatiente qui s'évapore. Combien se passe-t-il de temps avant qu'on se soit connu, qu'on se soit détrompé soi-même, avant que d'avoir purifié le cœur, réglé ses mouvements, rectifié ses désirs, avant que Jésus-Christ y vive, avant qu'il y règne seul ? Je ne parle point de nos dégoûts, de nos légèretés, de nos inconstances journalières, lors même que nous nous sommes retirés du mal. C'est beaucoup si dans tout un jour il y a pour Dieu une heure entière ; et de cette heure que de moments nous sont dérobés par les égarements de notre esprit, par les pensées inutiles !

Mon Dieu, quel malheur pour nous de le perdre, ce temps ! quel malheur d'employer à

faire tout autre chose, ou à ne rien faire, un temps que nous pourrions employer à vous aimer ! quelle ingratitude de notre part de le consacrer à l'amour des créatures, ce temps si précieux ! J'entends saint Augustin qui déplore sans cesse tout le temps qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut se consoler d'avoir commencé trop tard. Quels doivent donc être mes gémissements, mes larmes ! Grand saint, vous avez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé ! Quand donc, quand commencerons-nous à aimer Dieu sincèrement ? quand commencerons-nous, pour ne plus revenir à l'amour des créatures ? Mon Dieu, si cet heureux jour pouvait être le jour qui nous éclaire !

Je souhaiterais qu'après être sortis de cette église, vous voulussiez prendre une demi-heure pour méditer devant Dieu cette pensée qui a converti saint Ignace, et par laquelle ce saint en a converti tant d'autres : Je ne suis au monde que pour aimer, que pour servir Dieu : le Créateur qui a formé mon corps et mon âme ne les a formés que dans cette vue ; il attend cela de moi, et il n'en attend que cela ; c'est pour cela seul, et non pour tout autre chose, qu'il m'a donné de l'esprit, de la mémoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait jusqu'à

aujourd'hi que pour une fin si noble ? que dis-je ? hélas ! ai-je du moins fait quelque chose pour cette fin ? N'ai-je point eu d'autre désir, d'autre pensée, que d'aimer Dieu ? mais ai-je seulement pensé à le faire ? Que fais-je donc sur la terre, et parmi les créatures, si je ne remplis pas l'unique devoir pour lequel Dieu m'a créé ? Quel monstre suis-je dans l'univers, s'il n'est pas en moi un seul mouvement qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bonheur ! quelle serait ma confusion s'il me fallait aller rendre compte de ma vie avant d'avoir pensé pourquoi j'ai reçu la vie ! Tâchez de bien pénétrer cette vérité.

O vous, Vierge immaculée, Vierge sainte, obtenez-nous pour l'avenir la grâce de nous régler sur une pensée si solide. Nous croyons fermement, et nous publions avec plaisir que Dieu vous a possédée dès le commencement, nous croyons qu'il prit possession de votre âme par une grâce surabondante, et qu'aussitôt vous lui assurâtes cette possession par la plus ardente charité ; nous croyons que non seulement votre conception, mais encore toute votre vie a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dès le premier moment, que vous l'avez aimé sans nulle interruption jusqu'à la fin. Faites en sorte, Vierge sainte, je vous le demande par cette confiance que nous avons

tous en vos bontés, faites que nous rentrions au plus tôt dans les bonnes grâces de votre Fils, pour ne les plus perdre désormais, que nous commencions dès aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort, et au delà même de la mort, durant toute l'éternité.

TROISIÈME LECTURE

LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.*, 2.)

La très sainte Vierge fait dans ce jour un double sacrifice au Seigneur : elle lui sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, un fils tendrement aimé ; ce qu'une vierge a de plus précieux, l'honneur de sa virginité.

Depuis longtemps le Seigneur avait déclaré aux Juifs qu'il ne voulait plus voir ses autels souillés par le sang des animaux, et

noircis par la fumée des parfums. Déjà il leur avait fait entendre plusieurs fois qu'il se tenait plus honoré de leurs louanges et de leurs prières, que de leurs plus riches offrandes. Il avait même témoigné que ce sacrifice des lèvres (c'est ainsi qu'il appelle la prière), ne pouvait lui plaire seul, qu'il voulait que le cœur y eût part ; et que sans cette condition, il serait sourd à nos vœux. Tous ces avertissements n'avaient point eu d'effet, ce peuple grossier n'en avait point pénétré le sens ; s'il égorgeait des taureaux, il n'employait que les mains à cet appareil de religion ; s'il priait, ce n'était que la bouche qui priait. Mais enfin Marie entre dans le temple, et le Seigneur est honoré comme il le souhaite : Marie se présente à l'autel pour y adorer en esprit et en vérité Celui qui n'est qu'esprit, et qui est la vérité même ; tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice, c'est dans le fond de son âme qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime est immolée, et son cœur même est cette victime.

Mon Dieu, que n'avons-nous les yeux assez perçants pour pénétrer dans ce cœur, et pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même ! Nous voyons la plus sainte des vierges au pied de l'autel, dans la posture du monde la plus modeste et la plus humble ;

elle présente son Fils au prêtre, et elle semble avouer une impureté dont elle n'a jamais été souillée ; mais quel plaisir, et qu'il nous serait utile ce plaisir, de voir tout le détail d'une action si héroïque, de démêler tous les mouvements de cette grande âme, d'être témoins des généreux efforts par lesquels elle s'élève au-dessus de la nature et au-dessus d'elle-même ! Vierge sainte, ne nous enviez pas un spectacle si édifiant, donnez-nous la connaissance de ce mystère, aujourd'hui que vous pouvez nous le révéler sans que votre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grâce que nous nous jetons à vos genoux et que nous vous disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est sacrifier ce qu'on aime le plus, c'est en quelque sorte ôter la vie, en présence du Seigneur, aux passions qui dominent davantage dans le cœur. Sur quoi il n'est pas difficile de trouver les victimes que Marie a dû préparer pour son sacrifice. Elle était mère, et elle était vierge ; c'est en dire assez pour faire comprendre que la tendresse et la pudeur partageaient tous ses sentiments : je vois en effet que ce sont les deux passions qu'elle combat, et qu'elle surmonte, dans le double mystère que nous solennisons aujourd'hui.

Vous savez que l'Eglise célèbre dans ce même

jour et la présentation du Fils, et la purification de la Mère : dans ce même temps Marie s'est acquittée de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux différentes lois, l'une d'offrir à Dieu leurs premiers-nés quarante jours après leur naissance, l'autre de se purifier elles-mêmes des souillures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou, si elles étaient pauvres, de deux tourterelles ou de deux colombes. Or, je dis que dans le premier de ces deux mystères, Marie fait un sacrifice de son amour maternel, puisqu'elle y dévoue son Fils unique à la mort ; et que dans le second elle fait un sacrifice de sa pudeur virginale, puisque sa réputation y étant comme en butte à des soupçons indignes, elle renonce à la gloire qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui, Marie, la plus heureuse des mères et la plus pure des vierges, va aujourd'hui au temple de Jérusalem pour y présenter Jésus à son Père et pour s'y purifier elle-même, c'est-à-dire pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur : car par la présentation elle sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, un fils tendrement aimé ; ce sera le premier point ; et par la purification elle immole ce qu'une vierge a de plus précieux, l'honneur de la virginité ; ce sera le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT

Quoique rien ne pût être plus glorieux à la très sainte Vierge que le choix qu'en fit Dieu pour être la Mère du Rédempteur, j'ose dire qu'entre toutes les autres femmes il ne s'en serait peut-être pas trouvé une seule qui eût voulu accepter ce même honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle est la mère, quelque désir qu'elle ait d'avoir un fils, qui ne perdît bientôt ce désir si elle prévoyait infailliblement que ce fils dût finir ses jours par un supplice infâme et cruel? N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucune qui ne préférât une stérilité éternelle à une fécondité qui serait la source d'une douleur si amère? Cependant Marie a accepté cette offre pour obéir à la volonté de Dieu, et pour avancer la rédemption des hommes. Je dis plus, non seulement elle a consenti à être la mère d'un enfant qui devait mourir sur une croix, mais elle a même consenti à sa mort, elle l'a dévoué elle-même à cette infamie ; et ce fut au jour de la présentation qu'elle commença ce grand sacrifice.

Pour vous faire entrer dans une vérité si touchante, je dois supposer d'abord ce que saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous enseignent, que le cœur de Marie était en-

flammé d'un amour plus ardent que le cœur des séraphins, son esprit éclairé de lumières plus étendues que l'esprit de tous les prophètes ; et qu'ainsi elle ne pouvait ignorer ce que tant de personnes avaient prédit du Sauveur du monde, ce que le saint vieillard Siméon avait prévu de la mort de cet enfant, en un mot, ce que le nom de Jésus, qu'elle lui avait imposé elle-même, lui faisait connaître du motif qui avait attiré ce Dieu parmi les hommes. Non seulement elle savait en général qu'il devait donner sa vie pour notre rédemption, mais elle voyait encore, comme l'assure l'abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devait être accompagnée : les calomnies, les outrages, les cruelles dérisions, les fouets, les clous, les épines, rien ne lui était inconnu ; les images les plus vives, les plus distinctes, représentaient sans cesse à son esprit tous ces genres de supplices : de sorte que, loin d'ignorer aucunes circonstances de la Passion, elle ne pouvait même les perdre de vue pour un temps. Que ces lumières furent fatales au repos de votre vie, Vierge sainte, Mère incomparable ! Que le ciel vous aurait épargné de larmes, s'il vous eût donné moins de connaissance ! Qu'un peu d'obscurité répandue sur ce funeste avenir eût donné de charmes aux jours que vous avez passés

avec un fils si aimable et si tendrement aimé !

Je suppose encore que Marie pouvait prévenir tous les maux qu'elle prévoyait, et qu'elle pouvait sauver à Jésus la vie qu'elle lui avait donnée : tous les Pères assurent que c'est par un mouvement libre de sa volonté qu'elle l'a offert ; c'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom glorieux de Réparatrice du genre humain, et qu'ils lui appliquent ces belles paroles, dont saint Paul s'était servi pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes : *De même que Dieu avait aimé le monde au point de lui donner son Fils unique, de même Marie l'aima*, dit saint Bonaventure, *jusqu'à lui donner pareillement son Fils unique.*

En effet, si la qualité de mère donne un droit si particulier sur les enfants, comme l'enseigne saint Thomas, il est évident que Jésus, n'étant d'ailleurs coupable d'aucune faute, ne pouvait être destiné à la mort, ne pouvait être choisi pour être la victime publique sans le consentement de la très sainte Vierge ; elle seule en pouvait disposer, comme d'un bien qui lui appartenait par le droit de la naissance. La justice de Dieu ne pouvait être apaisée que par un sacrifice en tout volontaire : or, comment le sacrifice que fait Marie l'aurait-il été, si son sang qui coulait dans les veines de son Fils eût été versé contre sa volonté ? Outre qu'il n'est

pas vraisemblable que le Père éternel, qui avait attendu le consentement de Marie pour lui donner ce cher Fils, eût employé la force pour le lui enlever.

Mais si ce sacrifice demandait le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t-il pas fallu soutenir avant de le donner ! Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la résolution héroïque qu'il avait formée ! Combien de résistances d'elle-même à elle-même ! Je ne prétends pas réduire au temps de la présentation toutes les peines intérieures qu'elle a souffertes à cette occasion ; je sais que son martyre a commencé avant ce jour, et qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumières qui lui découvrent l'avenir ne pouvant s'éteindre, elles entretiendront longtemps la douleur qu'elles lui causent : *La connaissance qu'avait Marie de la passion que devait subir Jésus*, dit l'abbé Rupert, *fit de sa vie un long martyre.* Mais je dis, suivant la pensée des Pères, que c'est dans ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer, et de ratifier pour ainsi dire la condamnation de son Fils en le présentant au Père éternel. Ici, comparons la situation de la Mère avec la situation du Fils dans des temps différents. La vue de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'âme de Jésus que dans le jardin des Oliviers, quoiqu'il l'eût prévue dès

le premier moment de sa vie, parce que ce fut dans ce jardin qu'il lui fallut donner un consentement plus exprès à tout ce que son Père avait ordonné. C'est aussi dans le temple de Jérusalem que Marie fut le plus vivement touchée des douleurs de son Fils, parce que c'est dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandonner solennellement à la justice de Dieu, et de consentir à tout ce qu'il souffrit depuis de la cruauté des hommes. Voilà pourquoi je dis que dès lors elle éprouva dans son âme un combat pareil à cette mortelle agonie qui fut comme le prélude de la passion de notre Sauveur ; parce que le zèle dont elle brûlait pour notre salut, se rencontrant dans son cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avait pour ce Fils chéri, et ces deux passions se balançant, se combattant, se détruisant l'une et l'autre, elle ne pouvait ne pas se sentir déchirée par des mouvements si contraires, et on ne peut douter que sa douleur ne surpassât toutes les douleurs qui lui furent épargnées à l'enfantement.

Si ce cœur emporté par l'instinct, et comme par la pente de la nature, se déclare pour le Fils, sa charité pour nous condamne cet amour comme une faiblesse ; elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes qu'elle lui montre prêts à tomber dans les abîmes.

Si, touchée des malheurs qui nous menacent, elle dévoue Jésus à la mort, l'amour maternel, alarmé d'une résolution pareille, s'y oppose tout entier ; cet amour, pour fléchir la Mère, s'arme de l'innocence de ce cher Fils, de sa beauté, de ses larmes, il s'arme même de sa faiblesse, il le présente à ses yeux déjà meurtri et sanglant, les mains percées de clous, la tête hérissée d'épines, le corps déchiré par des fouets, expirant enfin dans la douleur et dans l'infamie. Spectacle d'autant plus capable de l'attendrir, que, son esprit lui faisant voir ces tourments, dans un homme de trente-trois ans, elle les applique dès lors, ces tourments, à la personne d'un enfant ; elle voit de gros clous percer des mains à peine développées, un fardeau d'épines ensanglanter cette tête encore tendre, une pesante croix écraser ce corps encore trop faible pour se soutenir, enfin un enfant qui commence à vivre, et qui meurt. Arrête, s'écrie cet amour, arrête, Mère impitoyable ! ne viens pas m'arracher au bout de quarante jours un bien désiré depuis quarante siècles. Ne lui donnais-tu du lait que pour avoir son sang ? Que ne le laissais-tu couler, ce sang, lorsque le couteau lui avait ouvert un passage par la plaie de la circoncision ? Les soins que tu pris alors pour lui conserver la vie ne tendaient-ils qu'à le réserver à une plus

cruelle mort ? O Mère la plus heureuse, mais la plus insensible des mères ! tant d'innocence, tant de charmes n'amollissent point ta dureté ? Il mourra, cet enfant aimable, et ce sera Marie qui le livrera à la mort?

Il faudrait pouvoir comprendre quelle était dans Marie la violence de cet amour, pour concevoir quelle atteinte il était capable de donner au dessein qu'elle formait en notre faveur. Jugez-en par l'amour des autres mères : quoique souvent il dût être refroidi ou par la difformité de leurs enfants, ou par leur ingratitude, ou par leur caractère violent et indocile ; quoiqu'elles soient obligées de partager leur affection entre plusieurs enfants, et qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reste du monde ; cette passion néanmoins est si forte, qu'elle leur ferme les yeux, non seulement sur tous les défauts de ces enfants, mais encore sur toutes sortes de périls, lorsqu'il s'agit de les conserver ; elle les porte à des actions si hardies, et qui ont si peu de rapport avec la timidité et la faiblesse ordinaire de leur sexe, qu'on dirait qu'elles s'en dépouillent pour un temps, et qu'elles se transforment non seulement en hommes, mais en lions. Et si, dans leurs transports, nous les voyons sortir des bornes de la raison, franchir les lois de la bienséance, nous croyons

assez excuser leurs excès en les attribuant à leur amour, en disant qu'elles sont mères.

Cependant il est certain que leur tendresse ne remplit pas tout leur cœur ; il s'en faut de beaucoup qu'elles soient entièrement et uniquement occupées de l'amour de leurs enfants : outre ce qu'elles réservent pour leurs confidentes, il reste encore assez de place dans ce cœur pour cent autres passions moins réglées : de sorte qu'au même temps qu'il est enflammé d'amour, il est souvent enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colère, possédé par l'avarice, et déchiré par la jalousie. Si néanmoins cette foule de passions, cette multitude confuse de mouvements déréglés ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater aux moindres occasions d'une manière si violente, quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans un cœur aussi pur et aussi libre de toute autre passion que le cœur de Marie ! quel doit être pour son Fils l'amour de cette mère qui n'a que du mépris pour tous les objets créés, qui ne possède rien, qui ne désire rien, qui ne craint rien, dont l'âme est supérieure à tout amour-propre, à tout attachement, à tout intérêt ; de cette Mère en un mot qui a le cœur du monde le plus tendre, et qui n'a de tendresse que pour son Fils ! Mais quel doit être cet amour pour ce

Fils qui est unique, et qu'une beauté parfaite, un âge encore tendre, une sagesse consommée, conspirent à rendre le plus aimable des hommes ! pour ce Fils qui est en même temps son Père, son époux, son ami, son bienfaiteur ! Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devrait avoir une autre mère de donner dans des excès, et de se faire une idole de son fils, puisque son Fils est véritablement son Dieu. S'il a des qualités naturelles et surnaturelles qui fixent l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent ; et si la nature et la grâce, l'inclination et le devoir, Dieu et l'homme, le ciel et la terre, s'accordent ainsi à augmenter et à fortifier cette passion, qui pourra jamais en comprendre toute l'étendue et toute la force ?

Voilà l'ennemi dont Marie avait aujourd'hui à se défendre. Voilà quel est l'amour qui s'oppose à son zèle, voilà quelle était la victime qu'il lui fallait immoler pour nous sauver. Une mère pourra-t-elle oublier son fils, et une telle Mère un tel Fils, et l'oublier jusqu'à le dévouer à la mort, et à la plus cruelle et à la plus honteuse de toutes les morts ? Nous qui avons tant d'intérêt de désirer la rédemption, nous-mêmes, quand nous aurions été les maîtres de la vie de Jésus, aurions-nous jamais pu nous résoudre à la lui ravir ? Sa

beauté, ses larmes, la douceur et l'innocence de ses regards, cette aimable majesté qui brillait sur son front, en un mot sa qualité de Fils de Dieu nous aurait inspiré tant de respect et tant d'amour, que jamais nous ne nous serions déterminés à le sacrifier à nos intérêts ; la seule vue des supplices qu'il devait souffrir pour nous racheter nous aurait fait oublier les maux que nous avions à craindre pour nous-mêmes. En suivant ce mouvement de compassion, nous n'aurions fait pour Jésus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu et de Marie, que ce que la fille de Pharaon fit pour Moïse encore enfant : cette princesse, ayant trouvé le tendre enfant sur le Nil dans un berceau de jonc, fut si touchée de sa beauté et de sa misère, qu'elle le sauva du péril où il était ; elle prit soin de son éducation malgré les ordres de son père, qui voulait qu'on le fît mourir, malgré l'avis des plus éclairés d'entre les Egyptiens, qui, comme l'assure Joseph, jugeaient tous que sa mort était de la dernière conséquence pour l'Egypte, et surtout pour la famille royale. Elle aima mieux s'exposer elle-même avec tout l'Etat aux malheurs dont elle était menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc, Vierge sainte, votre force et votre courage d'offrir aujourd'hui votre Fils

unique à une cruelle mort ! de consentir qu'il soit cloué à une croix ! de prendre une résolution dont les mères les plus indifférentes, les plus dures mêmes et les plus intéressées auraient horreur ! Quoi ! cette nature si forte et si constante dans ses sentiments, ces révoltes de votre cœur, ces assauts de l'amour maternel, si violents et si souvent réitérés, ne peuvent vous ébranler ? Non, rien n'est capable de l'arrêter, elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle, et où elle sait qu'elle peut être utile à notre salut, sans écouter désormais ces secrètes contradictions, sans avoir égard à tous les obstacles que la nature ou la raison humaine peuvent opposer à son zèle et à son obéissance. Elle marche du côté de Jérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice ; la victime qu'elle porte entre ses bras l'attendrit, mais son cœur s'est déclaré pour nous ; elle arrive enfin dans cette grande ville, elle se rend au temple, où elle est attendue et des anges et des hommes, et là, malgré la secrète horreur dont elle est saisie, malgré les émotions qu'elle sent à mesure qu'elle approche de l'autel, malgré les images affreuses et sanglantes de croix, de mort, de supplice, d'infamie, qui se présentent toutes à la fois à son esprit, elle prononce, avec une magnanimité et une constance qui étonne le ciel et la terre, un arrêt irrévo-

cable contre son propre Fils, et cet arrêt le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver : *Mon Père,* dit-elle dans le fond de son âme, *que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse.* Père éternel, voici enfin cette victime innocente que vous attendez depuis tant de siècles ; je ne m'oppose point au sacrifice, je le commence, au contraire, en faisant plier sous vos ordres et mon amour et mes répugnances : oui, que l'on détruise ce que j'ai formé, puisqu'il le faut pour réparer tout ce que le péché a détruit ; je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre dans l'homme ; ô mon Dieu, j'exécuterai moi-même cet arrêt, si vous l'ordonnez, et si l'on ne peut autrement achever l'ouvrage de la Rédemption. O zèle, ô charité sans bornes et sans exemple ! ô amour vraiment excessif ! ô force ! ô courage ! ô victoire digne de l'admiration et des anges et des hommes !

Au reste, ce ne sont point là des sentiments tels qu'en forme pour le théâtre une imagination échauffée ; ce sont des sentiments produits par le cœur de Marie : il est certain qu'elle a consenti à la mort de son Fils, qu'elle a cédé le droit qu'elle avait sur sa personne et sur sa vie ; et si quelqu'un doute qu'elle ait voulu en

effet que Jésus souffrît tout ce qu'il a souffert, qu'il considère, cet incrédule, de quelle manière elle se comporta dans le temps qu'il souffrait. Si ce n'est pas un acte de sa volonté qui la résolut à voir crucifier Jésus-Christ, si elle ne l'a pas elle-même condamné à la mort, demeurerait-elle dans la retraite et dans le silence, lorsqu'on l'accuse devant les juges, et qu'on l'accable de calomnies ? Quelque visible que soit l'innocence de Jésus, quoique ses accusateurs lui supposent des crimes dont ils ne peuvent produire des preuves ; quoique Pilate reconnaisse la vérité, qu'il se déclare pour l'innocent, qu'il paraisse disposé à le renvoyer sur la première demande qu'on lui fera, et qu'il paraisse attendre cette demande ; Marie se prévaut-elle d'une disposition si favorable ? fait-elle quelque démarche ? se présente-t-elle au prétoire pour prendre la défense de son Fils unique ? l'entend-on parler en faveur de Jésus-Christ avec cette éloquence si naturelle aux femmes passionnées ? invite-t-elle les apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur Maître ? fait-elle ressouvenir le peuple des miracles qu'il a vus ? faut-il la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux prêtres leur cruelle jalousie, et au gouverneur sa complaisance lâche et brutale ? essaie-t-elle de le toucher par ses larmes ? appelle-t-elle de sa

sentence, s'en plaint-elle ? prend-elle enfin le ciel et la terre à témoin de l'injustice qu'on commet ? Je vous demande si l'on vit jamais un semblable procédé, une modération si constante, dans une mère tendre, sans qu'elle fût en quelque sorte d'intelligence avec les ennemis de son fils, sans qu'elle fût comme complice de son malheur.

Mais parce qu'on pourrait croire que c'est, ou l'excès de sa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêche d'éclater, et qui la retient dans sa solitude lorsque l'arrêt est donné, lorsqu'il n'y a plus d'espérance de sauver Jésus, elle sort pour l'accompagner au Calvaire, et pour être témoin de sa mort ; elle ne se contente pas de le suivre de loin comme les autres femmes que rien ne peut consoler, elle monte jusqu'au lieu du supplice, elle voit clouer son Fils sur la croix, elle le voit élever entre deux voleurs, avec une constance qu'on ne saurait assez admirer ; loin de troubler par ses cris cette sanglante exécution, elle paraît consentir à tout par son silence, elle a la force de se tenir debout jusqu'à ce que le sacrifice soit entièrement consommé, pour faire voir qu'elle est comme le prêtre qui l'offre volontairement au Père éternel. Gerson dit même qu'elle l'offrait avec plaisir, et que la joie de son âme fut plus forte dans cette rencontre

que la tristesse dont son cœur était pénétré.

Comment une mère si tendre peut-elle se soutenir avec tant de courage, et cela dans la perte du plus aimable de tous les fils ? C'est qu'elle s'est préparée depuis longtemps à cette perte, c'est que depuis le jour de la Purification son âme s'y était disposée, et que depuis ce jour toute sa vie n'a été qu'un exercice continuel de soumission à la volonté de Dieu, qu'une méditation journalière des souffrances de son cher Fils. A peine elle a laissé passer un seul moment sans ouvrir son âme soumise à ce glaive de douleur, dont, suivant la prophétie de Siméon, elle devait être percée, sans renouveler le consentement qu'elle avait donné pour toutes les circonstances les plus cruelles de la passion.

Leçon excellente pour nous, si nous voulions en profiter ! Est-il rien de plus pitoyable que de voir le trouble et la désolation de la plupart des femmes chrétiennes à la mort de leurs enfants ou de leurs maris, et de la plupart des enfants à la perte de leurs pères ou de leurs mères ? Ne semble-t-il pas que ce sont des païens qui en pleurent d'autres, des infidèles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie, ni que dans le ciel il y ait un souverain Maître à qui toute volonté créée doit se soumettre ? Qui ne dirait que jusqu'alors ils avaient ignoré que

nos corps étaient corruptibles, que l'âme n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette sombre prison, et qu'il n'est point de liaison si étroite qui ne doive être rompue par la mort ? Si, comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu, avec une véritable résignation, et nos vies et les vies de tous ceux que nous aimons le plus ; si nous prévenions ces tristes revers, si nous forcions notre cœur à y consentir ; si nous l'y accoutumions, pour ainsi dire, en pensant souvent qu'ils doivent enfin arriver, en acceptant par avance tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, en désavouant tous les sentiments naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la Providence, en faisant, en un mot, un sacrifice volontaire et continuel de tout ce que la mort peut nous enlever ; d'une part, de quel mérite ne serait pas devant Dieu un exercice si chrétien ! quel comble de grâces ne nous attirerait pas la pratique d'une soumission si sainte ! d'autre part, quelle serait notre constance, lorsqu'il plaira au Seigneur d'appeler à lui les personnes qui nous sont le plus chères ! Nous verrait-on éclater en plaintes scandaleuses, indignes d'une âme qui a la foi, d'une âme qui demande tous les jours que la volonté de Dieu s'accomplisse, d'une âme qui peut

retrouver dans Jésus-Christ un père si tendre, un frère, un époux si aimable, qui peut retrouver tout en lui seul? nous verrait-on dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus importants de la véritable amitié, oublier le soin de l'âme et du salut de nos proches, négliger ces dernières heures, ces derniers moments d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile! Oh! que j'aime à voir un chrétien, une chrétienne, qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime! que j'aime à voir une mère qui, à l'exemple de la mère des Machabées, exhorte ses propres enfants à quitter la vie sans regret, dans l'espérance d'entrer dans une vie plus heureuse! une épouse qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de temps qui lui reste! une épouse qui se réserve de pleurer lorsqu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour! que j'aime à la voir, cette épouse, se prosterner devant un crucifix, dans le moment où son mari expire, adorer humblement et en silence l'auteur de cette disgrâce, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui et sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter dans cette religieuse action, et ménager ainsi, pour gagner le cœur

de Dieu, l'occasion la plus favorable qu'on puisse avoir dans la vie ! Quelle sagesse ! mais quelle preuve d'un amour bien réglé ! Au lieu d'attirer à soi tous les assistants par des cris et par des lamentations, au lieu d'occuper et les prêtres et les laïques à la consoler, que j'aime à voir cette femme forte les inviter à secourir une âme qui tombe en ce moment dans les feux du purgatoire, se retirer, s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par de ferventes prières, ne rien oublier pour faire qu'un époux qu'elle a aimé lui soit redevable de sa délivrance, offrir sur l'heure pour sa rançon la chose qui peut apporter au mort le plus prompt secours, cette douleur qu'elle sent, et qu'elle tâche de retenir, par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence !

Ce que je dis de la mort des proches, on peut l'étendre à toutes les autres disgrâces de la vie. Une âme préparée à tous les événements par le soin qu'elle a eu d'entretenir sa volonté dans une entière soumission à toutes les volontés du Seigneur ; une âme qui, de peur d'être surprise, se fait tous les jours à elle-même le détail des maux qui peuvent lui arriver, et qui se résout à les accepter comme s'ils étaient déjà présents ; cette âme ne sera point troublée par l'adversité, elle ne perdra rien de sa tranquillité dans les accidents les plus funestes, elle

sera toujours en état d'en recueillir les plus salutaires fruits, et de donner aux incrédules une preuve de notre religion, plus forte à mon sens et plus frappante que les miracles. Venons à la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que, dans la Présentation, Marie, en qualité de mère, a sacrifié tout ce qu'elle avait de plus cher, un Fils tendrement aimé : il me reste à montrer que, dans la Purification, elle a, en qualité de vierge, immolé ce qu'elle avait de plus précieux, la gloire de la virginité même.

SECOND POINT

Après tout ce que j'ai dit de l'amour que les femmes ont pour leurs enfants, il ne me sera pas difficile de faire comprendre quel est le pouvoir de l'honneur sur leur esprit : il me suffit de dire qu'elles ont encore plus de pudeur que de tendresse ; témoins ces mères malheureuses, qui pour sauver leur réputation, se déterminent à étouffer leur fruit, et à souiller leurs mains dans leur propre sang. Cette violence de leur part prouve combien leur honneur leur est cher ; et elle le prouve d'autant plus, que lorsqu'elles en viennent à ces monstrueux excès, elles ont déjà perdu la plus grande partie de la honte qui leur est si natu-

relle ; car il ne peut se faire qu'une créature consente au péché qui la déshonore, qu'elle n'ait déjà en quelque sorte renoncé à toute pudeur. Si néanmoins ce reste d'honneur, cette passion à demi éteinte, demeure encore si vive, quelle doit être sa force lorsqu'elle n'a point encore reçu de pareille atteinte ? De là jugez combien une personne jeune et chaste doit être sensible à la confusion, puisque celles-là mêmes qui se sont abandonnées aux désordres les plus honteux en redoutent encore si fort la honte.

Je ne veux point m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point sur les personnes du monde les mieux nées ; pour vous donner quelque idée de son incomparable pudeur, je veux seulement vous faire remarquer avec saint Augustin, que lorsque le Saint-Esprit forma Jésus-Christ dans le sein de la Vierge, la seule pensée qu'elle allait devenir mère lui fit une peine qu'elle ne put dissimuler, et qui parut sur son visage par toutes les marques d'une véritable confusion. D'où ce saint Père prend occasion de louer en elle deux efforts également surprenants, l'un de sa vertu, l'autre de la toute-puissance de Dieu ; de sa vertu, qui ne put la défendre d'une confusion si chaste ; de la puissance de Dieu, qui lui épargna les douleurs de l'enfantement.

Cela supposé, quelle mortification pour Marie de paraître aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, portant un enfant entre ses bras, et cherchant un remède qui n'a été ordonné que pour les femmes impures ! Une jeune vierge qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a voué une éternelle virginité, qui n'a pu voir sans frémir un ange s'avancer vers elle, parce qu'il avait la figure d'homme, osera-t-elle se produire tout d'un coup dans un si grand jour avec des signes si visibles d'une indignité dont elle a toujours eu plus d'horreur que de la mort ? Oui, je croirais sa constance supérieure à cette épreuve, si elle avait quelque obligation de la subir ; quelque peine qu'elle sentît à s'acquitter de ce devoir, je sais que la crainte de déplaire à Dieu étoufferait dans son cœur jusqu'aux premiers mouvements de toute autre crainte : mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi, et elle ne profite pas de cette dispense ; même en obéissant, elle sauve son honneur, si elle se fait connaître, et elle ne le fait pas. Voilà ce qui met le comble à la générosité de son second sacrifice.

Saint Cyprien et saint Bernard observent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, et qu'il est visible qu'elle l'exempte. Moïse n'a

parlé que des femmes ordinaires, il n'a pu établir la purification pour une vierge plus pure que les anges. C'est pourquoi saint Augustin fait dire à Marie : J'ai conçu, j'ai même enfanté, sans que ma virginité ait été souillée; que les autres mères se soumettent donc à la loi commune, mais il n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y assujettir les vierges.

Vous me direz peut-être qu'une autre loi l'obligeait de se purifier, la loi de la charité, qui lie également tout le monde ; parce qu'en se dispensant d'une observance consacrée par l'usage de tant de siècles, elle aurait affaibli par cet exemple l'autorité de toutes les autres lois, et donné aux Juifs l'occasion d'un scandale presque inévitable : mais je réponds qu'il était aisé d'aller au-devant de ce péril, en faisant savoir à tout le monde ce que le Seigneur avait fait en elle; elle n'avait qu'à déclarer qu'elle était cette vierge dont Isaïe avait parlé, cette vierge qui devait devenir féconde par l'opération du Saint-Esprit, sans perdre la fleur de sa pureté. Après cette déclaration elle aurait pu, ou se dispenser de la purification sans donner de scandale, ou l'observer sans se faire tort à elle-même. Non, Marie ne craint point les vains jugements des hommes, et elle craint trop les louanges que cet aveu lui attirerait ; ce grand secret n'est pas encore sorti de son

cœur, et il ne faut pas espérer qu'elle le publie, ni qu'elle en fasse confidence à personne; il n'est point de confusion qu'elle n'essuie plutôt que de révéler un mystère qui ne peut être découvert sans qu'elle paraisse environnée d'une gloire supérieure à tout.

Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion à ce silence de Marie; il me semble qu'elle n'a pu sans une force héroïque se taire si constamment dans les occasions où elle s'est vue en quelque sorte dans la dernière nécessité de parler. Vous savez quel plaisir l'on trouve à se décharger d'un secret de quelque importance : plus la chose est considérable et inouïe, plus on se sent pressé d'en faire part à ses confidents ; mais si le secret nous est honorable, on ne peut le retenir, on se persuade par mille raisons qu'il est à propos de le communiquer à d'autres, on se figure des bienséances, des nécessités absolues. Marie a été choisie pour être la Mère du Rédempteur, un ange vient lui annoncer l'honneur que Dieu lui fait de la préférer à toutes les autres femmes, elle a conçu le Messie, il vient de s'incarner dans son sein, on ne lui a point ordonné d'ensevelir dans les ténèbres ce grand mystère ; comment ne sort-elle pas sur l'heure de sa solitude, comment ne court-elle pas transportée de joie donner à sa famille une nouvelle si surpre-

nante? comment n'invite-t-elle pas toute la Judée à louer le Seigneur qui a enfin exaucé les vœux de son peuple? Marie n'est pas seulement tentée de publier la grâce qu'elle a reçue, personne n'en est instruit; et, ce que je ne saurais assez admirer, elle n'en parle pas même à son mari, quelque saint, quelque discret qu'il fût, quelque droit qu'il eût, ce semble, à tous les secrets de son épouse, quoiqu'il parût convenable, et même si nécessaire de ne lui rien celer de tout ce qui se passait.

Cependant le temps où Marie devait donner le jour à l'Enfant-Dieu se rapprochait visiblement; Joseph s'en aperçoit et entre dans un trouble qu'il ne peut dissimuler. Marie, la chaste Marie, la plus sainte et la plus pure des vierges, lit dans l'esprit de son époux ce qui s'y passe; elle voit qu'il délibère en lui-même s'il doit la déférer aux prêtres, ou s'il doit se contenter de la quitter secrètement. Quel prétexte plus spécieux, quelle raison plus forte peut-on avoir de se découvrir sans réserve? ne sera-ce point encore assez pour faire parler Marie? Non, non, son humilité est invincible; nul péril, nulle confusion n'est capable de lui arracher cet important secret; et Joseph sera éternellement embarrassé dans les doutes qui l'inquiètent, si un ange ne descend du ciel pour les dissiper.

Jugez donc, si, pour s'exempter de la purification, elle voudra faire connaître les grâces qu'elle a reçues, elle qui les a tenues cachées dans un temps où son silence l'exposait à être lapidée. Pour en user ainsi, combien faut il avoir l'âme élevée au-dessus des âmes communes, exempte de tout amour-propre, détrompée de la vanité ! Il me semble que je la vois, cette grande âme, entièrement détachée de la terre, dans une région où elle ne voit que Dieu, où elle ne s'occupe que de lui, où elle ne s'applique qu'à mériter son estime et son amour ; où, loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même s'il y a des hommes au monde, et si elle est exposée à d'autres yeux qu'à ceux de l'époux qu'elle a dans le ciel.

Heureux mille fois celui qui peut être dans une semblable disposition ! c'est-à-dire qui n'a que du mépris et pour tout le mal que l'on peut penser de lui, et pour tout le bien qu'on en peut dire ; qui borne tous ses désirs à contenter son Créateur, qui vit sur la terre comme s'il y était seul avec Dieu, qui oublie, qui compte pour rien tout le reste ! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est dans cette situation ! qu'on est tranquille, qu'on a de facilité à marcher dans les voies de la sainteté ! On peut dire au contraire que la disposition de

ceux qui se rendent esclaves des jugements des hommes est le plus grand obstacle qu'on ait à la véritable piété : tandis que vous aurez cette faiblesse, ou vous ne ferez pas le nécessaire, de peur d'être blâmé des méchants, ou vous ne le ferez que pour être loué des gens vertueux. Nous voyons tous les jours que la crainte d'une part d'être raillé par les ennemis des gens pieux et de la piété même, étouffe la plupart des bonnes résolutions ; que d'autre part le désir de passer pour sage et pour vertueux corrompt la plupart des bonnes œuvres : mais surtout cette vaine appréhension, de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie, cette appréhension est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend nos travaux inutiles. Hélas ! quel fruit ne ferions-nous pas si nous pouvions détruire ce vain fantôme ! car enfin la vertu est toujours aimable, elle a des charmes pour la plupart des esprits, elle a je ne sais quoi qui enchante, qui ravit les hommes les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les saints, et de cette admiration naît assez naturellement une envie secrète de les imiter. De plus, le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur, et en même

temps avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du désir de se donner à lui sans réserve : si pour cela il ne fallait que régler le cœur, s'il ne fallait rien changer au dehors, en un mot, s'il ne fallait pas se déclarer, croyez-moi, le nombre des saints et des saintes égalerait bientôt le nombre des étoiles. Mais si l'on se détermine à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions ; si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, des divertissements, et se tenir dans la solitude, que de discours, que de railleries, que de plaintes même, que de murmures ne va pas causer ce changement, surtout dans les pays où les exercices de la piété chrétienne sont peu connus, et où les chrétiens lâches et tièdes ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de personnes dont la ferveur condamne leur lâcheté ! Les grands ont en ceci encore plus de difficultés à vaincre que les autres, parce qu'ils sont plus exposés à la vue du monde, et qu'ils ne peuvent rien réformer au dehors, qu'aussitôt on ne s'en aperçoive ; mais ils ont aussi cet avantage, que le respect et la complaisance qu'on a pour eux empêchent qu'on ne les blâme ; au contraire, on loue, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font ; leur exemple a le pouvoir de donner du crédit à la

manière de vie qu'il leur plaît de choisir ; quelque route qu'ils prennent, loin de les détourner, on fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition que nous soyons, nous sommes bien malheureux, si pour des discours et pour des paroles nous abandonnons d'aussi grands trésors que ceux qui sont renfermés dans la véritable vertu ; nous sommes bien malheureux, si nous préférons les jugements des hommes, toujours injustes et légers, des hommes qui ne pensent peut-être point à nous, qui du moins n'aiment et n'estiment qu'eux-mêmes, nous sommes bien aveugles si nous les préférons, ces vains jugements, au jugement d'un Dieu si équitable et si éclairé, d'un Dieu qui a toujours les yeux sur nous, qui s'intéresse à tout ce qui nous touche, et qui nous doit rendre éternellement heureux, ou éternellement malheureux, selon qu'il nous jugera dignes de son estime ou de ses mépris. Hélas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent notre piété, et nous ne craignons pas les reproches que le Seigneur nous fera un jour sur notre vie toute mondaine, tout opposée à ses maximes et à ses exemples ! Si c'est pour nous une si grande peine de paraître vertueux devant les méchants, quelle confusion n'aurons-nous pas de paraître impies en présence de Dieu et de

tous les saints? que nous servira alors que notre vie ait été approuvée ou condamnée par le monde? le monde nous justifiera-t-il devant Dieu? prendra-t-il notre parti contre notre Juge? Si nous n'avons autre chose à alléguer pour notre défense que la crainte que nous avons eue de déplaire à l'ennemi de Jésus-Christ, croyez-vous que ce soit là une défense bien légitime? Pour moi, dit saint Paul, je ne me mets point en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi, je ne les connais point pour mes juges ; si je suis assez heureux pour plaire au Seigneur, je n'ai besoin d'aucune autre approbation.

Seigneur, daignez imprimer ces généreux sentiments dans le cœur de tous ceux qui m'entendent. Si vous ne les fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cet obstacle qui s'oppose à notre zèle, nous ne ferons jamais rien pour votre gloire : nous toucherons les cœurs, nous y ferons naître quelques saints désirs, nous leurs inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la prière, de la pénitence ; mais tous ces pieux mouvements iront échouer contre cet écueil ; dès que pour votre service il faudra résister aux prières et aux sollicitations des amis, qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une société, témoigner qu'on craint de vous offen-

ser, et le témoigner devant des personnes qui en font la gloire, on ne se souviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on se trouvera sans force et sans courage pour agir. Nous avons besoin de votre grâce, ô mon Dieu, et d'une grâce bien forte, pour soutenir notre faiblesse dans ces rencontres, pour persévérer dans les saintes résolutions que vous nous avez inspirées, et pour mériter la couronne qui n'est donnée qu'à la persévérance. Je vous souhaite et cette persévérance, et cette couronne immortelle.

QUATRIÈME LECTURE

LA PURIFICATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (Luc., 2.)

On a toujours estimé et loué la pureté de la très sainte Vierge : ce qui la rend néanmoins encore plus recommandable que sa pureté même, c'est en premier lieu son amour tendre pour cette vertu, en second lieu son amour désintéressé.

Je ne sais si dans ce jour où l'Église célèbre le mystère de la Purification de Marie, on approuvera le dessein que j'ai de faire l'éloge de sa pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons qui m'ont paru assez plausibles, vous vous y rendrez peut-être aussi bien que moi. La première, c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de la Mère de Dieu il n'en est aucune qui mérite mieux un panégyrique

que sa pureté ; elle fait pour ainsi dire son caractère particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu, Marie n'a pas seulement été la première qui ait mis en honneur la virginité, mais encore elle l'a portée si loin, qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait, qu'on ne peut même le bien concevoir que par les lumières de la foi. De plus, c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, et de l'attirer dans son sein, selon saint Bernard. La qualité de vierge lui a paru à elle-même si précieuse, qu'il n'est point de titre si glorieux, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'elle ait cru devoir lui préférer.

Si nous avons tant de raisons de louer la pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de placer cet éloge au jour de sa Purification, à ce jour où elle se confond avec le reste des mères, et semble par là renoncer à la gloire de sa pureté. Est-il d'objet plus digne du zèle de ses véritables serviteurs, que de révéler à toute la terre une vertu qui demeurerait non seulement cachée, mais encore obscurcie, et ternie en quelque sorte par ce mystère ? N'est-ce pas pour nous un devoir de prendre parti pour la gloire de Marie contre son humilité, et de tâcher par nos discours de lui conserver un titre que semblent détruire son silence et sa

soumission à la loi ? Esprit-Saint, c'est de votre épouse bien-aimée, c'est de ce que vous avez le plus chéri en elle que nous allons nous entretenir ; ce ne sont plus nos intérêts, ce sont les siens que nous osons vous recommander. Vous nous exaucerez avec bonté, surtout si, en vous sollicitant pour elle, nous le faisons encore par son entremise : *Ave, Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle, comme la beauté et la force, et que, pour être vraiment chaste, il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut souiller ou déshonorer le corps : toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leur siège ou dans l'entendement, comme la foi et la prudence, ou dans la volonté, comme la charité, la justice, la tempérance, et presque toutes les autres vertus morales et surnaturelles. Pour être pur véritablement et saintement, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté ; on peut avoir cet avantage par tempérament, par la faiblesse de l'âge, par un défaut de connaissance. Il faut être pur par choix, par estime, par affection pour la pureté ; il faut l'estimer et l'aimer pour elle-même, sans nul intérêt temporel, sans avoir égard à la gloire et aux autres avantages qu'on peut espérer de

cette vertu ; c'est-à-dire en un mot que, pour être vraiment chaste, il faut aimer la pureté, et l'aimer pour elle-même : plus cet amour est tendre, plus il est désintéressé, plus cette vertu est parfaite dans celui qui en fait profession ; au contraire, par le défaut de ces deux conditions, la pureté cesse d'être une vertu, elle peut même être vicieuse.

Cela étant supposé, dans le dessein où je suis de parler de la chasteté de Marie, on voit aisément à quoi je prétends m'arrêter : je veux vous entretenir en premier lieu du zèle que Marie a eu pour la pureté ; et en second lieu, du désintéressement de ce même zèle. Je n'entreprends pas de vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un et l'autre, mon entreprise serait téméraire ; j'espère néanmoins vous en dire assez pour vous donner une grande idée de la gloire de Marie. Nous verrons dans le premier point combien elle a aimé la pureté ; et dans le second, combien cet amour a été pur et désintéressé.

PREMIER POINT

Je suppose avant tout, comme une vérité qui ne souffre aucune contestation, que Marie dès ses premières années s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, et que jusqu'à la

mort elle ne s'est en rien écartée de cet engagement. Il est vrai que la plupart des hérétiques se sont appliqués à diminuer l'éclat de ses vertus ; tous ses privilèges ont été attaqués, sa virginité perpétuelle n'a pas même été épargnée. Cette guerre n'est pas encore éteinte : quoique Calvin, Calvin même ait dit que la virginité de Marie est un article dont on ne peut sérieusement douter sans vouloir passer pour opiniâtre et pour rebelle à la lumière, malgré ce témoignage si peu suspect aux libertins, il en est qui veulent douter de tout, et particulièrement de ce qui a le plus d'opposition à leurs mœurs déréglées.

L'Evangéliste, pour montrer que le Sauveur est né d'une Vierge, déclare qu'avant cette naissance saint Joseph n'avait eu aucun rapport avec Marie ; et ils concluent que depuis elle a vécu comme une femme ordinaire. Saint Jean et saint Jacques sont appelés les frères de Jésus-Christ, selon la coutume des Juifs, qui donnaient ce nom aux parents jusqu'à un certain degré ; sur cela ils osent avancer que ces deux apôtres ont eu Marie pour mère.

Qu'en dites-vous ? Quel boulevard à opposer aux armes de tous les Pères grecs et latins, défenseurs de la gloire de la Vierge ! c'est le nom qu'ils ne cessent de lui donner partout. Les discours contraires, ces discours audacieux,

pour ne pas dire impies, ne sont-ils pas bien capables de détruire la croyance universelle de l'Eglise ? Dès la naissance du christianisme n'a-t-elle pas condamné cette erreur dans Cérinthe, dans Ebion, et depuis encore dans Florin, dans Helvidius, dans Jovinien, et quelques autres, qu'ont réfutés saint Epiphane, saint Jérôme et saint Augustin ? Que signifient ces paroles : *Comment cela se pourra-t-il faire, car je ne connais pas d'homme ?* N'est-ce pas qu'elle s'est engagée par vœu à une perpétuelle virginité ? Si elle n'avait pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la conception de Jésus-Christ ? et si elle l'avait, cet engagement, comment l'a-t-elle violé après avoir mis au monde le Rédempteur ? Ce n'était peut-être qu'une simple résolution : je le veux ; mais une résolution si ferme, qu'elle refuse de la rompre pour être Mère du Saint des Saints, pour donner naissance au Verbe incarné ; est-il croyable qu'elle l'ait ensuite abandonnée pour mettre au monde des pécheurs, des enfants de malédiction, des esclaves de Lucifer ? Quoi ! cette virginité si chérie, ce trésor que Dieu lui avait conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avait si fort ménagé, avait pour ainsi dire respecté en venant au monde, cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au désir d'avoir

un enfant d'Adam, un enfant de malédiction ! Marie l'aurait méprisée après la naissance du Rédempteur, dans un temps où ses grâces s'étaient multipliées à l'infini, dans un temps où elle avait donné le jour au Dieu de la pureté, à ce Dieu qui venait apprendre aux hommes cette admirable vertu, et par ses exemples, et par sa doctrine !

Il est étrange qu'il n'y ait pas de vérité à laquelle la présomption de l'esprit humain ne s'efforce de donner quelque atteinte ; il est étrange que le désir de contredire, joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte à fermer les yeux aux lumières les plus naturelles. On me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort surprenant dans cette constante virginité de Marie, vu qu'elle ne lui coûtait aucun combat, parce que dans sa conception elle avait été exemptée de l'attrait qui nous incline vers le vice contraire. Il est vrai que la très sainte Vierge n'a jamais senti de révolte en elle qui pût l'ébranler dans le désir qu'elle avait de vivre chaste. Vous dites que ce calme inaltérable dans ses passions était un privilège qui lui avait été accordé : j'en conviens, mais c'était encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avait pour la pureté, amour si ardent qu'il fermait toute entrée aux tentations, et la rendait insensible aux objets

impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque dans la très sainte Vierge une tendresse extrême pour la virginité, c'est que, quoique affranchie des rebellions de la chair, quoique inaccessible à tout ce qui eût pu troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne cesse pas de vivre dans la même retenue, de prendre toutes les précautions qu'on aurait pu prescrire à la plus faible des créatures.

Ces saintes filles qui se condamnent à une prison perpétuelle témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde. Elles ont en effet bien des raisons de se défier de leur faiblesse et des artifices de leur ennemi, elles possèdent un trésor qu'elles peuvent perdre. Mais Marie, qui a brisé dans sa conception la tête du vieux serpent, Marie, qui jouit des privilèges de la nature innocente, qui a été confirmée en grâce et comblée de grâces, pourrait s'exempter de tant de soins, et se donner plus de liberté. Cependant dès l'âge de trois ans elle s'enferme dans le temple, elle se dévoue pour toujours à la solitude et au silence. C'est là, dit saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avait à se défendre des périls de l'oisiveté, périls où la chasteté la plus parfaite court les mêmes hasards de se corrompre,

que les eaux les plus pures lorsqu'elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, qu'elle vit dans l'éloignement, disons dans l'heureuse ignorance de ces confidences, de ces amitiés particulières, où il est bien difficile qu'il ne se glisse pas, sinon quelque liberté, du moins quelque légèreté, soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur qui fait voir la peine qu'elle sent de s'attirer les regards de ceux qui l'écoutent. Considérez-la dans le lieu étroit et solitaire où l'ange lui annonce le choix que Dieu a fait d'elle. Nul homme, dit saint Ambroise, ne pénétra jamais dans cette retraite, un ange seul a pu y avoir entrée ; et il la trouva, ainsi qu'elle avait coutume d'être, sans compagne, comme si elle appréhendait que ses oreilles ne fussent souillées par quelques discours trop humains.

Je ne parle point du trouble que lui causa la vue de l'ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte serait une marque de pudeur et de modestie ; mais dans la très sainte Vierge, qui connaissait ses forces, et qui se sentait si éloignée de tout ce qui était contraire à son devoir, ce ne pouvait être que l'effet d'un amour pour la pureté, qui allait pour ainsi dire

jusqu'à l'excès, jusqu'à lui ôter la connaissance de sa fermeté. Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ce même amour pour la solitude, cette même modestie qu'elle fit paraître dans sa plus grande jeunesse, elle les conserva non seulement dans l'état du mariage, mais encore dans le temps de sa viduité, et même après la mort de son Fils jusqu'à l'âge de soixante ans. A cet âge elle aurait pu se produire, parler, converser, sans rien faire contre la bienséance la plus exacte ; elle aurait pu se donner plus de liberté, sans choquer les règles de la plus sévère pudeur ; cependant depuis la mort de son Fils, on ne la voit pas plus, on n'entend pas plus parler d'elle, que si elle était morte avec lui. Saint Denys eut l'avantage de la voir à Jérusalem, et il n'a pas manqué de le faire savoir à toute la terre ; au reste, il déclare qu'il n'a jamais rien vu de plus semblable à une divinité, qu'il l'aurait adorée si peu de temps auparavant il n'avait été guéri des erreurs de l'idolâtrie. Je vous laisse à penser si, à l'âge d'environ soixante ans, où était alors Marie, ce saint avait été ébloui par l'éclat de sa beauté, ou par l'éclat de sa modestie et de sa pudeur. Vous voyez assez quelle a été la constance et la délicatesse de son amour pour la chasteté ; je vais vous donner des preuves de sa générosité et de sa force.

Dans quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, l'arrangement, la couleur de ses feuilles, tout en elle vous donnera de l'admiration ; vous ne pourrez vous empêcher de louer le Créateur, qui d'un bois sec et épineux, d'une terre ni colorée ni parfumée, peut faire naître une fleur si charmante, et si capable de faire les délices de presque tous les sens ; mais si c'est au fort de l'hiver, lorsque la terre, resserrée par la gelée, ne saurait ni produire ni entretenir aucune sorte de plantes, et que les arbres les plus hauts, dépouillés de feuilles, semblent desséchés jusqu'aux racines, cette même fleur vous paraîtra un prodige.

Marie a été vierge dans une saison peu propre à entretenir la virginité : si de son temps cette vertu n'était pas persécutée, elle était du moins inconnue. Or il faut que l'amour soit bien fort, lorsque, malgré l'obscurité, même à travers les disgrâces, il se porte vers son objet. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où c'était si peu une vertu dans l'idée des hommes, que la bienséance forçait de recevoir un époux, et de renoncer du moins en apparence à la chasteté virginale. De plus, la virginité ainsi obscurcie par le

mariage ne conservait le reste de ses avantages qu'à travers la honte de la stérilité ; et vous savez tout ce que le peuple juif pensait de cette malédiction : car alors on ignorait encore le prix des adversités temporelles, elles étaient regardées comme des marques de la colère du Seigneur ; Jésus-Christ n'avait point encore découvert le trésor incomparable qui était caché dans les souffrances : de sorte que les malheureux n'osaient paraître en public, ils passaient pour des scélérats, et pour des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tous ces inconvénients, elle lui paraît remplie de charmes au milieu de tant de disgrâces, et rien ne l'empêchera de vivre étroitement avec elle, et de lui être fidèle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous combien de tentations Marie a eu à surmonter pour embrasser et pour demeurer si constamment attachée à cette vertu ? Je ne parle point du désir qu'on a naturellement de vivre dans sa postérité ; outre ce désir, toutes les femmes juives espéraient être mère du Messie, et c'est la raison qui leur faisait regarder la stérilité comme une malédiction. Jamais prophète, jamais docteur de la loi n'a eu une connaissance plus distincte de l'Écriture que Marie ; elle savait que les semaines de Daniel qui marquaient si

précisément le temps de l'incarnation allaient expirer, elle savait qu'elle était de la maison de David, et que de cette maison royale devait naître le Messie ; son humilité ne pouvait pas lui cacher la sublimité des grâces où elle était élevée, nulle créature n'avait plus de raison de prétendre à l'honneur d'être la mère de ce prince qu'on attendait depuis tant de siècles. Marie néanmoins, renonçant à de si grandes espérances, se résolut à demeurer vierge, et elle s'y engage par un vœu irrévocable. Elle avait lu ces paroles : *Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils.* Sans doute elle les avait lues, mais il faut que, par une permission particulière de la Providence, elle ne les eût pas comprises, puisqu'elle témoigna à l'ange que ce vœu lui paraissait un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Si vous me dites que faire à Marie un si grand mérite d'un simple vœu de virginité, c'est donner dans un excès de raffinement, je réponds que si elle n'a pas eu les vues et les pensées que nous lui attribuons, elle eût, avec ces vues et ces pensées, agi comme elle l'a fait. Non, je n'avance rien que de solide, et qui ne soit appuyé de l'autorité même de l'Évangile. Vous savez que non seulement elle a renoncé à l'espérance d'être mère du Sauveur pour demeurer vierge, mais à cette maternité même,

lorsqu'elle lui fut présentée par l'ange de la part du Seigneur. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élévation, que sur l'heure, sans avoir eu du temps pour réfléchir sur les engagements qu'elle avait, elle interrompt l'envoyé du ciel pour lui déclarer qu'elle était vierge, et que rien n'était capable de la faire renoncer à cette gloire. Quel zèle pour la pureté ! C'est un ange qui lui parle, c'est de la part du Seigneur, auquel elle est engagée, et qui est le maître de sa liberté ; il s'agit d'être élevée au-dessus des Anges et des hommes : mais Marie, possédée de l'amour de la pureté, troublée, alarmée au seul nom de mère, n'écoute point ces raisons, et ne s'attache qu'à ces raisons de conception et d'enfantement ; elle en a horreur, elle se récrie ; et son trouble, sa surprise, s'expriment par ces paroles : *Comment cela se fera-t-il?* Si c'est un commandement, je suis prête à obéir ; si l'offre est à mon choix, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez. Je sais que Dieu peut tout, et qu'il me peut rendre féconde sans impureté ; mais s'il faut s'en tenir aux voies communes et établies, je n'ai rien à vous répondre si ce n'est que je suis vierge, et que je le serai jusqu'à la mort.

O zèle vraiment parfait, ô amour incroyable

de la pureté, ô aimable vertu, qu'il faut que vous soyez précieuse, puisque Marie, la plus éclairée de toutes les créatures, vous a estimée et aimée jusqu'à ce point ! Que les hommes se trompent grossièrement, et qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous négligeant, en résistant à vos charmes ! Ce n'est pas que je me plaigne ici des dérèglements de notre siècle, et des outrages que reçoit tous les jours la chasteté ; non, je ne souillerai point par la représentation de nos désordres un discours consacré à la virginité de Marie ; je ne veux plaindre aujourd'hui que ces personnes qui font profession d'être chastes, mais qui ne me paraissent point aimer cette vertu avec assez de tendresse et avec assez d'empressement.

Voulez-vous une image d'un véritable amour pour la pureté : représentez-vous une femme affolée pour ainsi dire de ses charmes et de sa beauté. Non seulement elle voit avec complaisance que la nature l'a distinguée en ce point des autres personnes de son sexe, mais, pour conserver les grâces qu'elle a reçues, elle se donne des soins qu'on ne saurait exprimer ; que ne fait-elle point pour les défendre des injures de la chaleur et du froid ? que ne fait-elle point pour les nourrir, pour les entretenir, pour les rendre, s'il est possible, immortelles ? Pour l'affliger de la manière la plus

sensible, il n'est pas nécessaire que le fer ou le feu porte sur son visage quelque difformité marquée ; un seul cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat, une enflure, une tache légère, un rien en ce genre suffit pour la mettre au désespoir.

Telle est à peu près la délicatesse d'une personne vraiment chaste ; ce n'est point assez pour elle d'éviter le crime et les derniers dérèglements, elle ne se pardonnerait pas une seule parole, un regard tant soit peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus passagères, lui font horreur ; elle ne se contente pas d'être irréprochable dans les points les plus essentiels, tout dans cette matière lui paraît essentiel. Elle n'a ni yeux ni oreilles pour tout ce qui pourrait porter la moindre souillure à son imagination. Toute médisance lui déplaît, parce que la charité y est blessée ; mais la médisance qui attaque la chasteté, mais ces récits d'intrigues amoureuses, d'histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus ordinaire des entretiens, seraient capables de la bannir pour toujours des cercles, quand elle n'aurait pas d'autre raison de se plaire dans sa solitude. Qui peut exprimer jusqu'où va sa délicatesse et sa vigilance ? Elle fuit tout commerce avec les personnes vicieu-

ses, elle se défie des plus réservées ; elle craint dans les hommes les plus vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs et des sentiments ; enfin elle ne se croit en sûreté que lorsqu'elle est seule, encore se craint-elle elle-même ; elle se comporte seule avec la même modestie que si elle était à la vue de tout le monde.

Quand on aime sincèrement la chasteté, on craint de ternir cette vertu, même dans les autres ; et on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes s'aiment plutôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste craindra d'être vue, craindra qu'on ne loue sa beauté ; elle ne se produira que dans la nécessité, et elle le fera avec une extrême retenue ; elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvements, de telle sorte qu'elle ne sera pour personne un sujet de chute et de scandale. Le courage de cette vierge romaine qui s'arracha les yeux, pour les envoyer à un jeune homme qui avait eu la témérité de se plaindre à elle de leur pouvoir ; la constance de cette autre vierge qui plongea la main dans la chaux vive jusqu'à ce qu'elle fût entièrement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avait eu de s'attirer les regards et les louanges d'un homme : ces exemples tiennent du prodige ; et ne pouvant

ne pas les admirer, vous vous croyez dispensés de les imiter. Mais toute femme qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaite, prévient autant qu'il est possible, en se voilant et en se cachant, les accidents qui portèrent à ces extrémités ces vierges trop généreuses. Qu'elle est éloignée, cette personne éprise de l'amour de la chasteté, qu'elle est éloignée de la vanité de ces femmes dont les parures ne semblent être faites que pour allumer des feux impurs, qui semblent elles-mêmes se faire un jeu d'insulter à la pudeur, de faire servir les dons de Dieu à corrompre ses créatures, et de porter partout ce funeste poison qui donne la mort ! qu'elle a de mépris et d'aversion pour ces modes scandaleuses, que le démon n'a introduites dans le monde que pour y entretenir l'impureté ! que sa condition, la coutume, les discours du monde, sont de faibles raisons pour l'engager à renoncer à la modestie et à la simplicité dans ses habits !

Lorsque j'entre dans les appartements de cette personne, je ne crains point de porter la vue partout indifféremment, je suis sûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance ; les figures lascives, les nudités ne s'y rencontrent ni sur les meubles, ni dans les tableaux ; son propre portrait respire la chasteté, la fait reconnaître à sa modestie, autant

qu'aux traits de son visage ; elle craindrait d'être vue même en peinture dans un état qui pût arrêter les yeux impudiques, ou effrayer les plus chastes. Voilà ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la peindre, ne soit que pour les seules vierges ; elle est pour les veuves, disent les saints Pères, elle est pour les femmes encore dans l'état du mariage. J'avoue qu'elle a un éclat particulier dans les personnes qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entière et d'une parfaite continence ; mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes : et il n'est pas douteux qu'on ne puisse être si vertueux et si zélé pour la pudeur, même dans le mariage, qu'on surpasse en chasteté un grand nombre de vierges de l'un et de l'autre sexe.

Il ne faut pas d'autre part s'imaginer qu'être parfaitement chaste, ce soit être entièrement exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bonheur de ceux que Dieu protège de telle sorte qu'ils n'ont jamais de combat à rendre contre cette espèce d'ennemis ; mais j'estime encore plus la constance des autres, qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns, qui ne se lassent jamais de combattre, qui ne se rendent jamais. La pureté se justifie dans les tentations, loin d'y rien per-

dre de sa beauté. Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, il faut au contraire prendre tous les soins imaginables pour les éviter ; mais si, malgré tous ces soins, ils continuent de vous attaquer, résistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement ; souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, elles ne peuvent qu'augmenter vos mérites et l'éclat de votre vertu.

Ranimons notre courage, formons aujourd'hui la résolution d'aimer et de pratiquer une si aimable vertu ; que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloignent, puisque nous sommes sûrs de vaincre avec la grâce de Dieu, puisque les plus riches récompenses sont promises à cette victoire. J'ai dit que c'est à l'amour de cette vertu que Marie est redevable de la maternité divine, j'ajoute que sans cet amour vous n'aurez jamais de part aux dons privilégiés du Seigneur, que ce n'est que par cette voie qu'on entre dans sa faveur ; mais que par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, surtout si on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, si on l'aime encore avec désintéressement. C'est ma seconde partie en deux mots.

SECOND POINT

Je ne m'étonne point que d'un consentement presque universel les hommes aient attaché tant de gloire à la continence ; je ne m'étonne point que tous les peuples l'aient révérée, que tous les sages lui aient donné des éloges, et qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus grands ennemis. Lorsque les Pères veulent en parler, ils manquent d'expressions pour marquer ce qu'ils en pensent ; ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'élève au-dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpétuel, qu'elle jouit déjà des privilèges de la résurrection, des privilèges des saints dans le ciel ; ils la comparent aux anges, ils l'élèvent au-dessus d'eux, ils l'osent placer dans un même rang avec le Verbe incarné, ils osent dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même nous apprend, par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité de l'esprit ou du corps, nulle fortune, nul assemblage d'or ou d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une âme chaste. Ces sentiments ne doivent surprendre ni les chrétiens fervents, qui savent par expérience combien cette vertu demande de force, ni les

hommes vicieux, qui la regardent comme impossible ; mais qu'il est à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plutôt que pour elle-même ! Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit partout, et qui est comme un rayon de lumière qui l'environne, qui la fait connaître, et qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la première qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée avec un désintéressement parfait, parce qu'en premier lieu elle a aimé la pureté sans la gloire qui en est l'apanage ordinaire, parce qu'en second lieu elle l'a aimée dans la honte qui suit le vice contraire.

J'appelle une pureté sans gloire une pureté qui demeure dans l'obscurité, qui demeure couverte des voiles du mariage. L'éclat de la pureté dans Marie eût percé ces voiles s'il n'y eût eu rien de plus ; tout parlait en sa faveur ; sa vie retirée, sa retenue, la sainteté de son époux, mille autres raisons pouvaient faire croire que, quoique engagée dans les liens du mariage, elle vivait dans la continence ; mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvait plus laisser douter qu'elle ne dût être regardée comme une femme ordinaire. Une seule voie lui restait pour sauver sa

gloire, et même pour la combler d'honneur ; c'était de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaïe, c'était de publier ce qui s'était passé à la conception et à la naissance de son Fils ; mais, ô vertu, ô force, ô détachement admirable ! elle cache ce mystère à tout le monde, elle ne le révèle ni à Siméon ni à Anne la prophétesse ; au contraire elle s'absente quarante jours du temple comme pour reconnaître qu'elle était ainsi que les autres femmes sujette à la purification légale ; en un mot, elle prend si peu de soin de sa réputation, que voyant ce que toute la terre pensait d'elle, et prévoyant que dans tous les siècles à venir il y aurait des esprits qui révoqueraient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son temps, ni pour prévenir les doutes de toute la postérité. Qu'il y a de générosité dans cette réserve ! que ce silence magnanime me donne une haute idée de la vertu de Marie ! quelle force pour se taire si constamment sur un mystère dont la révélation devait lui être si glorieuse !

J'ai dit que la Vierge a aimé la pureté, sans chercher la gloire qui lui est naturellement due, qu'elle a même fui cette gloire et qu'elle y a renoncé par choix : elle a fait plus encore, elle a aimé cette vertu accompagnée de la honte qui suit le vice contraire, elle s'est

contentée d'avoir Dieu seul pour témoin de son intégrité virginale. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur la situation où se trouva saint Joseph, lorsqu'il aperçut que Marie allait devenir mère. Quel étrange embarras pour ce saint homme ! il sait de quelle manière il a vécu avec cette épouse. Croira-t-il que c'est un miracle ? mais si cela était, quelle apparence qu'elle ne lui en eût rien dit ? Marie voit toutes les pensées de saint Joseph et tous ses combats ; elle lit dans son air, sur son visage, elle pénètre dans son cœur. Elle pourrait, en disant une seule parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec tous ses doutes, elle pourrait s'épargner la confusion qu'elle en souffre et le péril qu'elle court ; néanmoins pas un seul mot ne sort de sa bouche : tous ces inconvénients ne peuvent donner atteinte qu'à sa gloire, qu'au repos de sa vie, elle n'en est pas moins vierge ; du reste, peu lui importe d'être en butte aux soupçons les plus injurieux, elle ne daigne pas songer à les calmer, quoiqu'elle le puisse aussi aisément qu'elle peut prononcer une parole.

Je ne saurais admirer la constance de Susanne, lorsque, se croyant dans la nécessité ou de perdre la chasteté sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie et de l'honneur, cette généreuse vierge aime mieux

mourir infâme, que conserver son honneur après une impureté secrète. Sans rien ôter de cette générosité, qui ne peut être assez admirée, je demande à quels yeux la vertu de Marie peut ne pas paraître supérieure à la vertu de cette Juive incomparable ; car enfin ce qui était une nécessité dans Susanne, était dans la très sainte Vierge l'effet d'un choix libre : en un mot, elle renonçait à la gloire de la virginité, quoiqu'elle eût pu conserver avec la virginité toute la gloire de cette vertu ; en sorte qu'elle a fait voir non seulement que rien ne lui était cher en comparaison de la pureté, mais encore qu'elle n'aimait autre chose que la pureté.

Si le temps me le permettait, je déplorerais ici un malheur qui est presque aussi commun dans le monde, que la véritable pureté, ou plutôt que l'amour de la pureté y est rare : car on a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de pudeur parmi les personnes du siècle. Ces discours ne peuvent être semés que par des gens fort déréglés eux-mêmes, et qui voudraient que tout le monde leur ressemblât : mais il est à craindre que parmi les plus irréprochables il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la vertu pour elle-même, qui ne l'aiment que par un vain honneur. Quelle illusion, quelle erreur, de faire au monde un sacrifice

qu'il estime si peu, et qu'il a si peu mérité ! Quelle folie de prendre tous les dehors de la chasteté, d'être jaloux d'en conserver la réputation, et de courir à grands pas vers le précipice, où le comble de la honte sera d'être confondu dans les enfers avec les pécheresses ! Sur quoi je vous prie de faire attention à deux points qui sont bien dignes d'être remarqués ; d'abord, c'est que ces personnes qui se contentent de l'extérieur de la pureté chrétienne ont plus de peine que les autres qui chérissent cette vertu et qui ne souffrent rien qui puisse la blesser : à celles-ci le témoignage de la conscience donne la joie la plus pure, et celles-là ne travaillant pas pour le Seigneur n'en reçoivent aucune consolation. En second lieu, ce qui est encore plus à observer, non seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles jouissent sur la terre des avantages auxquels elles prétendent. Le monde ne donne aucune attention à ces dehors de vertu dont vous vous parez, il ne croit rien de tout ce que vous vous efforcez de lui faire croire, il rit de vos soins inutiles, il cherche des raisons de se persuader que vous n'êtes pas ce que vous paraissez ; le moindre bruit, les apparences les plus légères et les plus fausses, suffisent pour vous décrier dans l'esprit de ce monde toujours malin ; la médisance

vous attaque comme un autre, ou plus que tout autre, et sur le mal qu'on dit de vous il n'est point de rapports auxquels on ne se fasse un plaisir d'ajouter foi : on donnera même des interprétations désavantageuses à toutes vos démarches, on donnera de faux jours à vos actions les plus régulières, en un mot, vous prendrez bien des soins et vous n'en tirerez aucun fruit.

Daignez, ô mon Dieu, je vous en conjure, daignez prendre pitié de notre aveuglement. Nous sommes environnés d'ennemis, nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiètent, ceux du dehors entrent dans notre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs : il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu. Les discours, les exemples, les conversations et tout l'embarras du monde, amis, parents, voisins : qui peut espérer surmonter tant d'obstacles, être pur au milieu de tout ce qui en détourne, et l'être au point de parvenir à la perfection que demande cette vertu? Si, ayant déjà fait bien des progrès, nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'intérêt temporel, nous assiègent sans cesse et se présentent pour corrompre en nous la pureté même, qui pourra espérer la sauver de tant de pièges si vous ne la soutenez par un secours puissant, que

nous attendons, ô mon Dieu, de votre bonté et de votre miséricorde ? Ce secours nous procurera l'avantage de posséder un jour les récompenses que vous promettez aux âmes pures dans l'heureuse éternité, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

CINQUIÈME LECTURE

L'ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

> Comment s'accomplira ce mystère, vu que je ne connais point d'homme ? (Luc., 1.)

Parmi les hautes idées que la morale a produites sur la magnanimité, il n'en est point de si sublimes que ne surpassent d'une part le refus que Marie fait de la maternité divine, d'autre part l'acquiescement qu'elle donne pour cette maternité.

La qualité de Mère de Dieu présente tant d'élévation, tant de grandeur, qu'à la divinité près il est impossible de rien imaginer de plus sublime. Or, comme c'est dans ce jour

que la très sainte Vierge a reçu cette qualité, je ne m'étonne pas que ses serviteurs et ses panégyristes en fassent le sujet, les uns de leurs méditations, les autres de leurs discours. Cependant, ce n'est pas de quoi je viens vous entretenir : je me tairai sur l'honneur que reçut Marie au mystère de l'Annonciation, je ne vous parlerai que des vertus qu'elle y pratiqua ; et voici les raisons qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoue, en premier lieu, qu'ébloui par l'éclat de cette maternité terrible, comme l'appelle saint Epiphane, j'ai cru que je devais chercher un sujet plus proportionné à la faiblesse de mes lumières, un sujet sur lequel je pusse m'exprimer et me faire entendre. D'ailleurs, quelque grand que paraisse tout ce que Dieu fait pour Marie dans ce mystère, quelque admiration que dussent nous donner les effets de sa toute-puissance, il m'a semblé que tout ce que la très sainte Vierge fait aujourd'hui pour le Seigneur serait plus capable de rallumer notre ferveur. De plus, j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerais à sa gloire, je ferais véritablement son éloge ; au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité, je la louerais moins elle-même que je ne louerais la libéralité de Dieu envers elle.

Mais la plus forte raison que j'ai eue pour m'attacher aux vertus que Marie fait paraître en ce mystère, plutôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est que, quelque éminente que soit cette dignité où Dieu l'élève, elle s'élève elle-même par sa vertu au-dessus de cette dignité incompréhensible. C'est une vérité dont j'espère vous convaincre, si vous me favorisez de quelque attention et si cette Vierge incomparable, qui me fournit un si riche sujet, daigne m'obtenir la grâce de le traiter comme je le souhaite et comme elle le mérite. Demandons-lui cette faveur par les mêmes paroles dont l'ange se sert aujourd'hui pour la saluer : *Ave, Maria.*

Lorsque je dis que, dans le mystère de l'Annonciation, Marie s'élève, par la vertu qu'elle pratique, au-dessus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la vue sur sa profonde humilité et que vous ne vous rappeliez cette réponse si modeste : « Je suis la servante, je suis l'esclave du Seigneur. » Il est vrai que cette humilité l'a rendue digne en quelque sorte d'être la Mère de Dieu, parce que plus on s'abaisse, plus on mérite d'être honoré ; mais on ne peut pas dire que cette vertu l'ait élevée encore plus haut, qu'elle l'ait mise au-dessus d'une dignité qui est en quelque sorte infinie.

Quelle est donc cette admirable vertu qui élève Marie au-dessus même de la maternité divine ? C'est sa magnanimité, c'est la force et la grandeur de son âme : vertu d'autant plus admirable dans cette Vierge encore jeune, qu'elle est supérieure à son âge et à son sexe ; vertu que toute la philosophie païenne a révérée, quoiqu'elle n'en ait vu qu'une ombre légère dans ses héros et dans ses faux sages ; vertu qui fait le véritable caractère du christianisme, quoiqu'elle ne se trouve que dans très peu de chrétiens ; vertu enfin qui a paru dans toute la vie de la très sainte Vierge, mais qui, au jour de l'Annonciation, éclate d'une manière si extraordinaire qu'elle efface les plus hautes idées que la morale ait jamais données de la magnanimité.

Un ange présente à Marie de la part de Dieu la maternité de Dieu même : je la vois d'abord étonnée et chancelante ; mais bientôt après elle se résout à rejeter cette offre, si elle ne peut s'accorder avec la virginité. Elle l'accepte néanmoins dans la suite, et elle se soumet à la volonté de Dieu. C'est d'abord dans ce refus de la maternité divine, en second lieu dans l'acceptation de cette même maternité, que je remarque une force plus qu'humaine. Il fallait une magnanimité supérieure pour refuser d'être la Mère de Dieu : ce sera le sujet du premier

point. Il fallait dans cette vertu une égale supériorité pour accepter d'être la Mère de Jésus : ce sera le sujet du second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT

C'est une opinion fondée sur l'Écriture sainte, enseignée par saint Cyprien, et suivie de toute l'École, que la grâce, qui nous sanctifie et nous rend agréables aux yeux du Seigneur, est un bien préférable en soi à la qualité de Mère de Dieu. C'est cette raison qui fait dire à saint Augustin que la très sainte Vierge a été plus heureuse pour avoir cru en Jésus-Christ que pour l'avoir conçu dans son sein. Et vous savez qu'une femme s'étant un jour écriée par un sentiment de piété : Qu'heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont donné du lait! vous savez quelle réponse fit Jésus : *Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu et qui se sanctifient en la pratiquant.*

Cette vérité une fois établie, on ne saurait m'accuser d'attribuer à la très sainte Vierge un sentiment singulier et peu vraisemblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser d'être la Mère de Dieu, au cas où cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la virginité.

Saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard et plusieurs autres saints Docteurs disent positivement qu'elle appréhenda, comme un grand malheur, que sa pureté ne fût blessée par la conception que l'ange lui annonçait, et que ce fut cette crainte qui lui arracha ces paroles de la bouche : *Comment cela se pourra-t-il faire, car je ne connais point d'homme?* On ne peut douter, dit saint Grégoire de Nysse, qu'elle ne préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que si elle ne peut être mère et vierge tout à la fois, elle ne souhaite qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter.

Voilà en quoi je découvre une magnanimité supérieure dans Marie. Peut-on imaginer dans une pure créature une plus grande force d'esprit, un plus noble désintéressement, un plus invincible attachement au vrai bien? Pour vous faire comprendre combien est héroïque cette force d'esprit, il faudrait vous expliquer l'excellence de cette maternité qu'elle refuse. Je vous ai déjà dit que l'entreprise est au-dessus de mes forces; et de plus, je ne trouve rien dans les livres des saints Docteurs qui m'instruise, et qui supplée à mon peu de lumières; plus même je consulte les Pères sur cette matière, plus je me confirme dans la pensée où je suis que c'est un abîme immense

qu'on ne peut sonder. Plût à Dieu que mon silence pût faire sur vos esprits le même effet que le silence de ces grands hommes a produit à mon égard ! Il a de beaucoup augmenté en moi l'idée que j'avais de la dignité de Mère de Dieu ; il m'a encore mieux fait comprendre que cette dignité suprême est en quelque sorte infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la Divinité qu'on n'en saurait avoir une connaissance parfaite sans connaître Dieu, et sans le connaître parfaitement. Je conçois qu'aussi bien que nous les anges demeureraient sans parole sur cette matière, et qu'il ne faut pas s'étonner que Marie elle-même, quoiqu'elle eût plus de lumières que tous les anges, n'ait pu s'expliquer sur la grâce qu'elle a reçue qu'en des termes généraux et qui marquent seulement la profonde admiration que produit en elle sa propre grandeur. *Celui qui peut tout a fait en moi de grandes choses :* c'est tout ce qu'elle en peut découvrir à sa parente Élisabeth. Or, c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie et ineffable, dont l'éclat, loin d'éblouir la très sainte Vierge, loin d'exciter en elle des désirs ambitieux, l'a effrayée au contraire par l'opposition que semblait avoir une qualité si honorable avec un état de vie plus parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette ma-

ternité qu'elle a moins estimée que la mortification, que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une virginité obscure, inconnue, et cachée sous le voile du mariage, sous le voile même de la stérilité, regardée alors comme une ignominie.

Nous connaissons mille avantages dans une si haute élévation, mais ils ne sont dans la Mère de Dieu que des suites légères de cette élévation même que nous ne pénétrons pas. Mais à s'en tenir à ces avantages inférieurs, tels que le privilège d'être incorruptible dans le sépulcre, de ressusciter peu de jours après la mort, d'être portée par les anges dans le ciel, d'y être assise à la droite de Jésus-Christ, d'y commander à tous les esprits bienheureux, d'être la Reine du monde, la dispensatrice des trésors de Dieu, d'être aimée et révérée sur la terre de tout ce qu'il y a de véritables chrétiens, d'y avoir des temples partout où le Seigneur a des autels : quoi de plus propre à ébranler un esprit qui aurait été susceptible d'ambition, qui aurait aimé la vertu par quelque motif étranger à la vertu, qui n'aurait pas eu du mépris pour tout ce qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin même que puisse être ce bien distinct de Dieu? Quelle autre femme n'aurait pas acquiescé avec joie à la proposition de l'ange, n'y eût-elle vu d'au-

tre avantage que l'honneur de donner au monde le Messie, ce Prince, ce libérateur attendu depuis tant de siècles, ce roi d'Israël, cet enfant de bénédiction que tous les Juifs souhaitaient si ardemment de voir naître de leur race, que sur cette espérance ils avaient tous autant d'empressement pour le mariage que d'horreur pour le célibat?

Dira-t-on que Marie ne fit pas d'abord toutes ces réflexions, qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisait que parce qu'elle ne comprit pas où elles tendaient? Mais sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation et dans la lecture des Livres saints, l'ange Gabriel s'était assez clairement expliqué pour être entendu, il n'avait rien oublié de ce qui était capable de la fléchir. Le fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand. C'est le Fils du Très-haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnu pour tel de toute la terre. Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, et affranchir tous les hommes de la tyrannie de l'enfer. Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob. Ce règne ne sera pas pour un jour, ou pour quelques années seulement, comme le règne de ses prédécesseurs; il sera éternel, il n'aura jamais de fin. Après cette explication, qui osera

dire que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle? Voilà sans doute des motifs bien propres à fléchir son courage, à l'obliger à se rendre aux propositions que lui fait l'Ange ; tout cela cependant ne l'ébranle point ; loin de se laisser éblouir par des titres si magnifiques, ils ne présentent rien à ses yeux, ces brillants titres, qui puisse seulement la consoler de la perte qu'elle ferait de sa pureté virginale. Que me dites-vous, Ange du Seigneur ? ignorez-vous de quelle manière je vis dans le mariage, et dans quelle disposition je suis de vivre jusqu'à la mort ? S'il est possible qu'une femme soit mère et vierge tout ensemble, je consens à tout ; mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, et si le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez : je suis vierge et je le serai toujours.

Je n'ignore pas quelle est la délicatesse de la plupart des jeunes filles sur le point de la chasteté : quand l'horreur du péché ne les retiendrait pas dans le devoir, la seule crainte de l'infamie serait capable de les soutenir dans les occasions les plus périlleuses ; et il n'est que trop à craindre qu'elles ne fassent parade quelquefois de cette pudeur qui leur sied si bien, plutôt par attachement à leur réputation que par amour pour la vertu. Marie aimait

la pureté dans un état où elle n'y était pas obligée, et dans un siècle où la pureté n'était pas même honorable; elle l'aimait dans le mariage, où, loin de lui faire honneur, elle la faisait passer pour stérile, ce qui de son temps était une tache honteuse et une espèce de malédiction. Cependant comme la pureté est en soi une vertu également glorieuse et aimable, je ne m'étonnerais pas que la très sainte Vierge l'eût aimée dans un temps où cette vertu n'était même pas connue; mais voici le prodige, c'est qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mère de Dieu et de Reine de l'univers. On ne saurait assez louer le courage de ces saintes filles qui vouent dans les cloîtres une perpétuelle chasteté, qui avec des corps fragiles s'engagent à vivre comme si elles étaient de purs esprits ; mais comparez, je vous prie, leur magnanimité avec l'héroïsme de la Vierge. Celles-là renoncent au mariage pour mériter une place parmi les Anges ; celle-ci refuse d'être placée au-dessus des Anges pour éviter l'impureté du mariage. Celles-là font plus de cas de la couronne qui les attend dans le ciel que de tous les plaisirs que le monde leur présente; celle-ci préfère l'éloignement, la privation de tous les plaisirs, à la plus riche couronne que Dieu même lui puisse offrir. En un mot, ces saintes filles consentent à demeurer vierges

pour être les épouses de Jésus-Christ ; et Marie refuse d'être Mère de Jésus-Christ pour demeurer vierge. Voilà une grandeur d'âme dont la philosophie n'avait point encore eu de connaissance, je dis même la philosophie éclairée des lumières de la foi. De tout temps on a donné le nom de magnanime à quiconque n'estime que la vertu ; mais au nombre des choses qu'un cœur magnanime doit mépriser, on n'avait point encore mis les biens célestes, éternels, divins même. Quel effort de discernement dans Marie pour distinguer, entre les grâces du Seigneur, les grâces qui agrandissent, et les grâces qui sanctifient ! Quelle force d'esprit pour mieux aimer une vertu qui la tenait dans les ténèbres, qu'une dignité qui l'élevait au-dessus de toutes les créatures ! Que ce détachement marque d'élévation dans l'âme, de pénétration dans les lumières, d'héroïsme dans les sentiments ! qu'il doit nous humilier, nous qui n'estimons que ce qui flatte notre ambition et notre orgueil ! nous qui, pour les plus minces intérêts ou d'honneur ou de fortune, oublions si souvent nos plus saintes résolutions ! Mais puisque c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de Mère de Dieu, puisqu'elle a tant d'horreur d'une situation sanctifiée par le mariage, quoique accompagnée de tant de grandeur et

d'une fécondité si glorieuse, voulez-vous qu'à cette occasion je vous entretienne un moment d'une vertu si sublime ?

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à imiter dans le mariage la continence admirable de la très sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage pour vivre dans une chaste retraite ; saint Paul parle de ce genre de vie avec une réserve qui nous fait assez comprendre qu'on ne doit point entreprendre d'en persuader la pratique comme un devoir. Au sujet de la virginité et du célibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai reçu aucun commandement qui oblige d'embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas d'entrer dans le mariage, et on ne vous le commande pas ; mais si vous le faites, on vous le pardonne. Si vous me demandez ce qui vous serait le plus avantageux, je vous dirai que je souhaiterais que vous fussiez dans l'état où je suis moi-même ; si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous serait de rester comme vous êtes. Je dis qu'il serait mieux, soit que vous ayez égard à la vie présente, soit que vous considériez l'autre vie. A l'égard de la vie présente, on ne saurait dire à combien de travaux, à combien de soins, à combien d'afflictions et de douleurs, à combien de maux et de misères on s'assujettit nécessairement quand on s'engage

dans le mariage. A l'égard de l'autre vie, une personne qui n'est point mariée ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer tout entière à se sanctifier elle-même ; l'esprit des autres au contraire est occupé de mille soucis, et leur cœur est partagé par des affections terrestres. Je vous dis ceci pour votre bien, ajoute cet homme incomparable, et non pour vous dresser un piège, en vous faisant entendre que le mariage est un mal, et que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes frères, je prétends seulement que la virginité pour les personnes qui n'ont point été liées par le mariage, et que le veuvage pour les personnes dont Dieu a rompu les liens, sont des états plus parfaits, et qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans partage.

Voilà quels sont les sentiments du grand saint Paul. Jésus-Christ s'est encore moins expliqué sur cette matière, quoiqu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venait de répondre aux pharisiens qu'il n'était pas permis à un homme de se séparer de sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. Saint Pierre, étonné de cette réponse : Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux renoncer au mariage. — Il est vrai, reprit Jésus-Christ ; mais c'est une leçon que tout le monde ne

comprend pas, elle n'est entendue que de ceux à qui Dieu par une grâce particulière en donne l'intelligence. Parmi les mortels, poursuit le Sauveur, il y a des eunuques qui le sont naturellement, il y en a que les hommes ont réduits à cet état, il y en a qui s'y réduisent volontairement eux-mêmes pour le royaume du ciel : comprenne qui pourra la sublimité de ce point de morale.

C'est tout ce que le Fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chasteté ; il n'en parle que par énigme, il semble qu'il craigne d'en dire trop et de se trop expliquer. C'est sur ces quatre mots que tant de millions d'hommes et de filles se sont consacrés à Dieu par le plus difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre cette mystérieuse moralité la comprenne. L'Eglise romaine l'a comprise, puisqu'elle approuve, puisqu'elle autorise, puisqu'elle pratique le conseil de la chasteté. Si quelques autres croient que cette vertu est impossible, et qu'il n'est pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas ; c'est justement ce que nous dit le Sauveur, que c'est une vérité qui n'est pas entendue de tout le monde. Mais faites-vous réflexion comment Jésus-Christ refuse d'un côté de s'expliquer sur ce sujet, et comment, en le refusant, il loue la chasteté d'une manière

capable d'exciter les plus lâches, et de leur inspirer l'amour de cette vertu ? Qui pourra comprendre les avantages d'une vie pure et chaste, les comprenne : cette continence dont je vous parle est une énigme inconcevable à l'esprit humain, c'est le chef-d'œuvre de la grâce, c'est une voie pour aller au ciel infiniment plus sublime que les autres voies, c'est un mystère qui ne doit être révélé qu'aux grandes âmes, qu'aux âmes qui veulent s'élever au-dessus de la nature, qu'aux âmes qui aspirent à la condition des anges. Ce serait en vain qu'on en donnerait la connaissance à toutes sortes de personnes, il en est peu qui aient assez de courage pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront ; mais heureux mille fois celui qui le trouvera !

Après ces paroles de notre divin Maître, je n'ai garde d'exhorter ouvertement tout le monde, ni de détourner personne d'une vertu si sublime. Mais quelque parti que vous ayez déjà pris ou que vous ayez dessein de prendre, je vous supplie de vous ressouvenir que le temps est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouit presque en un moment. A la vue de cette caducité, si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir dans le monde un cœur entièrement détaché du monde, vous y serez

comme si vous n'y étiez pas ; vous penserez au milieu des plaisirs et des honneurs de la vie, que vous perdrez bientôt tous ces biens avec la vie ; vous penserez que ce monde n'est qu'un fantôme qui disparaît, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours qu'ils n'ont embrassé qu'une ombre vaine ; que, puisqu'il faut enfin mourir, on ne saurait suivre de conseil plus salutaire que de vivre à peu près comme si l'on était déjà mort. Tous les états sont saints, c'est-à-dire que quand Dieu nous y appelle par sa grâce, ou que nous nous y trouvons engagés par sa providence, il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier. Les choses mêmes qui semblent être des obstacles pour le salut peuvent nous servir de moyens pour parvenir à une grande perfection ; tout consiste à ne pas regarder ces choses comme notre fin, à en détacher notre affection, à n'avoir en vue dans l'usage qu'on en fait que cette dernière fin à laquelle tout le reste doit se rapporter. Revenons à la générosité de Marie. Elle parut d'abord dans le refus qu'elle fit de la maternité divine, elle ne parut pas moins dans l'acquiescement qu'elle donna pour cette maternité. C'est le second point.

SECOND POINT

Quelque glorieuse que dut être pour Marie la qualité de Mère de Dieu, puisqu'en concevant Jésus-Christ dans son sein, elle devenait la reine et des Anges et des hommes, il faut avouer que ce règne ne devait point être de ce monde. Cette maternité divine a été à l'égard de la très sainte Vierge à peu près ce qu'a été à l'égard de Jésus-Christ l'union hypostatique. La qualité de Mère n'a valu à Marie que des traverses, que des douleurs, elle a rempli sa vie d'amertume ; en un mot, presque tout ce qu'elle a acquis de dignité, elle l'a acheté par une longue patience. Détachée comme elle l'était de tous les objets terrestres, enflammée d'amour pour Dieu, élevée à la plus sublime contemplation, elle allait voir couler ses jours dans le calme le plus délicieux, sans le choix que Dieu fit d'elle pour être la Mère du Rédempteur ; mais depuis qu'elle l'eut conçu, ce Rédempteur, sa vie ne fut plus qu'une suite, qu'un enchaînement des afflictions les plus amères,

D'abord, quel sujet d'affliction pour Marie ! Avant la naissance de Jésus, il lui faut essuyer la plus horrible confusion qui puisse arriver à une femme sensible à l'honneur, puisque

saint Joseph ignore le miracle que Dieu a fait en elle. Sans parler du déplaisir qu'elle eut de n'avoir qu'une crèche à donner à un Dieu naissant, quels maux ne lui fit pas souffrir la fureur d'Hérode ! quelle peine d'être obligée de fuir à la faveur de la nuit avec son Fils, d'entreprendre de longs voyages, de passer dans un royaume étranger ! quelle mortification de se voir exilée durant sept ans parmi des païens et des idolâtres, de ne pouvoir rentrer dans son pays, d'errer de ville en ville et de province en province, de porter partout les incommodités de l'indigence, les embarras d'une vie toujours agitée ! Du moins lorsque Jésus commence à se montrer et à remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence et de ses miracles, il y aurait quelque gloire pour Marie de porter le nom de mère d'un si grand prophète ; mais lui-même il ne daigne pas lui donner un nom si tendre, même en mourant, lorsque la douleur extrême qu'elle ressent semble exiger de lui cette dernière marque de tendresse : non seulement il ne lui donne que le nom de femme, il paraît encore la rebuter, la désavouer même en présence d'une nombreuse assemblée où elle se produit pour lui parler. Enfin depuis l'âge de douze ans jusqu'à la fin de sa vie, il en usa toujours avec elle, si j'ose ainsi parler, avec tant de

froideur, que c'est de là en partie que les marcionites et les manichéens ont pris occasion de dire qu'il n'était pas véritablement son Fils et qu'il n'avait pris dans son sein qu'un corps apparent et fantastique.

Qui d'ailleurs pourrait exprimer ce qu'elle eut à souffrir à la vue des douleurs et de la mort de son fils ? Saint Jean de Damas assure que le Sauveur lui fit subir en mourant toutes les peines qu'il lui avait épargnées à sa naissance. Saint Anselme prétend que tous les tourments des martyrs ont été légers en comparaison des souffrances de Marie. Son cœur, dit saint Laurent Justinien, était comme le miroir du cœur souffrant de Jésus, c'est-à-dire qu'elle ressentait tous les coups qu'on lui donnait, qu'elle les ressentait dans la partie la plus sensible, dans le cœur. Saint Bernard pense que sa tendresse compatissante fut pour elle un supplice plus vif que la passion même du Fils de Dieu : il n'est pas difficile de le comprendre à qui connaît un peu la nature et les sentiments du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'y eut jamais d'amour égal à l'amour que Marie eut pour Jésus : il était son fils unique, et comme il n'avait point de père sur la terre, il lui appartenait uniquement : d'ailleurs il n'y eut jamais d'enfant plus aimable. Jugez de là quel tour-

ment c'était pour elle de le voir lier et battre de verges comme un esclave, de le voir traîner ignominieusement par des soldats, déchirer de coups, clouer à la croix, expirer sur ce bois infâme. Je vous avoue que mon esprit se confond toutes les fois que je veux me représenter la situation où cette très sainte Mère se trouva alors. Tâchez de l'imiter, pères et mères, vous que les maladies de vos enfants, que les mauvais traitements qu'on leur fait, que leur mort, portent quelquefois à de si grandes extrémités.

Marie savait que toutes ces adversités devaient être les suites de son acquiescement à la proposition que lui faisait l'ange du Seigneur : il n'y a rien à craindre, il est vrai, pour sa pureté, mais il faut qu'elle sacrifie et sa réputation et le repos de sa vie, il faut qu'elle sacrifie le Fils de Dieu même, dont elle va devenir la Mère. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de son peuple, et que son sang doit être le prix du salut de ce peuple : elle a lu dans les prophètes toute l'histoire de ce fils chéri, et elle en a compris tout le sens, toutes les circonstances telles qu'après l'événement l'Evangile les rapporte. Qu'en pensez-vous ? Quelle réponse doit faire cette sainte fille ? Quelle joie pour Sara, lorsqu'on lui annonça de la part du Seigneur que tout

âgée, toute stérile qu'elle était, elle aurait un fils qui rendrait immortel le nom de son père, un fils dont la postérité serait glorieuse ! Mais si on l'eût avertie en même temps qu'elle aurait le déplaisir de voir ce fils sacrifié par son propre père, et que, loin de lui servir à elle-même d'appui dans ses derniers jours et de lui fermer les yeux à la mort, ce serait elle qui bientôt l'ensevelirait de ses propres mains et qui pleurerait sur son sépulcre : croyez-vous qu'à ces conditions Sara eût voulu avoir un Isaac, quelques attraits, quelques charmes qu'eût pu avoir cet enfant miraculeux ? Mais une femme qui prévoirait qu'elle ne pourrait avoir qu'un fils malheureux dont la vie serait courte et la mort infâme, qu'un fils qui lui ferait passer ses jours dans les pleurs et dans l'inquiétude, cette femme pourrait-elle se résoudre à devenir mère ? et si elle avait déjà conçu cet enfant infortuné, le dirai-je ? pourrait-elle s'abstenir de l'étouffer dans son sein avant qu'il pût voir le jour ?

Cependant Marie consent à être mère dans des conditions si étranges, non par le désir d'avoir un fils : elle est si peu touchée de cette passion, qu'elle n'est entrée dans le mariage qu'à condition qu'elle y conservera sa virginité ; elle consent à être mère pour obéir et plaire à Dieu, qui souhaite qu'elle se charge de ce

poids de disgrâce et qu'elle le porte pour marque de son amour. Quelle résolution, quel courage de s'offrir pour être cette triste mère ! Vous aurez, Vierge sainte, le plus aimable de tous les enfants, mais ces amabilités mêmes seront pour vous une source d'amertume. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa présence ? Hélas ! vous ne le verrez jamais sans que sa croix, sans que toute la honte et toute la cruauté de sa passion se présente en même temps à votre esprit. Quel frémissement à cette seule pensée ! que de pleurs sembleront solliciter le Seigneur de choisir une autre mère au divin Enfant, et de vous laisser jouir en paix des douceurs de votre retraite !

On dira peut-être que Marie ne fit alors aucune réflexion à toutes ces adversités, mais je suis persuadé, au contraire, qu'outre les connaissances qu'elle en avait déjà par l'Écriture, Dieu lui révéla dès lors cet enchaînement de maux d'une manière encore plus claire et plus distincte, afin que le consentement qu'il attendait d'elle pour l'incarnation fût non seulement libre et donné avec une pleine connaissance, mais qu'il fût encore l'action de la plus héroïque vertu qui eût jamais été pratiquée. C'est dans cette pensée que les saints Pères disent que ce consentement fut d'un prix en quelque sorte infini, qu'elle mérita

plus par cette seule action d'obéissance que tous les anges et tous les hommes n'ont pu mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit saint Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plénitude des grâces, toutes les vertus, tous les dons précieux, fruits ineffables du Saint-Esprit : elle mérita toutes les grâces que l'Ecole appelle gratuites, les dons de science et de prophétie, les dons des langues et des miracles : elle mérita d'être la Mère de son Créateur, d'allier en sa personne la qualité de Vierge et de Mère, d'être la porte du ciel, d'être notre espérance, notre étoile, et, plus que tout cela, elle mérita d'être appelée et d'être en effet la Reine de miséricorde.

C'est dans cette vue sans doute que, dans la réponse qu'elle fait à l'ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave qui se soumet humblement, qui se charge du fardeau qu'on lui impose : Voici la servante du Seigneur, dit-elle, il est le Maître, il peut disposer de moi comme il lui plaira. Vous m'avouerez que ces paroles marquent bien mieux la disposition d'une âme qui reçoit un commandement dur et pénible, que les sentiments d'une personne qu'on comble d'honneur et qu'on élève au plus haut

point de la gloire. Si dans la maternité qu'on lui présente elle n'envisageait que les avantages que cette dignité renferme, elle aurait répondu par des actions de grâces, par quelques termes qui eussent exprimé sa reconnaissance, et la confusion qu'elle aurait eue de se voir préférée à toutes les personnes de son sexe ; mais au contraire : Voici l'esclave du Seigneur, que sa volonté s'accomplisse en moi. Voilà comme parlait Jésus-Christ au jardin de Gethsémani, lorsqu'il acceptait le calice de sa passion. Voilà les paroles d'une personne qui se surmonte elle-même, qui croit faire un grand sacrifice en obéissant.

Si vous réfléchissez à toutes ces circonstances, n'admirez-vous point la conduite de notre Dieu, qui, faisant à Marie la plus grande grâce qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grâce fût accompagnée des peines les plus sensibles ? Nous ne pouvons comprendre que Jésus-Christ n'ait pu parvenir qu'en souffrant à la gloire de sa résurrection. Quel sujet cependant de s'en étonner ? Jésus-Christ était innocent, il est vrai, mais il était chargé de tous nos péchés et tant de péchés ne pouvaient s'expier que par un cruel supplice. Mais Marie n'était coupable d'aucune faute, et elle n'était point la victime que Dieu demandait pour les fautes du genre humain ; cependant

il faut qu'elle passe ses jours dans le deuil et dans la tristesse, qu'elle soit jusqu'à la mort noyée en quelque sorte dans l'amertume.

O vous que la Providence a livrés à l'adversité, voilà un modèle de patience. Quand nous ne serions pas chargés de mille péchés que nous avons commis, de mille péchés que nous avons fait commettre, il faudrait même alors s'élever avec la grâce au-dessus des plus grands maux et dire avec David : De quoi te plains-tu, aveugle et téméraire nature ? qu'oses-tu opposer aux ordres du Créateur ? Hé quoi, mon âme, nous révolterons-nous contre notre Dieu, murmurerons-nous contre sa conduite, sonderons-nous la profondeur de ses conseils? ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'accomplit sur nous, que c'est sa main qui nous frappe ? Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grâce de Dieu, si je l'aime, et si par conséquent j'en suis aimé, quoi ! une maladie, une perte, une disgrâce, quelque grande qu'elle puisse être, me séparera de son amour, me fera rompre avec un ami si fidèle ! Voilà ce qu'il faudrait dire quand nous serions aussi purs que la très sainte Vierge. Mais à la vue de nos péchés, comment osons-nous nous récrier, parler même de nos souffrances ? Mon Dieu, que vous êtes bon ! que vous êtes compatissant !

que les coups qui partent de votre main ont de charmes ! quel aimable mélange de miséricorde dans votre justice ! Que serait-ce, hélas ! si vous me traitiez avec rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous l'avez fait avec tant d'autres, que vous avez précipités pour des fautes moins grièves dans des supplices qui n'auront jamais de fin ?

Mais d'où vient que le Seigneur accable Marie d'afflictions ? d'où vient que, depuis qu'il l'a choisie pour sa Mère, il ne lui a jamais permis de goûter les douceurs d'une paix tranquille ? Se serait-il fait comme un plaisir de faire renaître les ronces sous ses pas, si une voie semée de ronces eût dû lui être inutile, ou n'eût pas été pour elle un fonds fertile en richesses ? si, après l'avoir élevée presque jusqu'à la divinité, il avait cru pouvoir lui témoigner plus d'amour en versant sur elle les délices à pleines mains, qu'en l'abreuvant d'amertume ? Et vous, croyez-vous que Dieu, qui est la bonté même, qui exerce sur vous une providence si paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire, qui le leur défend sous des peines si rigoureuses, qui déclare que vous offenser par une parole, c'est le blesser à la prunelle de l'œil, qui jure qu'il se vengera de tout le mal qui vous aura été fait, soit en votre personne, soit

en vos biens, soit en votre réputation ; croyez-vous que ce Dieu voulût troubler lui-même le repos de votre vie et vous faire gémir sous de pesants fardeaux, s'il croyait qu'il vous fût inutile de souffrir, s'il ne savait que les souffrances sont pour vous un précieux trésor ? Savez-vous quelles peines vous seraient entièrement inutiles ? Ce seraient les peines de l'autre vie : et voilà pourquoi il n'a rien oublié pour vous en préserver ; il a consenti même à souffrir en sa personne tout ce que vos péchés avaient mérité. Faisons-y un peu de réflexion, je vous en conjure : Jésus-Christ est mort pour nous délivrer des supplices éternels et nous ne pouvons croire qu'il nous délivrerait de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoyait que nous dussions trouver notre avantage dans une situation plus tranquille ! Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore pour nous persuader qu'il nous aime et pour dissiper nos injustes défiances ?

C'est assez, ô mon Dieu, pour une si vile créature ; je n'en demande pas davantage, et je me soumets sans réserve à votre divine conduite. Je suis votre esclave, Seigneur ; vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer ; si je vis, ce n'est que par votre grâce,

par votre miséricorde : n'est-il pas juste que vous fassiez de moi l'usage que vous jugerez convenable ? Frappez donc, ô mon Dieu, autant qu'il vous plaira et aussi longtemps qu'il vous plaira : que n'ai-je point à souffrir avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent les peines de votre sainte Mère, avant qu'elles égalent le nombre de mes péchés ? J'aurai du moins dans mes maux la consolation de marcher par un chemin que votre sang a tracé, que Marie a arrosé de ses larmes, que tous vos fidèles serviteurs ont suivi et par où ils sont arrivés à l'immortalité glorieuse. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SIXIÈME LECTURE

LE SCAPULAIRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Il m'a revêtu des habits de salut. (*Isai.*, 61.)

La dévotion au scapulaire est une voie sûre pour mériter la protection de la très sainte Vierge, parce qu'elle s'est étroitement engagée à protéger ceux qui porteront ce saint habit, parce qu'elle y est encore plus fortement engagée par leur zèle pour ce pieux exercice.

Les fidèles s'accordent si unanimement à penser que la dévotion envers la Mère de Dieu est une marque de prédestination, qu'indépendamment des raisons qui appuient cette opinion, je crois, sur un consentement si général, devoir la regarder comme une vérité catholique. Les saints Pères se sont expliqués à ce sujet en termes si forts et si favorables, qu'on pourrait croire qu'ils ont parlé avec plus de zèle que d'exactitude, s'ils avaient été moins éclairés qu'ils ne l'étaient, ou s'ils avaient eu d'autres lumières que les lumières

du Saint-Esprit. L'Église elle-même oublie-t-elle rien pour autoriser cette croyance ? Tout ce que les Prophètes avaient dit du Verbe incréé pour nous porter à le révérer, elle l'applique à la très sainte Vierge ; elle lui met dans la bouche toutes les promesses que Dieu nous fait dans l'Écriture pour exciter notre confiance envers Jésus-Christ ; ne semble-t-elle pas par là vouloir nous faire entendre que nous ne devons pas moins espérer de la faveur de la Mère que des mérites du Fils ?

Voilà sans doute une abondante source de joie pour tous ceux qui sont attachés au culte de cette Reine puissante ; on ne peut douter sans témérité qu'ils ne portent en quelque sorte gravé dans leurs cœurs le caractère de leur salut éternel. Mais parce que tout est sujet à dégénérer, et qu'il peut y avoir un culte suspect, comme il y a de fausses vertus, parce que du moins tous nos services peuvent n'être pas également agréables à Marie, et par conséquent ne pas donner à notre salut le même degré de certitude, j'ai cru qu'aux avantages qu'on attribue en général à ses serviteurs, j'en pouvais ajouter de plus particuliers et de plus marqués en faveur des confrères du scapulaire. Non, ce n'est pas assez de dire que l'habit de la très sainte Vierge est une marque de prédestination, comme le sont

toutes les autres pratiques de piété inventées pour l'honorer : je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination plus certaine que celle-ci, aucune par conséquent à laquelle on doive s'attacher avec plus de zèle et de constance.

Vierge Immaculée, divine Mère, qui avez tant fait de miracles pour confirmer la vérité que j'ai dessein d'établir, vous ne sauriez me refuser le secours qui m'est nécessaire. Quand la grâce que je vous demande se rapporterait toute à mes intérêts, je l'espérerais néanmoins de votre bonté, qui ne rebuta jamais personne ; mais comme vous savez que je ne parle aujourd'hui que pour votre gloire, sans doute vous vous sentez obligée de me donner une protection particulière : c'est pour l'obtenir, Vierge sainte, que je me jette à vos pieds, et que je vous dis avec toute l'Eglise : *Ave, Maria.*

Si les chrétiens se flattent d'être au nombre des prédestinés dès qu'ils se sentent quelque tendresse pour la très sainte Vierge, cette croyance, qui lui fait tant d'honneur, ne s'est pas établie sans fondement ; elle est appuyée sur cette vérité infaillible, que, Marie étant ornée de toutes les vertus, elle est sans doute sensible à la reconnaissance ; et qu'elle ne peut ne pas aimer ceux qui l'aiment, et ne pas

protéger ceux qui se dévouent à son service.

Or quels moyens n'a-t-elle pas de répondre à notre confiance et d'exercer sa générosité ! Comme elle est également chérie de Dieu et redoutée de nos ennemis, quelle assurance n'avons-nous pas de notre salut, si nous pouvons nous promettre sa protection ! C'est assez, dit saint Bernard, qu'elle montre son chaste flanc à Jésus-Christ, pour apaiser sa colère : c'est assez qu'elle fasse entendre son nom dans l'enfer, pour dissiper ses légions et pour renverser ses desseins. Que peut-on craindre sous les ailes d'une Reine qui désarme si facilement et la fureur des démons, et la justice de Dieu ; d'une Reine qui commande à toutes les puissances des ténèbres, et à qui le Tout-Puissant même obéit ! Il ne s'agit donc que de s'assurer une protection si efficace. Mais que ferons-nous pour engager cette Reine incomparable à veiller sur nous et à s'intéresser à notre défense ? Ce que vous ferez ? Revêtez-vous de l'habit qu'elle vous présente, portez le scapulaire, et portez-le jusqu'à la mort. Malheur à moi, si je voulais détruire ou même affaiblir la confiance que peuvent inspirer les autres pratiques de piété ! dès qu'elles sont approuvées par l'Église, elles sont toutes très saintes, très capables de toucher le cœur de la Mère des miséricordes, et de nous attirer sa bienveil-

lance : ce que je prétends aujourd'hui, c'est de vous faire voir que si Marie accorde sa faveur à ceux qui s'attachent aux autres moyens de l'honorer, elle ne saurait la refuser à ceux qui prennent ses livrées. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette vérité, mais elles me paraissent solides, et j'espère qu'elles suffiront pour vous faire comprendre quelle part la dévotion au scapulaire nous donne à la protection de la Mère de Dieu. Elle s'est étroitement engagée elle-même à accorder sa protection à quiconque embrasse cette sainte pratique : première raison, premier point. Nous-mêmes par cette sainte pratique nous l'y engageons encore plus fortement : seconde raison, second point.

PREMIER POINT

Je n'ignore pas que quelques marques que nous ayons en nous-mêmes de notre salut, ce ne sont après tout que des conjectures qui peuvent bien soutenir et fortifier notre espérance, mais non pas dissiper entièrement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons dans la vue de ses jugements impénétrables. Personne, dit saint Grégoire, ne peut savoir ici-bas ce qui a été résolu dans le ciel au sujet de sa prédestination ou de sa réprobation

éternelle : c'est la triste condition où nous vivons sur la terre ; nous sommes sûrs de quitter ce lieu de bannissement, sans néanmoins savoir si nous aurons une place dans la céleste patrie.

Voilà ce que j'ai dû dire dès l'entrée de ce discours, pour prévenir les erreurs où l'on pourrait tomber dans la suite. Cette précaution était nécessaire à l'égard de tous ceux qui portent le précieux habit de Marie, car enfin cette Mère charitable n'a point mis de bornes à leur espérance, la promesse qu'elle leur a faite de les protéger ne renferme aucune condition, elle s'est engagée à ne pas permettre qu'ils soient jamais livrés à Satan ; c'est-à-dire qu'elle leur donne pour leur salut toutes les assurances qu'on peut avoir dans cette vie, c'est-à-dire, que s'ils persévèrent dans son service, ils persévéreront infailliblement dans la grâce. Mais avant de vous montrer qu'elle s'est engagée à accomplir cette promesse, et qu'elle s'y est engagée et par les paroles les plus expresses, et par les effets les plus miraculeux, il est important de vous faire connaître en peu de mots quel fut le saint personnage à qui elle donna immédiatement le scapulaire, gage salutaire d'un engagement si solennel.

Vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois de saint Simon Stock, de cet illustre

Général de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ce grand Saint fut prévenu dès son enfance d'une grâce si extraordinaire, que, se sentant attiré à la solitude à l'âge de douze ans, l'esprit de Dieu le transporta dès lors dans un désert. Il s'y livre d'abord à des austérités incroyables, il n'y vit que d'herbes et de racines, une fontaine lui fournit l'eau nécessaire pour soulager sa soif; pour lit, pour oratoire, pour cellule il n'a qu'un vieux tronc d'arbre où il peut à peine se remuer, où il ne peut à peine être que debout. Dans cet antre si étroit la prière fait toute son occupation, et son âme par ce saint exercice acquiert une pureté si parfaite, qu'elle le rend égal aux Anges, et que les esprits célestes ne l'abandonnent plus dans sa retraite : la Mère de Dieu, qu'il aime toujours avec tendresse, l'y visite presque tous les jours, et ses communications avec le Seigneur y sont si fréquentes, que son bonheur paraîtrait semblable à la félicité des Saints, s'il n'avait sur eux l'avantage de souffrir. Il vivait de la sorte depuis trente ans, lorsque quelques religieux du Mont-Carmel furent amenés de l'Orient pour s'établir en Angleterre, et pour y signaler ce même zèle qui les avait rendus si célèbres dans toute la Palestine. Notre saint solitaire est averti de leur arrivée par une révélation particulière.

La très sainte Vierge lui fait connaître combien cet Ordre lui est cher, et combien elle désire qu'il s'y consacre. Docile à cette inspiration salutaire, il sort de son désert, il se jette aux pieds de ces Pères pour obtenir d'être associé à leur zèle, il embrasse leur règle, et il se soumet à leur conduite.

Je ne m'arrête point à considérer l'amour et l'estime que la Reine du ciel leur témoigne dans cette occasion; personne n'ignore quel trésor un Saint porte dans quelque Ordre qu'il entre. Il semble que Marie n'ait pris soin de protéger celui-ci, et de le former aux plus nobles vertus, que pour leur faire un présent plus magnifique, et plus digne de vous; elle crut ne pouvoir confier à des mains plus sûres la personne du monde qui lui était alors la plus chère; elle crut qu'en retirant cet enfant de bénédiction du commerce intime qu'il avait avec les Anges dans la solitude, elle l'en dédommageait assez en lui procurant l'avantage de vivre parmi les religieux du Mont-Carmel.

A peine il est devenu l'un des membres de ce saint Ordre, qu'il souhaite passer dans la Terre-Sainte, pour y puiser comme dans sa source le double esprit dont le grand Elie fut animé. Les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence, il les arrose

de ses larmes et de ses sueurs, il les parcourt dans la posture la plus humble, il s'arrête enfin sur la montagne du Carmel, et la vie qu'il y mène durant six ans peut être regardée comme une extase continuelle : outre les délices qu'il y goûte dans les entretiens qu'il a avec les esprits célestes, la très sainte Vierge prend soin de lui fournir une nourriture préparée au ciel, et semblable à la manne qui tombait autrefois dans le désert. De retour en Europe, où il apporte le feu de son illustre Patriarche, il se montre à l'Angleterre; et cette grande île, embrasée de ce feu divin, n'admire pas moins les succès d'un zèle si ardent que les miracles qui l'autorisent.

Voilà quel a été le saint homme qui reçut des mains de la Mère de Dieu le scapulaire que vous portez. Ce digne enfant d'Élie élevé par le consentement unanime de ses frères à la charge de supérieur général, n'oublie rien pour ranimer la dévotion envers Marie dans un Ordre qui a l'honneur de porter son nom, et l'avantage d'avoir dressé le premier autel qui ait jamais été consacré à sa mémoire. Déjà je vois une nouvelle ferveur se rallumer dans ce grand Ordre, je le vois brûler d'amour pour son incomparable protectrice. Simon Stock ne doute pas qu'elle n'ait tout le retour que mérite un zèle si enflammé, il

souhaite néanmoins en obtenir des marques sensibles : que de prières, que d'austérités, que de larmes sollicitent cette faveur ! Marie exauce son bien-aimé ; au milieu d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux, elle se rend visible à ses yeux portant à la main un scapulaire, et accompagnant de ces consolantes paroles le précieux gage de sa protection : « Recevez, mon fils, le scapulaire dont je vous fais présent, à vous et à tout votre Ordre ; c'est à ce signe que je veux qu'on vous reconnaisse désormais pour mes alliés et pour mes frères ; c'est là une marque de prédestination, un gage de paix, un gage d'une alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de mon amour n'éprouvera point les feux éternels. »

Que pensez-vous d'une promesse si positive? Marie s'est-elle assez expliquée à votre gré? Vous reste-t-il encore quelque scrupule? Et quand, pour calmer les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut, vous auriez vous-mêmes été chargés de dicter à la très sainte Vierge les termes de son engagement, en auriez-vous pu choisir de plus formels? Je sais que les saints Pères nous ont parlé en général de la puissante protection de Marie d'une manière aussi expresse et aussi favorable. Saint Bonaventure ne donne point d'au-

tres bornes à son pouvoir que la toute-puissance de Dieu même. Saint Antonin assure que non seulement elle ne peut être rebutée par le Seigneur, mais encore qu'il ne lui fait point de grâce en exauçant ses prières, qu'il ne fait que s'acquitter d'un devoir indispensable. Saint Pierre Damien veut qu'elle s'approche du trône du Rédempteur, non pas en suppliante mais en souveraine, non pas pour prier mais pour commander. Un homme, dit le même Père dans un autre endroit, un homme pour qui Marie aura daigné s'intéresser une seule fois, ne saurait être éternellement malheureux. L'abbé Guerric ne se croit moins assuré, moins heureux dans le sein de Marie, que s'il était au ciel dans le sein d'Abraham. On sait quels sont à ce sujet les sentiments de saint Anselme; il pense qu'il est impossible de périr au service de cette princesse; c'est à elle-même qu'il adresse ces paroles si mémorables et si souvent répétées : *Comment pourrait-il périr, celui qui se tourne vers toi, celui que tu regardes, ô Vierge?* Saint Germain de Constantinople ne s'exprime pas, ce me semble, avec moins d'énergie que tous les autres; il prétend que la protection de la Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle est sa force, quelle est son étendue.

Rien de plus expressif, rien de plus capable d'animer notre confiance envers la Mère de Dieu, que les paroles de ces grands hommes. Mais quelque savants, quelque saints qu'ils aient été, ce ne sont après tout que des hommes qui nous expriment leurs pensées, ce ne sont que les serviteurs de cette Reine puissante qui découvre elle-même toute la tendresse de son cœur à saint Simon Stock dans la révélation que j'ai rapportée. C'est Marie elle-même qui promet aux confrères du scapulaire cette protection dont les saints Docteurs nous parlent en des termes si énergiques. Jamais nous n'avons douté du pouvoir de la très sainte Vierge, mais jamais nous n'avons été si assurés qu'elle l'emploierait en notre faveur, que depuis qu'elle s'y est engagée si expressément. Ils m'apprenaient, ces grands Saints, que je n'avais rien à craindre si Marie était dans mes intérêts; mais ce n'était pas encore assez pour apaiser mes inquiétudes, je voulais savoir de plus si, en effet, elle s'intéressait à moi : elle m'en donne ici les marques les plus sensibles; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, elle a attaché sa protection à ce scapulaire.

Je ne m'étonne pas de ce qu'au premier bruit d'une promesse si singulière tous les chrétiens se remuèrent pour savoir quel était le signe de cette promesse ; je ne m'étonne

pas de ce qu'ils accoururent de toutes parts aux saints religieux que Marie avait fait dépositaires de ce trésor. Princes, monarques, peuple, tout se présenta pour avoir part à leur privilège, pour avoir une marque sensible de salut. L'authenticité manquait encore à ce signe salutaire ; pour la lui donner, Jean XXII est élevé au souverain pontificat : avant même son élection, Marie s'entremet en quelque sorte auprès de lui, elle lui apparaît, elle lui promet qu'il sera placé sur le trône de l'Église, à condition qu'il autorisera la dévotion au scapulaire, qui jusqu'alors n'était appuyée que sur la foi d'une révélation particulière. Il l'a en effet autorisée, et il a lui-même inséré dans sa bulle l'histoire de cette apparition.

Sept papes différents l'ont approuvée depuis, et se sont efforcés de rallumer le zèle des chrétiens pour cette sainte occasion, en accordant en divers temps à ceux qui y entrent un nombre presque infini d'indulgences. Je vous demande si notre confiance peut être mieux fondée. C'est un grand Saint, c'est un enfant de Marie, qui a sollicité, qui a obtenu le scapulaire ; elle l'a accordé en faveur d'un Ordre qu'elle chérit, et qui a toujours fait une profession particulière de l'honorer ; le Saint-Esprit lui a donné par la bouche des Vicaires de Jésus-Christ l'approbation la plus authen-

tique ; tous les fidèles l'ont accepté avec respect, et en le recevant des mains de Marie, ils ont cru recevoir un gage infaillible de leur salut éternel. Depuis plus de quatre cents ans cette dévotion subsiste dans l'Église catholique ; contre elle se sont brisés les efforts redoublés des esprits orgueilleux et libertins ; loin d'en recevoir la plus légère atteinte, elle n'a cessé au milieu de leurs assauts de se répandre, de s'affermir et de s'augmenter de plus en plus. Que reste-t-il donc pour rendre l'engagement de Marie plus solennel, si ce n'est que Dieu lui-même le ratifie, pour ainsi dire? Je vais vous faire entendre cet être suprême s'expliquant par la voix des miracles en faveur du scapulaire.

Vous n'ignorez pas que Dieu seul peut être l'auteur d'un miracle, selon ces paroles de David : *C'est lui qui seul fait des merveilles*. Par conséquent toutes les merveilles que nous voyons s'opérer en faveur de la croyance ou de la piété des fidèles sont autant de voix, comme les appelle saint Augustin, par lesquelles Dieu même rend témoignage à la vérité de notre foi, ou à la solidité des pieux exercices que nous avons embrassés. Ce témoignage, disent les théologiens, ne peut être employé pour autoriser le mensonge. Quand le don de chasser les démons et de guérir les malades

aurait été communiqué au plus méchant de tous les hommes, Dieu serait obligé de lui en ôter l'usage dans les occasions où il voudrait s'en servir pour établir l'erreur, ou pour opprimer l'innocence. Les faux miracles même des magiciens, il serait également tenu de les empêcher par sa puissance infinie, lorsqu'ils seraient capables de nous séduire, quelques précautions qu'on pourrait prendre d'ailleurs pour éviter d'être surpris. Non, de toutes les preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'esprit humain, il n'en est point de si certaine qu'un effet qui passe les forces de la nature ; c'est infailliblement la vérité qui parle par ces sortes de prodiges, c'est un langage que l'erreur ne peut imiter, et qui conséquemment ne laisse aucun prétexte à notre incrédulité.

Ce principe une fois établi, parmi toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux fidèles pour honorer la Mère de Dieu, j'ose dire qu'il n'en est point de si sûre que la dévotion au scapulaire, puis qu'il n'en est aucune qui ait été confirmée par des miracles si surprenants et si authentiques. Combien par sa vertu toute divine ce signe sacré a-t-il éteint d'embrasements ! combien de fois, sans recevoir la plus légère atteinte, s'est-il lui-même conservé au milieu des flammes ! Combien de fois, dans d'effroyables incendies, ce sceau de

la Providence a-t-il garanti les habits, les cheveux même de ceux qui le portaient! On éprouve tous les jours de quel secours il est dans un naufrage ; les flots menacent-ils d'une perte inévitable : il suspend leur cours. Les flammes ardentes et subtiles du tonnerre répandent-elles l'effroi : il arrête leur activité. Je ne vous parlerai point de la guérison des fièvres mortelles et contagieuses, des maladies les plus incurables et les plus cruelles ; je ne finirais point si je parcourais tous les genres de mort dont il a préservé les enfants de Marie.

Mais au temps où nous sommes, je ne puis taire qu'il est impénétrable à toutes sortes de traits, et qu'il nous rend en quelque manière invulnérables. L'on sait l'événement mémorable arrivé au dernier siège de Montpellier, en présence d'une de nos armées commandée par son roi. Dans un assaut, un soldat se trouve atteint d'un coup de feu sans être blessé ; le plomb qui perce ses habits résiste à la force qui le pousse, et s'arrête à la rencontre du scapulaire. Témoin de ce miracle, on vit se couvrir de cette armure céleste Louis XIII, ce prince si magnanime, ce digne imitateur de saint Louis, qu'on prétend être un des premiers qui ait donné en France l'exemple de cette dévotion.

Je sais que quelque mémorables, quelque authentiques que soient la plupart de ces miracles, ils ne nous obligent pas à avoir pour l'histoire du bienheureux Stock la même croyance que nous avons pour les vérités révélées à l'Eglise. Je sais qu'on peut dire que ces miracles ont été faits pour autoriser la piété des fidèles, plutôt que pour confirmer cette fameuse entrevue de la Vierge avec un des plus grands saints. J'ose dire néanmoins qu'ils mettent cette histoire dans un degré de certitude qui approche fort de la certitude de la foi, et qu'on n'en peut douter sans une espèce d'infidélité, où les personnes sages et pieuses doivent craindre de tomber. Quelle apparence que Dieu, qui est également sage et puissant, ait permis qu'on fondât sur un événement fabuleux une dévotion qu'il devait agréer au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avait dessein de rendre célèbre par un si grand nombre de prodiges ?

Si vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent la fidélité de Marie à procurer notre salut, peut-on nier du moins qu'elles n'y engagent toute sa gloire ? Quoi, Seigneur, s'écriait autrefois Moïse, vous avez donc résolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la servitude d'une manière si éclatante, ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable

à toutes les nations, ce peuple au milieu duquel vous habitez, et dont vous avez voulu jusqu'à ce jour être le guide? Voulez-vous que les Egyptiens et les autres peuples de la terre disent que vous ne l'avez attiré dans le désert, que pour l'y sacrifier à votre colère? que tant de miracles n'ont été que comme autant de pièges que vous avez tendus à notre crédulité? et qu'enfin vous n'avez pu nous introduire dans la terre que vous nous avez promise?

Cette remontrance, tout à la fois tendre et hardie, toucha le cœur du Seigneur; il jura par lui-même qu'il prendrait soin de sa gloire, et qu'il n'abandonnerait point Israël : *J'ai pardonné*, ou selon une autre version, *je serai propice, suivant ta parole ; à moi la vie, et toute la terre sera remplie de la gloire du Seigneur.* Marie ne s'exposerait-elle pas aux mêmes reproches qu'osa faire Moïse, si après avoir fait tant de miracles en faveur des confrères du scapulaire, elle permettait enfin qu'ils fussent éternellement malheureux? Quoi, Vierge sainte, ce peuple choisi, à qui vous avez accordé des faveurs si particulières, vous souffrirez qu'il devienne la proie de ses ennemis, et qu'il périsse sans ressource? vous ne l'avez délivré de tant de périls que pour l'oublier dans ses plus pressants besoins? vous aurez paru alar-

mée sur des maux légers qui l'environnent, vous aurez tout renversé pour le secourir, et vous ne serez point sensible au malheur éternel qui le menace ? et sans en être émue, vous le verrez tomber dans l'enfer ? Quel triomphe préparé à ces hommes enhardis à tout blasphémer ! Car enfin comment se persuader qu'une Mère aussi tendre, disons aussi passionnée que vous l'avez voulu paraître, soit venue à ce point de dureté et d'indifférence pour ses enfants ? Ne croira-t-on pas plutôt devoir attribuer à un défaut de pouvoir ce qui pourrait n'être qu'un effet de votre justice ? Elle s'était engagée, dirait-on, à ouvrir le ciel à ses serviteurs, et à les introduire dans cette région de paix, dans cette terre délicieuse ; elle l'avait promis solennellement, elle avait fait mille prodiges, gages incontestables de sa parole ; mais enfin elle n'a pu exécuter sa promesse, et elle les a laissés se précipiter dans l'abîme. Non, non, ce scandale n'arrivera point, vous les protégerez jusqu'à la fin, et tout l'univers apprendra quelle est votre puissance, soit dans le ciel, soit sur la terre. Mais quoi, me dira-t-on peut-être, la très sainte Vierge viendra-t-elle me retirer de l'enfer, après que mes désordres m'y auront entraîné ? Portera-t-elle dans le ciel une âme impure et souillée de crime ? ou bien m'obtiendra-t-elle

le privilège de revenir sur la terre, pour m'y purifier par la pénitence?

A ces objections frivoles, je pourrais opposer des exemples très authentiques, où vous verriez qu'en faveur du scapulaire, Marie a quelquefois arrêté des âmes impénitentes dans des corps épuisés de sang et percés de coups, pour leur ménager le temps de se réconcilier avec Dieu. Je pourrais vous raconter l'aventure mémorable de ce soldat dont un glaive fendit la tête, dont le corps fut couvert de blessures : Vous faites de vains efforts, continua-t-il de dire à ses ennemis qui ne cessaient de le percer, je suis enfant de Marie, et son habit que je porte est un gage infaillible que je ne périrai pas de vos mains, que je mourrai dans le sein d'un ministre de l'Église. Il survécut en effet à tant de blessures mortelles jusqu'à ce que pour l'absoudre un prêtre fût conduit par la Providence au lieu où son âme n'attendait plus que ce dernier secours.

Non, non, vous savez assez combien ce serait être téméraire que s'attendre à de pareils miracles. La Mère de Dieu a, pour vous sauver, des moyens qui sont pour ainsi dire plus naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la Providence. Elle a entre ses mains les grâces et toutes les miséricordes du Seigneur, dit saint Pierre Damien. Dans ce trésor

inépuisable, elle vous choisira une grâce également douce et puissante, qui changera votre cœur, qui le remplira de componction, et qui, pour le sanctifier, l'arrachera à la volupté, à l'avarice, à l'impiété. Il ne faut point vous flatter, on ne passe d'une vie licencieuse et déréglée à la vie éternelle que par la voie d'une sincère pénitence : mais ce repentir sincère, cet heureux moment, Marie, la plus tendre des mères, saura bien vous le ménager. Lorsque vous y penserez le moins, elle fera luire à votre âme un rayon de lumière surnaturelle, qui tout d'un coup vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, vous en découvrira tous les pièges, vous fera voir le malheur extrême d'une âme qui est haïe de Dieu, d'une âme qui n'aime point Dieu, le seul maître qui mérite d'être aimé, le seul qui nous aime. Vos ennemis n'auront plus de pouvoir sur vous, Marie leur liera les mains. Surpris alors de ne plus trouver que de la douceur dans tout ce qui vous paraissait si pénible, de ne plus sentir que de l'aversion pour les objets dont vous ne pouviez vous détacher, vous éprouverez avec quelle facilité vous vous jouerez des démons, qui se font aujourd'hui un jeu si cruel de vous entraîner dans leurs embûches.

Si cependant, malgré toutes ces grâces, vous

vous obstinez à ne point changer de vie, si vous fermez les yeux à tant de lumières, si de votre propre mouvement vous vous livrez à votre ennemi, en un mot, si vous voulez mourir dans votre péché, vous y mourrez. Dieu même ne peut forcer une volonté déterminée à se perdre. Oui, vous mourrez dans l'impénitence, vous mourrez au milieu de vos débauches, vous mourrez dans votre péché ; mais vous ne périrez point sous le scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos désordres, elle trouvera le moyen de vous arracher sa livrée. Vous-mêmes, oui, vous-mêmes, plutôt que de mourir en réprouvés sous ce saint habit, vous vous en dépouillerez : semblables à ce malheureux qui ayant tenté plusieurs fois inutilement de se noyer, et ne sachant à quoi attribuer un événement si prodigieux, s'aperçut qu'il portait un scapulaire, et demeura si persuadé que c'était l'obstacle qui s'opposait à son funeste dessein, qu'il se l'arracha ; et se replongeant ensuite pour la quatrième ou la cinquième fois, les mêmes flots qui l'avaient épargné jusqu'alors l'étouffèrent dans un moment. Il mourut dans son péché, il mourut même en péchant, et en commettant le plus grand de tous les crimes ; mais il ne put mourir qu'après s'être dépouillé de cet habit de salut, sous lequel on ne peut expirer sans

avoir l'avantage d'éviter les feux éternels.

Vous voyez de quelle manière la très sainte Vierge s'est engagée à procurer votre salut ; elle s'y est engagée et par des paroles très expresses, et par des effets encore plus admirables que ses paroles. Ç'a été le sujet de cette première partie. Mais savez-vous que sans avoir égard à ces engagements volontaires de la part de Marie, la dévotion dont nous parlons est de telle nature qu'elle lui impose une espèce de nécessité d'empêcher une damnation éternelle ? Oui, Marie s'est engagée à nous sauver en nous donnant le scapulaire ; et nous-mêmes, en nous attachant à cet exercice de piété, nous l'y engageons encore plus fortement. C'est ma seconde partie : elle sera assez courte pour ne pas vous ennuyer.

SECOND POINT

Il est vrai, la religion chrétienne est un culte qui se porte vers Dieu en esprit et en vérité. C'est l'idée expresse que Jésus-Christ lui-même nous en donne dans l'Évangile : *L'heure vient, l'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité.* A l'égard néanmoins des actions extérieures par lesquelles nous reconnaissons la souveraineté du premier Être en présence de ses créatures, il

n'est pas moins certain que ces sortes d'actions sont non seulement essentielles au christianisme, comme à toutes les autres religions, mais encore qu'elles sont seules capables de donner de la gloire à Dieu devant les hommes. Or comme cette gloire est un bien dont il est extrêmement jaloux, plus nous rendons publics les sentiments intérieurs que nous avons de son excellence, plus nous avons l'avantage de lui plaire, plus nous acquérons de mérite auprès de lui, plus nous l'engageons à nous reconnaître pour de vrais adorateurs. Ce que je dis de la religion à l'égard de Dieu, il est aisé de l'appliquer à la dévotion au scapulaire. Oui, Marie est extrêmement sensible à cette dévotion, et parce que l'exercice en est public, et parce qu'il est perpétuel ; deux motifs également propres à mettre la Vierge dans nos intérêts, et à la maintenir dans cette dispositions si favorable pour nous.

N'en doutez pas, la Mère de Dieu est honorée par les sentiments d'amour et de respect que vous conservez dans votre cœur pour ses vertus et pour sa personne. Cependant ne serait-ce pas une marque de faiblesse dans ces mêmes sentiments, de pouvoir demeurer renfermés dans l'âme? Si au contraire ils paraissent impatients de se manifester, n'augmentent-ils pas d'autant plus la gloire de la Reine

du ciel que vous avez plus de témoins de votre ardeur pour son service ? et comme rien n'égale sa reconnaissance, ne se sent-elle pas portée à l'étendre à proportion de votre zèle ? Voilà le merveilleux avantage qu'ont les confrères du scapulaire sur les autres serviteurs de la Mère de Dieu : comme ils ne peuvent se déclarer plus ouvertement pour cette Reine bienfaisante qu'en portant sa livrée, ils l'obligent à se déclarer en leur faveur avec un zèle semblable. Cette règle s'observe même dans le monde, où l'on trouve si peu de justice ; partout l'on distingue un ami déclaré d'un ami qui ne fait connaître ses bonnes intentions qu'en secret, soit que l'on pense que l'amitié est plus forte dès qu'elle ose se produire, soit qu'en effet elle nous soit alors et plus honorable et plus utile.

Mais ce n'est pas seulement par reconnaissance que Marie se trouve engagée à faire connaître qu'elle nous protège, c'est encore par l'intérêt de sa propre gloire. Nous sommes tous persuadés qu'elle est toute-puissante dans le ciel, et qu'elle n'abandonne point ceux qui la servent. Depuis plus de seize cents ans qu'elle travaille à s'acquérir cette réputation, l'on peut dire que Dieu n'a pas fait moins de miracles pour la lui assurer, que pour établir la loi de la grâce. Elle ne perdrait rien de

cette glorieuse réputation, si aujourd'hui elle manquait de secourir un de ses serviteurs cachés, qui bornent leur piété à des sentiments intérieurs : pourquoi ? parce que, leur dévotion nous étant inconnue, cet abandon ne nous ferait rien voir qui marquât que Marie a été faillible dans ses promesses, rien qui pût changer l'heureuse disposition où nous sommes d'attendre tout de sa bonté. Mais si elle refusait sa protection à un enfant du Carmel ; si, portant sur soi un scapulaire, on se trouvait, ou étouffé sous les eaux, ou enseveli dans des ruines, ou surpris par quelque autre genre de mort, je sais à la vérité qu'alors il faudrait plutôt avoir toute autre pensée que de soupçonner Marie ou de s'être montrée infidèle, ou d'avoir manqué de pouvoir : ce malheur néanmoins ferait sur la plupart des esprits des impressions désavantageuses, et serait capable de refroidir la ferveur et la dévotion des fidèles. Voilà pourquoi elle a quelquefois arraché à la vengeance divine des personnes qui l'avaient méritée par mille crimes. Quelque dangereux que soient ces exemples d'une miséricorde extraordinaire, quelque propres qu'ils soient à rendre les pécheurs présomptueux, et à faire murmurer les justes, Dieu se laisse fléchir dans ces rencontres par les prières de Marie, plutôt que de souffrir

que la gloire de sa Mère reçoive la moindre atteinte ; il consent à exposer en quelque sorte sa propre gloire, en donnant occasion aux hommes, ou d'abuser, ou de se plaindre de son indulgence.

Pour revenir à l'exemple que j'ai déjà rapporté, c'est également par zèle pour sa gloire que la très sainte Vierge ne permit point que cet infortuné qui se précipitait opiniâtrément dans les eaux satisfît son désespoir tandis qu'il était revêtu du scapulaire. Sans doute il était indigne de cette protection ; il ne la demandait pas, au contraire il la rejetait comme un secours importun ; il déshonorait sa protectrice et son saint habit : elle ne lui prodigua donc ce secours que par le seul intérêt de son propre honneur. Elle voulut que la mort qu'il cherchait, et qu'il méritait si justement, elle voulut que les démons auxquels il se livrait de son propre mouvement, en un mot, elle voulut que toute la nature respectât sur ce malheureux la livrée de sa Souveraine : elle voulut que, conservant encore une marque qui annonçait qu'il lui appartenait, lui-même il ne pût se nuire. Ainsi les grands même du monde en usent-ils tous les jours à l'égard d'un domestique ; quiconque se pare de leurs couleurs, quelque misérable d'ailleurs, quelque scélérat même qu'il soit, ils se

font un point d'honneur de le soutenir, ils se rendent sensibles aux moindres outrages qu'on lui a faits, et, pour le venger, souvent ils hasardent leur vie.

Achevons. Outre que la dévotion du scapulaire est un exercice public de piété, elle a encore l'avantage d'être un exercice perpétuel. Parmi les marques que les théologiens demandent pour juger sainement que notre dévotion envers Marie est un signe de prédestination, la première et la principale est notre constance à la pratiquer. Ce serait une erreur de s'imaginer que, pour avoir jeûné une fois, ou que pour s'être approché de la sainte table à quelqu'une des fêtes de la très sainte Vierge, ces œuvres, saintes en elles-mêmes, mais peu assidûment pratiquées, vous dussent assurer ses bonnes grâces, et qu'il ne faudrait rien de plus pour vous ouvrir le ciel : non, mes frères, si vous voulez qu'elle vous regarde comme un de ses enfants, vous ne l'y engagerez que par votre persévérance à lui rendre les honneurs que vous lui avez voués. Une assiduité inviolable à célébrer ses fêtes, par la réception des saints mystères ; le jour qui lui est spécialement consacré dans la semaine, par un jeûne ou quelque autre œuvre pénible ; chaque jour par quelqu'une des prières établies en son honneur : voilà, pour lui prouver

votre fidélité, le tribut qu'il faut lui payer, quelques obstacles qui s'opposent à ce devoir. Cette exactitude constante est une marque de notre foi, une marque de notre estime, une marque de notre amour et de notre zèle pour son service. Et par là, qui ne voit pas que, de tous les exercices de la piété chrétienne, il n'en est point de plus continuel ? Tous les ans vous donnez quelques témoignages d'affection à votre auguste protectrice, vous les renouvelez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours : rien n'est plus louable que ce dévouement ainsi perpétué, et vous avez sans doute lieu d'espérer que votre invariable fidélité ne sera pas sans récompense ; dès à présent même le démon oserait-il rien attenter sur une personne qui invoque si souvent un nom toujours redoutable pour lui ? Mais quoi ! après s'être mis sous la protection de la très sainte Vierge, n'est-il point de temps où il semble qu'on ne fasse rien pour l'honorer ; point de jours, point d'heures où l'on ne saurait à quel signe reconnaître si nous sommes du nombre de ceux qui font profession de l'aimer ? Non, un confrère du scapulaire n'est jamais sans les marques glorieuses de son association, il les porte dans tous les temps, dans tous les lieux : cet hommage qu'il rend à Marie le lui rend extrêmement cher, et lui

sert sans cesse de défense contre toutes les ruses de ses ennemis ; de quelque artifice qu'ils puissent user pour le surprendre, toujours armé, toujours revêtu de la livrée de sa Souveraine, il échappe à leurs pièges, il les met en fuite.

Voilà les différentes raisons qui engagent Marie à s'intéresser au salut de ses enfants adoptifs. Si elles sont si fortes, ces raisons, à l'égard de tous ceux qui portent le scapulaire, combien seront-elles encore plus capables de l'animer à protéger ceux qui se sont obligés à le porter jusqu'au tombeau, et qui, pour s'en revêtir, se sont dépouillés de tout ! Quelle tendresse, quelles faveurs ne réservera-t-elle point pour des personnes qui ont quitté jusqu'à leurs noms pour prendre le sien, pour ceux qui se sentent si honorés de la qualité de religieux consacrés à la Vierge, qu'ils ont obtenu des indulgences pour quiconque les reconnaîtra à ce caractère sacré ! Mais ce qui l'intéresse surtout à avoir éternellement les yeux ouverts sur eux, c'est qu'elle y voit toutes les vertus qu'elle chérit le plus, toutes ces vertus qui attirèrent sur elle-même les yeux de son Créateur. Ils ont imité la sage conduite d'Elisée, premier disciple de leur illustre Patriarche. Ce saint homme ne se contenta pas du manteau qu'Élie lui laissait en le quittant,

il voulut encore hériter de son esprit. Ainsi ont-ils pris l'esprit de Marie en recevant son habit, ainsi ont-ils tracé dans leurs cœurs les plus riches traits de son tableau, son humilité, son zèle, sa modestie, son amour pour la solitude et pour la prière. Ne craignons pas de le dire ; quand on ne les reconnaîtrait pas pour ses serviteurs à sa livrée, la ressemblance qu'on remarque entre leurs vertus et les siennes les ferait aisément reconnaître pour ses enfants. Je ne parle point du soin qu'ils ont de faire refleurir partout le culte de cette auguste princesse : si le nombre des hommes associés à ce saint culte égale presque le nombre des adorateurs de Jésus-Christ, elle doit cet avantage à leur zèle, et pour payer un service si signalé, il faut toute sa puissance.

Mais que fera ce peuple nombreux, cette grande ville, à qui ils communiquent avec tant d'empressement l'inestimable privilège qu'ils ont reçu de la très sainte Vierge ? Lyon, ville encore plus fortunée par ce trésor céleste que par les richesses que tu renfermes dans ton sein, pourras-tu jamais assez reconnaître cette libéralité sans bornes, ce zèle généreux qui t'associe à tous les mérites du Carmel, à toutes les prérogatives qui lui ont été accordées par les Souverains Pontifes ? Depuis que ce saint Ordre t'a apporté le scapulaire, com-

bien de calamités publiques, de calamités particulières ont été détournées de dessus tes citoyens ! combien jouissent du précieux avantage de la santé ! combien qui auraient péri par les mains de leurs ennemis, qui auraient été emportés par des maladies, qui auraient été engloutis par les flots, consumés par les flammes, écrasés par la foudre, sans la protection de Marie ! Combien doivent à cette protection singulière un bien mille fois plus cher encore que la vie, le salut éternel de l'âme ! A qui ceux-ci font-ils hommage dans le ciel du bonheur qu'ils goûtent? Après Dieu, après Marie, n'est-ce pas à ces hommes éternellement respectables, à ces saints habitants du Carmel, qui n'ont jamais cessé d'ouvrir aux différentes nations la voie par où ils marchaient eux-mêmes avec tant de sûreté vers la céleste Sion? Quel bonheur pour les peuples, quelle joie pour l'Église, de les voir continuer avec un zèle toujours égal à répandre par tout l'univers les grâces dont la très sainte Vierge les a faits les dépositaires ! Loin de pouvoir reconnaître leurs bienfaits, à peine en sentons-nous le prix : mais Dieu est le motif de leur charité, il en sera la récompense ; et Marie ne cessera pas de verser mille biens dans ces mains dont elle se sert pour faire passer ses faveurs au reste des hommes.

Je reviens à vous à qui l'on offre un moyen et si sûr et si facile d'assurer votre salut, et qui peut-être négligez de vous en servir. Est-ce donc sans raison qu'on vous reproche que le soin de votre âme est le dernier de vos soins? Quoi! Marie vous présente son scapulaire depuis si longtemps, elle s'engage à vous sauver si vous l'acceptez ; et vous ne l'avez pas encore reçu, et vous hésitez encore à le recevoir! Que ferions-nous, ô Mère de miséricorde, si vous nous obligiez d'acheter votre protection au même prix qu'on achète les faveurs des hommes? Que ferions-nous si vous vous rendiez aussi difficile à nous recevoir entre vos bras que nous sommes indignes de vous approcher? Hélas! vous n'attendez pas qu'on vous prie, vous faites les premiers pas, vous montrez de l'empressement pour vous imposer à vous-même la nécessité de nous être secourable ; et cet empressement attire à peine notre attention! le dirai-je? nous mettons un obstacle au secours que vous nous présentez!

Ah! quand Marie, pour vous assurer les biens de l'autre vie, vous demanderait tous ceux que vous possédez ; quand, pour s'obliger à répondre de votre persévérance, elle exigerait de vous tout ce que ses plus zélés serviteurs ont fait pour l'honorer ; quand, au lieu

d'un scapulaire, elle vous offrirait un cilice, faudrait-il hésiter? Ne faudrait-il pas au contraire embrasser avec ardeur et baiser mille fois ce précieux gage de votre bonheur éternel? Si elle vous avait proposé quelque œuvre pénible, quelque sacrifice héroïque, devriez-vous hésiter? Ou plutôt, que ne devriez-vous pas entreprendre pour mettre hors du péril de se perdre cette âme immortelle, cette âme qui ne peut se perdre sans se perdre pour toujours, pour l'éternité?

Mais jetez un regard sur cet habit sacré; il ne s'agit que de le prendre des mains de la très sainte Vierge. Si vous vous en revêtez, la Reine du ciel et de la terre, votre Mère, la Mère de votre Dieu, vous promet d'assurer votre salut: elle énonce sa promesse en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu; elle l'a ratifiée, elle la ratifie encore tous les jours par des prodiges qui doivent rendre votre confiance inébranlable: quand elle ne se serait pas engagée à vous protéger, vous l'y engageriez infailliblement par la profession publique et constante que vous ferez de lui appartenir. Vierge sainte, je rends peu de justice peut-être à la piété de ceux qui m'écoutent; la plupart se font déjà une gloire d'être vos enfants, et les autres ne sont ni assez aveugles ni assez ennemis d'eux-mêmes pour ne pas aspirer au

même bonheur. Oui, divine Mère, vous allez voir aujourd'hui s'accroître votre famille d'autant d'enfants qu'il y a de fidèles dans cette assemblée qui ne sont point encore entrés dans cette association : j'ose vous répondre qu'ils ne la déshonoreront pas, qu'ils s'acquitteront fidèlement de tous les devoirs qu'elle impose, que même en mourant ils ne quitteront pas le scapulaire. Souvenez-vous, puissante Reine, de tout ce que vous avez daigné leur promettre ; souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir de votre protection : secourez-les dans tous leurs besoins, prenez leur défense contre tous leurs ennemis, défendez-les surtout à l'heure de la mort, garantissez-les des feux éternels, ne les abandonnez point que vous ne les ayez introduits dans la gloire.

SEPTIÈME LECTURE

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le Seigneur a rempli de sa gloire l'ouvrage, le chef-d'œuvre de ses mains.
(*Eccli.*, 42.)

La gloire de la très sainte Vierge dans le ciel est entière et surabondante ; elle n'y peut être exposée ni à l'amertume des regrets, ni à la violence des désirs, ni au trouble de l'envie.

De tous les éloges qui ont été donnés à Marie, lorsqu'elle était encore sur la terre, le plus complet sans doute fut l'éloge qu'en fit Dieu lui-même par la bouche de l'Ange Gabriel : « Vous possédez, lui dit-il en la saluant, la plénitude de la grâce : *Ave, gratia plena.* » Mais aujourd'hui qu'elle est élevée au-dessus des Anges, on doit ajouter à cet éloge quelques nouveaux traits ; et, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus grand en sa faveur, c'est que Dieu l'a comblée de gloire. Je n'ignore pas qu'en un certain sens cette plénitude est

commune à tous les Saints. « Ils sont remplis, mes chers frères, dit le dévot saint Bernard, ils sont remplis de biens, et ils n'ont pas besoin des nôtres. » Mais qu'il s'en faut que la plénitude de leur félicité égale le faîte de la gloire dont jouit la très sainte Vierge ! Leurs richesses, comparées aux richesses de leur Reine, peuvent être regardées comme une vraie indigence, soit qu'en effet cette Vierge ait plus de capacité pour recevoir les dons du Seigneur, soit que les dons qu'il verse en elle soient plus excellents et plus précieux. Il est certain qu'elle est dans le ciel ce qu'elle a été sur la terre, la fille choisie, la fille bien-aimée du Très-Haut ; il est certain qu'entre tous les Saints elle a des privilèges uniques, un bonheur qui lui est propre.

Permettez que je prenne cette vérité pour sujet de notre entretien, et que je fasse voir qu'il ne manque rien dans le ciel à la gloire de Marie. Je sais qu'on a coutume dans cette fête de parler de la mort de la Vierge, de sa résurrection, de son assomption glorieuse ; mais quoi ! ne doit-on jamais rien dire du bonheur où cette mort, cette résurrection, cette assomption, l'ont élevée ? Après l'avoir si souvent considérée comme sur un char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de porter nos regards jusque sur son trône ? Il est vrai que des

yeux faibles comme les nôtres ne pourront qu'avec peine soutenir l'éclat dont ce trône est environné ; mais s'il en jaillit des lumières capables de nous éblouir, il en sort aussi qui sont propres à fortifier notre vue. Demandons quelques-uns de ces derniers rayons ; et pour les obtenir, ayons recours à Marie, en lui adressant la prière de l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il est difficile de comprendre comment dans le ciel on peut goûter une félicité parfaite, malgré tout ce qui semble s'opposer à la perfection de cette félicité. Il est peu de Saints qui jouissent d'autant de gloire qu'ils en ont pu acquérir avec les grâces qu'ils en avaient reçues, et il semble que ce manquement de mérites que leur eût valu une fidélité plus exacte devrait être pour eux le sujet d'un éternel repentir. De plus, leur corps n'a point de part à la gloire de leur âme ; comment le désir de le voir ressusciter, ce corps, n'excite-t-il aucun trouble en eux ? Leurs amis, leurs parents, les enfants de ceux-ci, les pères, les mères de ceux-là, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le ciel, ou l'ont même déjà perdu ; ce qui les touche encore de plus près, ils voient des places au-dessus d'eux, où ils savent qu'ils goûteraient une félicité supérieure au bonheur dont ils jouissent, et ils les voient, ces places, occupées par des per-

sonnes non seulement de même nature, mais encore de même sexe, de même âge, de même profession. Quel objet d'envie ne serait-ce point ici-bas? et qu'il serait capable de rendre malheureux l'homme du monde qui aurait le plus de sujet d'être content ! Cependant rien n'est plus vrai, il n'entre dans le ciel ni repentir ni douleur ; il n'y entre aucun mouvement ni d'envie, ni de désir, ni d'aucune autre passion. « Là, dit le vénérable Bède, nulle flamme d'envie ou de cupidité, nul désir des honneurs, nulle convoitise de puissance. »

Vie mille fois heureuse, séjour délicieux, d'où les larmes sont bannies pour toujours, où chacun est content de son sort et du sort de ses frères, où chacun trouve sa félicité autant dans le bonheur d'autrui que dans le sien propre ! O charité parfaite ! ô douce paix ! ô joie véritablement accomplie et entière ! Mais quelque pleine qu'elle soit, cette joie, malgré l'espèce de vide que nous y avons remarqué ; quoique ni les pertes qu'ont faites par leur faute les bienheureux, ni la supériorité de la gloire des autres, n'empêchent pas qu'ils ne vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie ; peut-on nier néanmoins que celui d'entre eux qui n'aurait rien à regretter, rien à désirer, rien à envier à personne, peut-on nier que celui-là ne fût dans une situation plus avantageuse

que les autres ? Or la très sainte Vierge a cet avantage dans le ciel ; et c'est pourquoi j'avance qu'elle est la bien-aimée, la bienheureuse entre tous les Saints, qu'elle possède le comble de la gloire, et que cette gloire est surabondante. Les autres Saints ne regrettent rien dans le ciel, n'y désirent rien, n'y envient rien à leurs frères ; mais il n'est rien que Marie puisse regretter, puisse désirer, puisse envier aux autres Saints : trois vérités que je vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais il n'est rien qu'elle puisse y regretter : ce sera le premier point. Non seulement elle n'y désire rien, mais il n'est rien qu'elle puisse y désirer : ce sera le second point. Non seulement elle n'y envie rien, mais il n'est rien qu'elle puisse envier à personne : ce sera le troisième point. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT

Si Dieu n'arrêtait pas dans les bienheureux l'effet que devrait produire dans leur âme le souvenir des fautes passées, il ne serait point, je crois, d'enfer plus cruel que le ciel. La vue des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de temps, la connaissance de cette

bonté infinie qu'ils ont si peu aimée, qu'ils ont même souvent offensée, cette connaissance produirait en eux une douleur égale à l'amour qui les transporte, à la joie qu'ils goûtent. Figurez-vous le désespoir d'une mère ou d'une épouse qui revient d'un accès de frénésie, et qui s'aperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils, celle-ci le meilleur des époux ; ce désespoir n'est qu'une légère image de la situation où la première vue de Dieu jetterait les âmes saintes, si les péchés qu'elles ont commis contre lui pouvaient se représenter à leur mémoire. Non, ils oublieront entièrement ces péchés, ou Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura même quelque douceur à les rappeler. Ces fautes, noyées dans les larmes de la pénitence et dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers dont une douce liqueur aura corrigé l'amertume ; elle ne se fera plus sentir, cette amertume, elle se perdra, pour ainsi parler, dans ces torrents de joie et de délices où leur cœur sera plongé.

Mais quoique le souvenir d'une vie tiède et déréglée ne puisse pas altérer dans le ciel le bonheur des Saints, combien la vue d'une vie pure et passée dans l'innocence ne les rend-elle pas plus heureux ! Quoique dans le séjour éternel on ne regrette plus ni le temps qu'on a perdu ni les grâces qu'on a négligées, com-

bien de satisfaction n'y goûte-t-on pas d'avoir fait un saint usage du temps et d'avoir tiré avantage de toutes les grâces qu'on a reçues ! Chacun y est content de la mesure du bonheur qu'il possède ; mais combien ceux-là le sont-ils plus, qui ne peuvent se reprocher que cette mesure ait été bornée par leur faute, qui se rendent témoignage qu'ils n'ont rien perdu de la gloire qui leur était destinée ; que quand il leur serait libre de recommencer leur carrière, ils ne pourraient rien faire de plus que ce qu'ils ont fait ! Or la très sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le ciel. « Si l'on avait pu rassembler tous les serviteurs de Dieu qui ont vécu en différents temps sur la terre, et si on leur eût demandé s'ils se croyaient exempts de tout crime, quelle pensez-vous qu'aurait été leur réponse ? » dit saint Augustin. Sans doute que, quelle qu'eût pu être leur sainteté, ils auraient tous répondu avec l'apôtre saint Jean : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » « La très sainte Vierge est la seule, ajoute ce Père, qu'il faut toujours excepter par le respect que nous devons au Seigneur qu'elle a conçu. »

Je n'ignore pas que Calvin est dans une autre pensée ; je sais que dans son *Harmonie*, et dans un autre ouvrage qu'il appelle l'*Antidote du*

Concile de Trente, il ose accuser Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi, et même de désespoir. Comme les sectateurs de la religion prétendue réformée sont aujourd'hui plus modérés que ce premier auteur de leur réforme, et comme en bien des points ils se sont départis de ses sentiments, je doute qu'ils voulussent imputer tous ces désordres à la plus innocente des Vierges, à la Mère de leur Rédempteur. Quoi qu'il en soit, ils ne doivent pas se plaindre que sur cette matière nous suivions le sentiment de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Bernard, et surtout que nous nous en tenions à la décision du Concile.

Il est donc vrai, et c'est un article de notre foi, que Marie n'a jamais commis de péché, même véniel : il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y était entrée, qu'elle ne s'est jamais écartée des ordres de Dieu, qu'elle ne peut se reprocher ni faiblesse, ni lâcheté, ni inconsidération, ni surprise. Quel bonheur serait-ce pour nous, quel bonheur, mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé! Ce n'est là néanmoins qu'une légère partie du bonheur de la très sainte Vierge : non seulement elle n'a jamais perdu la grâce, non seulement elle ne l'a jamais ternie par aucune sorte de dérèglement, mais elle ne l'a jamais

laissée oisive dans son âme ; le Saint-Esprit a toujours été en elle, et toujours il a agi avec elle, depuis sa conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte ; le commencement, le milieu, la fin, tous les jours même de sa vie n'ont été qu'un enchaînement de mérites, que rien n'a interrompu ; « son cœur, toujours embrasé par la charité, a été devant Dieu, dit saint Pierre Damien, comme un parfum qui, sur un feu ardent et éternel, ne cesse jamais d'exhaler ses vapeurs agréables » : de sorte qu'on peut assurer qu'elle n'a fait aucune action qui ait été purement naturelle, ou qui n'ait pas été digne de récompense ; pas une parole n'est sortie de sa bouche, pas une pensée ne s'est formée dans son esprit, qui n'ait été rapportée à la gloire du Seigneur ; jamais un moment ne s'est écoulé sans qu'elle ait fait quelque progrès dans la vertu, sans qu'elle ait recueilli quelques nouvelles richesses pour le ciel. Mais quelles richesses, Dieu immortel ! et qui pourra jamais en comprendre le prix ? Il suffit de dire que le fonds de ces richesses doublait à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimait Dieu de toutes ses forces, qu'elle agissait toujours selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle, et que cette grâce, comme l'assure Denys le Chartreux, « était en quelque sorte infinie » ; et

qu'enfin soutenue par cette grâce, elle agissait toujours avec toute la ferveur dont son âme était capable : et de quelle ferveur n'était pas capable une si grande âme !

Il est certain qu'une vie ainsi remplie de mérites, qu'une vie où il n'y a pas un seul instant de vide ; il est certain qu'une gloire proportionnée a suivi une pareille vie, et qu'à ces jours pleins, comme parle David, le Seigneur a destiné une récompense également pleine. Mais ce n'est pas encore tout ce que je veux dire ; je considère ici cette récompense dans un sens plus propre, et je dis qu'elle est pleine, en ce qu'elle est aussi grande qu'elle a pu être, en ce que Marie n'a aucun lieu de porter ses regrets ni sur les années qu'elle a vécu ni sur les moyens qu'elle a eus d'honorer son Créateur.

« Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaies que je vois sur le corps du Sauveur du monde ont été faites pour moi, jamais elles n'ont été faites par moi. J'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à sa mort. Je sais bien que Dieu a fait en moi tout le bien dont on me loue, mais il sait aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu ; je n'ai apporté aucun obstacle à ses divines opérations : je ne puis me glorifier de rien, mais aussi n'ai-je rien à me reprocher.

Je l'ai toujours pensé, ô mon Dieu, et je le vois aujourd'hui encore plus clairement, que je ne pouvais vous servir comme vous le méritez ; mais soyez-en loué à jamais, je vous ai servi autant que je l'ai pu, j'ai consacré à votre gloire toutes mes forces : me voici enfin dans un état où je ne puis plus vous offenser, mais vous savez que lorsque j'en ai eu le pouvoir, je ne m'en suis jamais servie. Heureuse mille fois la nécessité où je suis désormais de vous aimer, ô mon Dieu ! mais je n'ai jamais cessé de vous aimer uniquement lorsque j'avais la liberté d'aimer quelque autre objet que vous. »

Si les païens même ont reconnu que, dès cette vie, le témoignage d'une bonne conscience est un charme si doux qu'il est capable d'adoucir les douleurs les plus amères, et d'entretenir le calme dans le cœur au milieu des plus sanglantes persécutions, que sera-ce, dans le ciel, de se ressouvenir qu'on a mené une vie irréprochable, dans le ciel où l'on connaît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu et les motifs sans nombre qu'on avait d'être tout à lui ? Voulez-vous encore juger de la douceur de ce souvenir en l'opposant à ce repentir amer, ce supplice le plus cruel des réprouvés ? Il est sûr que rien ne fait en eux un tourment plus vif que le regret d'avoir méprisé des grâces qui

pouvaient les élever à une éminente sainteté. « Voilà, dit saint Bernard, ce qui m'effraie dans les enfers : c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante. » Or, par la règle des contraires, un des plus sensibles plaisirs qu'on goûte dans le ciel, n'est-ce pas de se représenter le bien que l'on a fait sur la terre ! Et qui peut dire combien dans Marie ce plaisir est plein, combien il est parfait, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien et qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pu faire ?

Je ne vous demande pas si vous avez lieu d'espérer la même consolation : nous avons déjà perdu tout le temps de notre enfance, peut-être même le temps de notre jeunesse ; et du reste, hélas ! il n'est que trop vrai que nous n'en donnons que la moindre partie à notre salut. Je ne vous demande pas non plus si vous ne craignez point que dans le ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usage de la vie. J'ai dit que dans le ciel aucun souvenir amer ne pourrait donner atteinte au bonheur des Saints ; mais à l'heure de la mort, où tout est encore incertain, où vous commencerez à connaître Dieu, à connaître la vanité de tout ce que vous estimez le plus, de quelle triste pensée ne serez-vous pas assailli ? et Dieu veuille que vous n'en soyez pas accablé. C'en est fait, direz-vous, me voilà

au bout de la carrière, voilà le temps du travail qui s'évanouit ; que puis-je encore faire pour l'autre vie ? Jusqu'ici quels avantages n'ai-je pas eus, quels moyens d'assurer mon salut ? Mon Dieu, si j'avais fait tout ce que je pouvais faire, que je mourrais content aujourd'hui ! Je pouvais donner aux pauvres tout ce qu'un luxe immodéré m'a arraché des mains, tout ce que j'ai dépensé en vaines parures, tout ce que m'a fait perdre un jeu passionné, tout ce que m'ont enlevé des débauches criminelles ; je n'en aurais pas été moins riche, j'en aurais été plus estimé des hommes, et aux yeux du Seigneur je ne me trouverais pas les mains vides et dépourvues de mérites. Je pouvais employer à la prière et à la lecture des saints Livres tout le temps que j'ai donné aux vains divertissements du monde ; je pouvais sanctifier, en visitant les malades, les familles affligées, ces longues journées qui se sont toutes passées en discours, en visites frivoles ; je pouvais faire fructifier hors du monde cette vie que j'ai rendue inutile dans le monde ; je pouvais renoncer entièrement à la terre : des frères, des sœurs, des amis, m'ont frayé cette voie, Dieu lui-même m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraite. Que n'ai-je su, hélas ! profiter de mes avantages ! Fortifié par la grâce, que ne pouvais-je pas faire, et que ne

voudrais-je pas avoir fait ! Nous pouvons encore faire ce qui nous deviendra si difficile à l'heure de la mort ; et si nous voulions nous attacher à cette pensée, je suis sûr que sur l'heure on renoncerait à bien des choses dont on se rend esclave, on se hâterait de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a représenté cette vérité : il en sera aujourd'hui comme auparavant, du moins pour la plupart d'entre nous. En vain on nous prêche sur cette matière, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres à qui nous avons vu faire en mourant de si belles protestations pour un avenir qui ne devait jamais être réel à leur égard. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudents et d'avoir été témoins de leur désespoir ; nous continuerons de vivre comme nous avons toujours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même vienne nous inspirer de plus ardents, de plus sincères en apparence, mais en effet d'aussi inutiles désirs de conversion. Je passe à la seconde partie, où je dois vous faire voir que non seulement Marie ne désire rien dans le ciel, mais qu'il n'est rien qu'elle puisse y désirer.

SECOND POINT

Vous savez quelle est la source la plus ordinaire des désirs inquiets ; vous savez que le temps où les désirs se multiplient, ainsi que les soucis et les peines, c'est lorsqu'on a des enfants. Qu'il s'en faut que l'ambition de quiconque n'est point en famille égale l'ambition d'une mère ! Outre ce que celle-ci désire pour elle, elle souhaite encore pour ses enfants des honneurs et des richesses proportionnés à l'amour qu'elle leur porte ; son bonheur semble dépendre en tout de l'accroissement de leur fortune ; elle les regarde comme une partie d'elle-même, et souvent comme la partie la plus précieuse et la plus chère. Donc, pour assurer que Marie, Mère de Jésus, est au faîte de la gloire, il faut qu'elle n'ait rien à souhaiter ni pour elle ni pour son Fils. Pour ce Fils, que pourrait-elle souhaiter ? On sait que Jésus est le Roi de la gloire, comme parle l'Écriture ; il est assis dans le ciel sur le trône le plus élevé, toutes les créatures sont soumises à son empire. Mais je ne sais si vous avez jamais bien compris quelle félicité c'est pour Marie de voir un Fils si chéri dans un si haut point d'élévation. Un prince soutenait autrefois qu'il y avait moins de gloire d'être roi que d'avoir un fils

dans ce rang suprême. Vous n'avez pas oublié l'étrange résolution de cette fameuse Romaine, qui n'hésita pas à présenter la gorge au fer de son propre fils, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il monterait sur le trône des Empereurs. Sans aller chercher si loin des preuves de la force d'une passion si naturelle, pères et mères, je ne veux ici que votre seul témoignage. N'est-il pas vrai que vous vous estimez heureux, lorsque vous voyez vos enfants s'élever au-dessus de votre condition, lorsque vous apprenez qu'ils sont chéris des grands, qu'ils se font de la réputation parmi leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur mérite un rang que la naissance ne leur avait pas donné? Quels efforts ne faites-vous pas pour les tirer de l'obscurité où il a plu à Dieu de les faire naître! Quelles épargnes dans la dépense ordinaire de votre maison, dans la dépense même nécessaire, afin de leur procurer une fortune supérieure à la vôtre!

De là jugez quelle dut être la joie de Marie en faisant son entrée dans le ciel. Ce Fils qu'elle avait enfanté dans une étable, qu'elle avait élevé dans les travaux d'une profession obscure, elle le vit placé sur la tête des Séraphins, revêtu d'un éclat mille fois plus brillant que la lumière du soleil, et couronné de la gloire de Dieu même. Pour me former quelque

idée de cette joie incompréhensible, je me représente Jacob entrant dans l'Égypte, où non seulement il retrouve Joseph, ce fils si chéri qu'il avait perdu depuis si longtemps, mais où il le voit régner sur tous les Egyptiens, où il le voit de simple berger devenu le maître et l'appui d'un État immense. Sur un événement si singulier, peu s'en fallut que l'excès d'une joie soudaine ne fît expirer le saint patriarche; il ne désira plus rien dans la vie, il ne désira pas même vivre. Voilà une légère image de la situation où se trouva l'âme de la très sainte Vierge lorsqu'elle entra dans le ciel, de la situation où elle est encore à présent et où elle sera durant l'éternité. Oui, éternellement elle aura le plaisir de voir la chair de son Fils, cette chair qui a été formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait; de voir cette sainte humanité assise sur le trône du Tout-Puissant, réglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grâce et de la gloire.

Parmi les transports d'une joie si pure, si délicieuse, si elle pouvait encore former des souhaits pour elle-même, ce serait sans doute d'être placée à la droite de son Fils, de partager avec lui le gouvernement du vaste Etat où il règne, d'être la dépositaire de toutes ses

richesses, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle est revêtue de tous ces titres, « elle est dans le ciel la Reine des Saints, dit l'abbé Rupert, et sur la terre la Reine des rois ». Non seulement, après l'élévation de Jésus-Christ, il n'en est point d'égale à l'élévation de Marie, mais on peut dire que la gloire de Marie est égale en quelque sorte à la gloire de Jésus-Christ même. Et pourquoi ne pas le dire, puisque Arnould de Chartres a osé avancer que c'est une même gloire qu'ils partagent ensemble.

Ce qui rend cette félicité parfaite dans tous les points, c'est que ce n'est pas seulement l'âme qui en jouit ; le corps de la très sainte Vierge y a part, il est dans un bonheur stable, et fait même une partie du bonheur des autres Saints. « J'ai ouï, dit saint Jean dans l'*Apocalypse*, j'ai ouï la voix des martyrs qui criaient sous les autels où leurs reliques sont honorées, et qui demandaient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. » « Ces cris, dit saint Grégoire, sont les désirs qu'ont ces âmes d'être réunies à leurs corps par la résurrection. » Marie n'a rien à désirer sur ce point, non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de près d'une résurrection glorieuse, et son corps, préservé de toute corruption, fut d'abord porté au ciel, où il est environné d'un éclat ineffable

et immortel. Ce serait une erreur de penser que cette gloire corporelle soit un bien léger, mais une erreur où peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop notre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs et à ses plaisirs, pour croire que ce n'est pas un avantage précieux de le voir vivant et entouré de toutes sortes de délices.

Je sais que les Saints ont déclaré à ce corps une guerre ouverte ; parce qu'ils se sont sentis comme accablés de son poids, ils ont souhaité le voir détruit, le voir réduit en cendres : mais outre que ce sentiment n'est pas naturel, les Saints considèrent leur corps dans cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme un ennemi domestique qui leur tend partout des pièges, comme un rebelle, qui, en s'élevant contre l'esprit, se prépare à lui-même d'étranges supplices. Mais sont-ils en état de ne plus le craindre : ils commencent tous à l'aimer : que dis-je ? lors même qu'ils déchirent leur chair, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment véritablement ; ce sont de sages laboureurs qui cultivent leur champ, qui le sillonnent, et qui en arrachent les ronces durant l'hiver, dans l'espérance de le voir dans la belle saison revêtu d'une riante verdure. Voilà pourquoi Job, au milieu de ses disgrâces, sentait la plus douce consolation ; il espérait

qu'un jour ses membres ressuscités partageraient avec son âme le plaisir de voir le Seigneur. Jésus-Christ a souffert la mort la plus ignominieuse, pour procurer à son corps une résurrection glorieuse ; il a souffert le supplice de la croix dans la vue de la gloire dont il devait jouir. Il est sûr que ces paroles ne peuvent être entendues que de la gloire du corps, puisque son âme, dès qu'elle fut créée, ne cessa jamais de goûter les douceurs inaltérables du bonheur céleste.

Si donc il est vrai que nous aimons tous naturellement notre corps, Marie a d'autant plus de sujet de se réjouir à la vue de la gloire dont sa chair est revêtue, que jamais cette chair virginale n'a été ni rebelle ni incommode, qu'elle ne l'a jamais retardée dans le chemin de la vertu, qu'au contraire elle a été comme un trophée sur lequel elle a établi le comble de sa sainteté. Mais quel bonheur pour ce corps, quelle brillante distinction, d'être en spectacle dans le ciel à tous les Saints, dont les corps pourrissent encore dans les sépulcres, sont réduits en poudre, sont le jouet des vents, sont confondus avec les cendres des réprouvés !

Ce privilège accordé au corps de Marie est le fruit de la mortification de cette Vierge si pure, le fruit du mépris qu'elle a toujours fait de tous les attraits dont le Créateur l'avait

pourvue. Tous les Pères conviennent qu'on n'a jamais vu plus de beauté, plus d'éclat, dans aucune créature que dans la Mère de Dieu ; et cependant il est vrai qu'il n'y en eut jamais de plus chaste, de plus réglée, de plus attentive à éviter les regards des hommes. Que vous faites pitié, femmes chrétiennes, quand on vous voit employer à vous perdre, et à perdre encore les autres, ces agréments que Dieu ne vous avait pas donnés pour un si funeste usage ! Mais quelle erreur vous abuse jusqu'à croire qu'à force de soins et d'étude vous pourrez rendre immortelle cette fleur de beauté qui se flétrit tous les jours ! Quelque circonspection que vous ayez, le feu de ces yeux s'éteindra bientôt, ce teint va se ternir à l'instant, les maladies, l'âge, les rides, vont défigurer ces traits et tracer sur ces visages autant de difformités qu'ils ont eu de charmes : et quand cette dégradation ne serait pas une suite nécessaire ou des accidents ou des années, qui peut vous garantir de la mort et de l'horrible corruption du sépulcre ? Il est vrai que nous ressusciterons tous ; mais ne croyez pas qu'en ressuscitant, nous devions tous reprendre ce que la vieillesse ou la mort nous auront ravi. « *Nous ressusciterons tous,* dit saint Paul, *mais nous ne serons pas tous changés.* » La résurrection glorieuse réformera tous les défauts et de

l'âge et du teint, et des traits et de la taille ; elle rendra aux visages les plus flétris toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse : mais ne pensez pas que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardés, pour ces personnes sensuelles et idolâtres d'elles-mêmes, qui durant le cours de la vie ne se seront occupées qu'à se parer, qu'à conserver à une chair ennemie un lustre dangereux. La gloire de la résurrection sera pour ces âmes généreuses qui se seront affranchies de la honteuse servitude de leur corps, qui l'auront lui-même traité comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la pénitence, qui, pour mettre hors d'atteinte leur chasteté et leur pudeur, auront sacrifié cette beauté pernicieuse. Hélas ! si nous l'aimions véritablement, ce corps, et si nous réfléchissions au tort que lui font notre luxe et notre délicatesse, que bientôt on nous verrait imiter ces Saints et ces Saintes qui l'ont traité avec tant de rigueur !

Vous le savez, si une jeune personne doit paraître dans quelque assemblée, dans quelque spectacle mondain, vous savez qu'elle demeurera sans peine tout un jour enfermée, qu'elle passera ce temps dans le déshabillé le plus simple et souvent le plus désavantageux, qu'elle se donnera mille gênes, mille tortures, qu'elle

souffrira tout ce qu'a d'incommode pour elle le travail d'une main étrangère, qu'elle souffrira l'empreinte du fer et du feu, et cela dans l'espérance de se montrer avec un peu plus d'avantage durant trois ou quatre heures. De quoi ne serait pas capable cette même personne, si elle pensait sérieusement que quelques années de retraite, de modestie, de pénitence, peuvent donner à son visage une beauté éternelle, en corriger tous les défauts, l'affranchir pour toujours des injures de l'air et de la vieillesse ; et cela pour être vue, non dans une assemblée de parents et de quelques personnes considérables par leur rang, non durant le court espace d'un festin, d'une soirée, mais durant l'éternité, mais dans la compagnie la plus nombreuse et la plus choisie qu'il soit possible d'imaginer ? Hélas ! nous l'avons déjà remarqué, on écoute tout ce qu'on nous dit de l'éternité, comme on écouterait un conte frivole ; tous ceux qui travaillent à s'y établir, on les traite de visionnaires ; tous nos désirs se bornent à cette vie, comme si au delà il n'y avait plus rien à désirer ni à craindre.

Seigneur, vous nous rendrez sensibles quand il vous plaira les vérités que vous nous avez révélées, et il n'y a que vous seul qui puissiez convaincre notre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux : en vain je tâcherais de

communiquer à mes auditeurs le peu de foi qu'il vous a plu de me donner. Je me suis efforcé, sous vos auspices, de leur persuader que Marie n'a rien à regretter dans le ciel ; j'ai également besoin de votre secours pour leur faire comprendre qu'il n'est rien qu'elle y puisse envier à personne. Ce sera en peu de mots le troisième point.

TROISIÈME POINT

Quand je dis qu'il n'est rien que Marie puisse envier à personne dans le ciel, je ne prétends pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque Saint en particulier. Si nous en croyons saint Pierre Damien, il y a une différence infinie entre la Mère et les serviteurs de Jésus-Christ. S'il est vrai, comme un si grand nombre de Pères l'ont enseigné, que dans cette vie, et même dès le premier moment qu'elle fut sanctifiée, elle reçut une plus grande abondance de grâces que tous les Saints et tous les Anges ensemble, il n'est plus douteux que, dans le séjour éternel, tous les Saints et tous les Anges ensemble ont moins de gloire que Marie n'en possède seule. Suivant le mot de saint Bernard, « la gloire vraiment extraordinaire dont Marie jouit dans le ciel lui a été

départie en proportion même de la grâce qu'elle avait acquise ici-bas. » Mais je dis plus ; et pour faire voir qu'il n'est point de gloire dans aucun Saint qui puisse être un objet d'envie pour la très sainte Vierge, je prétends qu'elle a rassemblé en elle tout l'éclat qui est comme partagé entre les autres Saints, qu'elle réunit toutes ces riches couronnes dont l'admirable variété fait un des plus beaux ornements de la Jérusalem céleste.

Vous ne l'ignorez pas, la grâce, qui est la sainteté essentielle, est la même dans les Saints : Dieu cependant semble prendre plaisir à lui faire produire des effets tout différents, selon les sujets auxquels il la communique. Elle est dans quelques-uns le principe d'une admirable simplicité, dans les autres d'une prudence toute divine ; celui-là se consume dans les rigueurs d'une vie austère, celui-ci dans les travaux de la vie apostolique ; quelques-uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau, quelques autres réparent par une longue pénitence les désordres d'une jeunesse déréglée ; tel va chercher parmi les barbares une joyeuse mort, tel souffre sans gloire un martyre moins sanglant, mais plus long, dans le cloître ; l'un se signale par son assiduité à la prière, l'autre par sa libéralité envers les pauvres, celui-ci enfin par sa pa-

tience dans les maladies. Dans la distribution des grâces que l'Ecole appelle gratuites, de ces grâces qui sont comme les marques d'une amitié singulière accordée à des favoris, Dieu observe la même règle; il ne les donne pas à tous les hommes, toutes ces faveurs, ni les mêmes faveurs aux mêmes hommes ; il découvre aux uns les sens les plus cachés de l'Ecriture, il ouvre aux autres les secrets de l'avenir ; l'un pénètre dans les cœurs, l'autre a la vertu de les toucher ; il en est qui ont le don des langues, d'autres le don des guérisons ; d'autres enfin ont le pouvoir de commander à la nature, et de la rendre docile à leur voix.

A cette diversité de grâces répond dans le ciel une diversité de gloire, qui met de la différence entre chaque saint. Les Apôtres y sont distingués des Prophètes, les Martyrs des Confesseurs, les Vierges des veuves, ceux qui ont recouvré la grâce, de ceux qui ne l'ont jamais perdue ; chacun a ses traits particuliers de beauté, chacun a dans sa gloire des nuances, des couleurs qui le font reconnaître. Or je dis que tous ces traits, toutes ces couleurs sont rassemblés dans la très sainte Vierge. Rien n'est plus clair que la raison que j'en donne. Dans le temps que Marie vivait sur la terre, elle avait réuni en soi tous les caractères des vertus, toutes les différentes espèces de sain-

teté. Les saints Pères lui donnent tous la qualité de Martyre. Les uns disent que la douleur qu'elle souffrit au pied de la croix fut plus sensible que les tourments de tous les autres martyrs ; les autres assurent que si ses peines avaient été partagées entre tous les hommes, chacune était capable de leur porter la mort. Elle a été l'apôtre des apôtres mêmes; à une parfaite innocence elle a allié la pénitence la plus rigoureuse ; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été le modèle des vierges, des veuves, et des femmes encore engagées dans le mariage. Ce n'est pas encore assez ; tous les privilèges dont Dieu a gratifié ses amis dans cette vie, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons, de quelque nature qu'ils puissent être, ont tous été réunis en elle, selon la pensée du savant Idiot. D'où je conclus que dans la gloire elle jouit des récompenses dues à chaque vertu, et qu'on peut y voir en elle seule toutes les marques d'honneur qu'on admire dans tous les autres.

C'est sur une idée si noble que David, faisant la peinture de cette Reine assise à la droite de son Fils, dit que des draps d'or composent ses vêtements, et que son riche manteau est tissu de différentes couleurs. La Vierge n'a donc rien à envier à aucun des Saints; eux-mêmes, au

contraire, s'ils étaient susceptibles de quelque mouvement déréglé, devraient regarder sa gloire singulière comme un objet d'envie : mais non, des cœurs que remplit l'amour et la joie du Seigneur ne peuvent être atteints de cette passion basse et cruelle.

Je ne voudrais pas vous l'inspirer, cette lâche passion ; mais que je serais heureux si je pouvais faire naître dans votre cœur cette sainte, cette noble émulation qui porte les gens de bien à imiter les Saints, pour avoir part à leurs récompenses ! Vous me direz que Marie est un modèle trop au-dessus de vous : mais entrons dans le séjour de la gloire, parcourons les divers rangs des Saints et des Saintes qui y règnent, jetez les yeux sur ces apôtres assis sur des trônes d'or, sur ces martyrs revêtus de pourpre, sur ces pénitents entourés de lumières, sur ces vierges mille fois plus blanches que les lis, sur ces veuves d'une beauté si auguste et si éclatante, sur toute cette multitude de personnes si parfaites, parées si richement, et plus brillantes que les astres. Serait-il possible qu'en considérant cet éclat multiplié, vous n'y trouvassiez rien de propre à réveiller votre ambition, rien de propre à vous animer, rien qui semble vous convenir ? Parmi tant d'ordres différents, n'en est-il aucun qui vous plaise, n'avez-vous aucun choix à faire ?

Sortons de notre assoupissement ; parmi les divers rangs qu'occupent les Saints, il n'en est presque aucun où vous ne puissiez prétendre ; ceux qui les remplissent sont tous des hommes comme vous, des hommes de votre humeur, de votre condition, de votre âge ; ils ont tous été ce que vous êtes ; si vous êtes pécheurs, vous en trouverez qui ont peut-être été plus criminels que vous, et qui néanmoins se sont sanctifiés. Les mêmes difficultés qui vous effraient les ont fait hésiter quelque temps ; mais enfin une maladie, une disgrâce, une méditation, un sermon, une lecture leur fit embrasser la pénitence ; ils commencèrent à aimer le service de Dieu, ils ont persévéré durant quelques années dans ces pieux sentiments, et aujourd'hui ils triomphent après leur victoire, et ils ne cessent de bénir le jour et l'heure où ils renoncèrent aux plaisirs et aux vanités du monde. A quoi tiendra-t-il donc que nous ne formions à ce moment le dessein de les imiter ? Pourquoi ne prendrions-nous pas aujourd'hui la noble résolution que prit François de Sales lorsqu'on canonisa saint François Xavier ? Voilà, dit-il, voilà déjà trois saints de ce même nom, il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie. En effet il se tint parole à lui-même, et toute l'Église a reconnu qu'il s'est rendu digne

du rang où il avait porté son ambition. Pourquoi ne formerai-je pas aujourd'hui le même projet ? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, un saint de ma profession et de mon état, un saint ecclésiastique, un saint père de famille, une vierge, une veuve sainte. Mon Dieu ! est-il possible que l'exécution d'un si généreux projet dépende de moi, et que je languisse dans l'inaction ? La mort me surprendra-t-elle avant que j'aie pourvu à ma félicité éternelle? Faudra-t-il que je porte dans l'autre vie le regret toujours renaissant d'avoir pu me procurer tant de gloire, tant de biens, et d'avoir négligé les moyens de les acquérir ?

C'est à vous que nous voulons devoir cet avantage, Vierge toujours pure. Vos autels sont sans cesse assiégés d'une multitude de suppliants qui vous demandent la guérison de leurs maux, le gain de leurs procès, le succès de leurs voyages, d'heureuses moissons, d'heureuses couches, des enfants dociles et bien nés ; et vous, Reine toujours débonnaire, vous vous rendez attentive à tous ces vœux, vous les exaucez, vous ne rebutez les prières de personne. Mais nous voici à vos genoux pour des grâces bien plus dignes de votre libéralité ; nous n'aspirons à rien moins qu'à la gloire des Antoine, des Athanase, des Bernard, des

Madeleine, des Monique, des Thérèse, nous portons nos regards et nos désirs jusqu'à ces trônes d'où l'on voit de plus près votre immortelle beauté, et qui sont plus éclairés de vos lumières ; en un mot, nous voulons être des Saints. Faites ce miracle, Vierge puissante, il vous fera plus d'honneur que la guérison des aveugles, que la résurrection des morts ; et dans cette vie et dans l'autre nous vous en rendrons de continuelles actions de grâces.

HUITIÈME LECTURE

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Marie a fait un meilleur choix... Celui qui s'humilie sera élevé. (*Matth.*, 23.)

Pour juger jusqu'où s'étend l'élévation de Marie dans le ciel, il faut considérer d'une part combien sur la terre son humilité profonde lui a mérité de gloire ; d'autre part, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée.

Je ne sais pourquoi, dans la solennité de ce jour, l'Église applique à la très sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que Marie n'ait eu sur la terre des privilèges qui n'ont été communiqués à aucune créature ; je sais que dans le ciel elle est au-dessus de tous les Saints. Elle a été choisie entre tous les enfants d'Adam pour être délivrée du péché originel ; elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la Mère de Dieu, et entre toutes les prédestinées pour

avoir la plénitude de la grâce, et le premier rang dans la gloire ; mais on ne peut pas dire qu'elle doive aucune de ses pérogatives à son propre choix : elle a été choisie pour posséder ces avantages, plutôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est à mon sens que dans un seul point qu'elle me paraît avoir choisi, c'est en ce qu'elle a passé sa vie dans l'humilité et dans l'éloignement du monde ; cette humilité, cette retraite si exacte, ont été véritablement l'effet de son choix : pouvant se produire et se montrer avec tant d'avantages aux yeux des hommes, elle a préféré l'obscurité d'une vie cachée à l'éclat que devaient lui donner toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichie ; elle s'est mise à la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures, elle s'est d'autant plus abaissée que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, l'on peut dire qu'en agissant ainsi, Marie a choisi, et que rien n'est plus avantageux que son choix, non seulement parce que tout est solide dans le genre de vie qu'elle a embrassé, et que c'est celui que Jésus-Christ lui-même s'est réservé, mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur future, elle ne pouvait s'ouvrir à la plus haute élévation un chemin plus sûr.

Il me semble que je ne puis moi-même

prendre une meilleure voie pour vous faire comprendre jusqu'où s'étend l'élévation dont Marie jouit depuis son assomption, qu'en vous faisant voir combien a été profonde l'humilité qu'elle a pratiquée. Ce serait pour moi un excès de témérité de vouloir porter les yeux sur le trône où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée ; tout ceci surpasse notre intelligence, on n'en peut parler que par des figures, et tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de cette idée même confuse et imparfaite qu'on s'en forme communément. Mais puisque c'est un article de foi que les Saints sont d'autant plus élevés dans le ciel qu'ils se sont plus abaissés sur la terre, selon ces paroles : *Celui qui s'abaisse sera exallé* ; si je pouvais vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrais entre les mains une règle sûre pour mesurer l'étendue de son bonheur. Quoi qu'il en soit, j'espère que ce discours sera chrétien, et que s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il servira du moins à vous édifier. Adressons-nous à cette Reine des Anges, à cette dépositaire des grâces du Tout-Puissant ; et pour la fléchir en notre faveur, faisons-lui ensemble la prière de l'Ange : *Ave, Maria.*

Je conviens avec saint Bernard que la qualité

de Mère de Dieu dont la très sainte Vierge a été honorée sur la terre peut servir de règle pour mesurer le bonheur qu'elle possède dans le ciel ; j'ose néanmoins dire qu'on en jugera plus exactement et plus infailliblement par l'humilité dont elle a fait profession. Oui, c'est par sa vertu, et surtout par son humilité profonde, qu'elle a mérité la gloire qu'on aurait pu absolument refuser à son éminente qualité de Mère du Rédempteur. Les théologiens disent qu'il n'était pas entièrement impossible que Marie, même après avoir conçu le Verbe éternel, se rendît indigne de l'immortelle félicité. C'est pour cela que saint Augustin assure qu'elle a été plus heureuse de croire en Jésus-Christ, que de lui donner sa propre chair ; c'est pour cela que Jésus-Christ lui-même, lorsqu'une femme pieuse s'écria : Qu'heureux est le sein qui vous a conçu ! lui fit cette réponse : *Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu, et qui y conforment leur vie.* Mais voici par où Marie a mérité la gloire qu'elle possède. Si elle a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte ; et si elle n'a pas joui sur la terre de cette élévation, il faut qu'elle lui soit réservée dans le ciel. C'est toute la preuve que je veux vous donner, dans ce discours, de la supériorité de la gloire où Marie parvint au jour de son

assomption. *Quiconque est humble sera exalté :* c'est un oracle sorti de la bouche même de la Vérité incarnée. Or Marie a été humble sur la terre, et elle n'y a pas reçu les honneurs dus à son humilité, elle y a vécu au contraire dans un abaissement extrême ; donc elle est infiniment élevée dans le ciel. Pour savoir jusqu'où va son élévation dans le ciel, nous n'avons qu'à considérer, dans le premier point, combien son humilité profonde lui a mérité de gloire ; dans le second, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée. En deux mots, par les honneurs qui lui sont dus, et qu'elle n'a pas reçus, jugeons de ceux qui lui sont réservés pour le jour de son exaltation.

PREMIER POINT

Marie a été si humble, que par son humilité elle a été élevée à la dignité de Mère de Dieu ; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élévation n'a point altéré son humilité. Voilà le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette vertu incomparable. L'humilité ne pouvait recevoir une plus haute récompense que la maternité divine, ni être mise à une plus forte épreuve qu'en recevant un honneur si inouï ; mais cette récompense ne s'est point trouvée trop

grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de la très sainte Vierge,

A l'égard de la première proposition, saint Bernard ne fait pas difficulté de dire que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe divin dans le sein de la Vierge ; que ce sont les charmes de cette vertu qui ont donné de l'amour au Roi de la gloire, et qui l'ont fait descendre du trône de son Père, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une vile créature. Le saint Docteur se fonde sur ces paroles que Marie elle-même a prononcées : Il a eu égard à l'humilité de sa servante, et il s'est senti porté à en faire sa Mère. Vous concevez qu'une humilité qui a pu produire un événement si incompréhensible, qui a comme mérité une faveur qui ne peut être méritée, vous concevez qu'une humilité pareille n'est pas une humilité commune. Ce n'est pas tout ; je vous prie d'observer que cette humble Vierge avait été enrichie dès sa naissance, et même dès sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles, et que toutes ces faveurs étaient en elle à un point tel qu'on ne peut leur comparer aucune des faveurs qu'ont reçues les autres Saints ; cependant, entre toutes ces admirables vertus, l'humilité a une prérogative toute singulière, elle attire les yeux de Dieu, elle touche son cœur ; il faut donc que

ce soit la vertu que Marie a cultivée avec plus de soin, la vertu qu'elle a portée à un plus haut point de perfection. Sur ce principe, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde ? C'est un miracle qu'elle ait pu subsister parmi des avantages si multipliés et si rares, c'est un miracle plus grand encore qu'elle se soit élevée au-dessus de ces avantages.

Si je passe à la seconde proposition, je remarque d'abord avec le même saint Bernard que c'est un prodige bien rare qu'au milieu des plus grands honneurs l'humilité ne se démente pas. Quel signe plus parlant d'une modestie inaltérable ? que de ressouvenirs de son néant dans le temps que Dieu même rend à ses mérites le plus avantageux témoignage ! Il est facile dans une vie obscure et méprisée de conserver de bas sentiments de soi-même, mais ce n'est qu'avec peine que les âmes les plus humbles se défendent des respects et des louanges des hommes. Combien devait-il donc être difficile à la très sainte Vierge de se mettre en quelque sorte au-dessus des éloges que l'Ange du Seigneur donna à sa vertu, au-dessus des marques réelles et éclatantes d'un amour, d'une estime si singulière qu'elle reçut du Seigneur ? Cependant, loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, loin d'avoir

donné entrée à quelque vaine complaisance, ou à quelque sentiment d'orgueil, c'est dans cette épineuse circonstance qu'elle signala le plus son humilité.

Elle voit venir vers elle un Ange du premier ordre, qui l'assure qu'elle est remplie de grâce et de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire qu'il l'aime, qu'il la protège, qu'il la conduit, qu'il est uni à son cœur aussi étroitement que l'âme est unie au corps, qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais sur qui le ciel verse des bénédictions aussi singulières, aussi abondantes que sur elle; qu'au reste elle a eu sur toutes les créatures le bonheur de plaire à Dieu, qui l'a destinée pour être la Mère de son Fils unique, que le Saint-Esprit l'a choisie pour son épouse, et que de cette alliance si glorieuse pour elle doit naître le Rédempteur du genre humain, le Roi du ciel et de la terre. Quelle impression pensez-vous que ces louanges aient faite sur l'esprit de cette humble vierge? Non seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si l'on avait loué des vertus étrangères? Ce n'est pas encore assez; un trouble soudain se saisit d'elle, elle paraît interdite, elle ne

comprend rien à ce mystère, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler, et qu'elle ne peut exprimer. Je sais que saint Ambroise dit que ce trouble fut accasionné par l'Ange qui se montrait à elle sous la figure d'un homme ; mais l'Évangile marque expressément que ce fut le discours de Gabriel, et non sa présence, qui la troubla. Ayant toujours devant les yeux sa propre bassesse et son néant, son humilité la représentait à elle-même si peu ressemblante au portrait qu'en faisait l'Ange, et si indigne du choix qu'il lui annonçait, que, sans douter de sa sincérité, elle ne savait que penser des paroles qu'il lui portait. Elle se demandait, dit l'Évangile, ce que signifiait cette salutation. Elle rentre dans une profonde méditation, elle cherche à pénétrer le sens de l'éloge qu'elle a entendu, elle veut voir quelle conformité il peut y avoir entre les discours qu'on lui tient, et les sentiments qu'elle a d'elle-même ; mais plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que les paroles de l'Ange sont des énigmes qu'elle ne peut démêler. Fut-il jamais humilité aussi profonde, aussi incorruptible ? Non seulement les paroles sont claires et sans ambiguïté, mais c'est un Ange qui les porte, et qui les porte de la part du Seigneur, qui connaît mieux notre âme que

nous-mêmes ; et néanmoins Marie persévère à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand les hommes nous louent, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité : les hommes louent assez indifféremment le bien et le mal, selon que l'intérêt ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connaît pas même les grandes vertus, il en donne souvent le nom aux plus grands vices : il a encore moins de connaissance de notre cœur ; et si quelquefois il se trompe en notre faveur, pour un avantage si léger, quel tort ne nous fait-il pas le plus souvent, en nous voyant plus vicieux que nous ne sommes ! Contre tous les éloges et tous les applaudissements humains, j'ai toujours en moi un préservatif infaillible, c'est la vue et le sentiment de ma misère ; elle est, cette misère, comme un mal secret que je sens dans les entrailles, comme un mal dont je ne peux pas douter, malgré le soin que prennent de me flatter des amis trompés par de fausses apparences. Mais comme la véritable vertu, la sainteté parfaite consiste uniquement à plaire au Seigneur ; quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes grâces, et qu'il le confirme par des faveurs inouïes, parmi ces éloges, parmi

ces faveurs, à quoi l'humilité peut-elle avoir recours pour se soutenir ? quelles ténèbres peut-elle opposer à une si grande lumière ?

Que fera Marie dans cette embarrassante conjoncture ? Doutera-t-elle des paroles de Gabriel ? hasardera-t-elle sa foi pour sauver son humilité ? Non, elle ne doutera point, mais le trouble et la confusion entreront dans son esprit soumis ; au milieu de ce trouble sa foi et son humilité prendront une nouvelle force, un nouveau lustre ; elle croira ce qu'on dit d'elle, comme on croit les mystères les plus obscurs : voilà l'exercice généreux de sa foi. Mais l'éloge qu'on lui fait de sa vertu lui paraîtra moins compréhensible que l'Incarnation du Verbe qu'on lui annonce : voilà le noble exercice de son humilité. Cette même humilité, principe de son trouble et de sa surprise dans cette rencontre, a eu la force de conserver en elle un calme inaltérable dans les occasions les plus capables de l'étonner. Elle fit remarquer à son Fils aux noces de Cana la confusion où le manque de vin allait jeter l'époux ; vous savez ce que lui répondit Jésus-Christ, réponse dure en apparence. Tel est dans notre langue le sens de ces paroles : Femme, d'où vient tant de hardiesse ? quelle liaison, quel rapport si intime entre nous, pour que vous osiez vous entremettre auprès

de moi ? Quel trouble, ou du moins quelle surprise une pareille réponse ne devait-elle pas produire dans l'âme de Marie ? Ne devait-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de fils qu'elle venait de lui donner que par le nom de femme, nom toujours dur dans la bouche d'un fils ? Ne semble-t-il pas qu'elle pouvait répliquer : Hé quoi ! a-t-il oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, et que depuis trente ans qu'il est au monde je lui ai rendu tous les offices d'une mère tendre ? Non, aucune de ces pensées ne se présenta à l'esprit de la très sainte Vierge, elle ne parut pas plus étonnée du procédé de Jésus que si elle y eût été accoutumée, ou qu'elle s'y fût attendue ; elle ne donne aucune marque d'embarras ni de tristesse ; elle continue de parler à ceux qui servaient au festin, et de prendre part à la joie des convives.

Jamais non plus elle ne se plaignit d'une autre espèce d'affront que sembla lui faire Jésus-Christ. Il était dans une maison particulière, des personnes s'y étaient assemblées, Marie demande à lui parler : il ne veut ni la faire entrer, ni aller vers elle ; il semble même la désavouer, et s'offenser de ce qu'on l'avait appelée sa Mère. Il est fondé en raison, dit-elle ; il est vrai que j'ai eu l'avantage unique

de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étais indigne ; j'ai eu tort de le traiter de Fils : ce nom en effet le déshonore ; s'il me rebute, il me fait justice ; il est étrange qu'une vile créature, telle que je suis, ait l'audace de lui parler ; il ne peut y avoir de liaison entre la lumière et les ténèbres .Que vous dirai-je de ces paroles si modestes par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mystère de l'Incarnation : *Voici la servante du Seigneur.* Pouvait-elle s'expliquer plus courtement et plus simplement ? Je passe sous silence ce qu'en disent les Pères, et ce que vous en avez entendu plusieurs fois ; je remarque seulement qu'une autre se serait étendue sur son indignité, aurait exagéré son peu de mérite, qu'elle aurait fait des instances pour détourner un pareil honneur : mais il ne vient pas seulement à l'esprit de la très sainte Vierge que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, ou qu'il trouve rien en elle qui l'engage à la choisir pour sa Mère ; elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu, qui voulant avoir une mère, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, de même qu'ayant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus misérable, la nature de l'homme et non la nature de l'Ange : ainsi, loin de songer à des actions de grâces, comme une per-

sonne qui se sent distinguée, elle pense faire un sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu : *Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qu'il lui plaira.*

Je me représente une femme avec toute la simplicité que donne la vie champêtre, et qu'un grand prince élève tout d'un coup jusqu'à la couche royale : elle est gênée par la crainte de manquer à ses devoirs, et elle ne sait si elle doit résister ou obéir à des ordres pareils ; elle ne souffre qu'avec peine qu'on fasse disparaître ses haillons, et plus l'or brille dans les nouveaux vêtements dont on la pare, plus elle a honte de se voir vêtue d'une manière si peu proportionnée à sa naissance ; loin de s'en enorgueillir, elle n'ose se montrer dans ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert saint Bernardin pour expliquer quels furent alors les sentiments de Marie : Comment un Roi de telle puissance a-t-il pu choisir pour épouse une vierge si humble et si pauvre? Mais enfin, en sortant du hameau, on s'accoutume bientôt à la grandeur, on n'est pas longtemps sans oublier ce qu'on a été ; et ceux que la Providence retire subitement de la fange sont les plus fiers et les plus insupportables dans leur élévation. Non, la maternité divine n'a pas apporté plus de changement dans l'humilité de Marie que dans son inviolable virginité :

elle a été mère sans cesser d'être vierge ; et ce qui n'est peut-être pas un moindre prodige, elle a été Mère de Dieu sans concevoir plus d'estime d'elle, sans se préférer à la dernière des femmes.

De plus, lorsqu'elle vient d'être placée à ce haut rang d'où elle voit au-dessous d'elle et les hommes et les Anges, voyez avec quel empressement elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elisabeth et la servir dans sa grossesse : elle croit du moins devoir cette marque de déférence et de respect à l'âge que cette parente avait sur elle, comme si elle n'avait rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années. Voyez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les louanges qu'elle reçoit à son arrivée dans une famille toute sainte : *Magnificat anima mea Dominum !* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand et admirable dans, ses œuvres, il a jeté les yeux sur ma bassesse et sa toute-puissance s'est signalée en m'élevant du néant à une dignité si sublime : c'est pourquoi toutes les nations auront lieu de publier, non pas que je suis sainte ni environnée de gloire, mais heureuse, et d'autant plus heureuse qu'on ne pouvait parvenir à une si haute élévation avec moins de mérite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine à croire que

Marie ait été en effet dans ces sentiments, car enfin elle ne pouvait pas ignorer combien son âme était pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, que son amour pour Dieu était aussi ardent que l'amour des Séraphins; elle savait qu'elle n'avait jamais péché, elle était même exempte de cet attrait que les plus grands Saints ont au péché, de cet attrait funeste qui est pour eux un sujet continuel de confusion et d'humilité. « Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse Vierge, et de vous humilier si profondément? » s'écrie un de ses fidèles serviteurs. Le docte Tauler dit qu'elle avait autant ou plus de sujet de s'humilier que Madeleine pécheresse. Pourquoi? Parce que, n'étant rien de soi, elle se voyait élevée à un rang plus disproportionné à son néant que ne l'était l'état de cette célèbre pénitente. Il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté; or, pour être pauvre, il suffit de n'avoir rien de son fond, et de tenir ce que l'on a de la libéralité d'autrui. Marie n'est pas dans le dépouillement à la vérité, au contraire, elle est revêtue des plus précieux ornements de la grâce; mais ces ornements ne sont pas d'elle. Elle a reçu plus qu'une autre; et c'est cela même qui l'humilie, vu qu'elle ne l'a pas plus mérité qu'une autre. Ce qu'il y a de louable en elle, c'est que, sans

songer jamais ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure inviolablement attachée à la considération de son néant, où elle se trouve confondue avec les plus viles créatures, sans pouvoir rien découvrir qui la distingue même des réprouvés, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'était par la vue continuelle de ce néant qu'elle nourrissait en son âme une si parfaite humilité, semblable à ce sage Romain qui, ayant passé de la charrue sur le trône, voulait toujours avoir sous les yeux les habits qu'il avait portés dans son hameau, afin que le souvenir de sa première fortune le portât à user modérément de son bonheur; semblable à cet autre monarque qui ne se servait jamais que de vaisselle de terre, afin que ce genre de vaisselle rendît sans cesse présent à sa mémoire le souvenir de l'ancienne profession qu'il avait exercée, afin d'avoir souvent la vue sur ce préservatif si efficace contre l'orgueil qu'inspire le rang de souverain.

Voilà la véritable source de l'humilité de la très sainte Vierge. C'est ce regard de son néant que saint Bernardin assure avoir été aussi continuel que l'exercice de son amour, sans se laisser éblouir à ce qu'elle était, elle ne cessait jamais d'occuper ses réflexions de ce qu'elle avait été avant d'exister, de ce qu'elle aurait pu

être encore s'il avait plu à Dieu de lui ôter ce qu'il pouvait lui redemander sans injustice ; elle ne voyait rien, de tout ce qui était en elle, que sa bassesse ; elle se ressouvenait que c'était tout ce que le Seigneur lui-même y avait vu, lorsqu'il avait jeté sur elle les yeux de sa miséricorde : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Il me semble que, quand on fait réflexion à ces humbles sentiments, on devient incapable de se laisser surprendre par l'orgueil ; car enfin, quelque saint, quelque parfait que vous soyez, il s'en faut bien que votre sainteté égale la sainteté de la Mère de Jésus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte Mère ne s'est jamais préférée à aucune créature, qu'elle n'a pas cru qu'il y en eût une seule au-dessous d'elle ; et ce qui n'est pas moins véritable, c'est qu'il n'y avait rien de faux dans ses pensées, et qu'elle s'y rendait justice ; et nous, nous cédons à la vaine gloire, nous nous élevons au-dessus des autres hommes ; nous qui sommes sujets à toutes sortes de vices, ou qui n'avons que des vertus imparfaites ; nous qui, quelque soin que nous prenions de sauver les apparences, sentons intimement qu'au fond nous ne sommes que faiblesse, qu'ignorance ; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, les passions les plus basses et les plus folles nous possèdent tour à tour, et que ce n'est qu'à force de con-

trainte et de dissimulation que nous cachons tous ces défauts, que nous les empêchons d'éclater aux yeux de tout l'univers; nous trouvons étrange qu'on manque d'égards pour nous, qu'on ose parler de nous en termes peu avantageux; nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise, nous pensons qu'on ne peut le faire sans commettre la plus affreuse injustice. Mais en vérité oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connaîtraient comme nous nous connaissons nous-mêmes? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considère pas assez, de ce qu'on ne nous aime pas; et moi je m'étonne comment on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes.

Quelle excuse aurons-nous pour colorer notre orgueil lorsqu'il nous sera reproché au jour des vengeances? Car enfin les autres vices trouvent en nous de quoi se nourrir, les objets qui nous tentent sont séduisants, les ennemis qui nous attaquent sont puissants, et ils ont dans notre cœur de grandes intelligences; mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir notre orgueil? Tout ce qui nous entraîne dans les désordres, ces désordres-là mêmes nous arment contre la vaine gloire. Vous n'êtes ni chaste, ni sobre, ni patient; vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oisiveté; votre cœur n'a point de ten-

dresse pour les pauvres, point de charité pour le prochain ; vous l'avouez franchement, vous ne pouvez en disconvenir. Vous dites que vous ne pouvez faire autrement, je le veux ; mais comment pouvez-vous avoir du mépris pour vos frères, et vous préférer à eux ? Comment prétendez-vous qu'on vous honore, qu'on vous respecte ? Quand vous auriez toutes les vertus, dit saint Bernard, cette présomption les corromprait toutes et vous rendrait haïssable aux yeux de Dieu ; mais combien vous doit-il haïr davantage, si, vous trouvant dénué de toute vertu, il ne voit en vous qu'un pauvre également vicieux et orgueilleux ? Hélas ! si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligés de reconnaître en nous était du moins capable de nous rendre humbles, cette humilité nous rendrait irréprochables.

L'humilité, disent les saints Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité, aimable vertu, source de paix et de sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours abolir toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur, et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire ! Oh ! que mon salut me devient aisé par

cette voie! qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien! D'ailleurs, mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec de pernicieuses inclinations qui me sollicitent au mal et me le rendent en quelque sorte nécessaire. Non seulement mes passions me tourmentent, elles m'aveuglent encore et me rendent presque semblable aux bêtes farouches; mais pour peu qu'elles me laissent de raison, c'en est assez, j'ai l'avantage de pouvoir m'humilier. Oui, tandis que je serai accablé de tant de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes! Si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrais pas vous changer pour le mérite et pour les vertus des autres, j'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble, je renonce à toutes les grâces qui pourraient me ravir cet avantage; il me tient lieu de tout, ce seul avantage; et pour ne le pas perdre, je consens à être privé du reste.

Mais pour juger de l'élévation de la très sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas de se rappeler combien elle s'est humiliée dans elle-même, et qu'elle n'aurait plus rien à de-

mander en vertu de ces paroles : « *Quiconque s'humilie sera exallé.* » Examinons donc dans le second point de ce discours si son humiliation sur la terre a été aussi profonde que l'a été son humilité.

SECOND POINT

Marie s'appliqua toujours à cacher tout ce qui pouvait donner de l'éclat à sa vertu, et tant qu'elle vécut, Dieu même ne parut jamais suppléer à son silence ; elle prit un soin singulier de se tenir dans l'humiliation : Dieu et les hommes semblèrent seconder ce dessein. Par combien d'endroits l'humiliation où voulut vivre Marie ne se rend-elle pas sensible ? Lorsque je lis les vies des Saints, et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, les lumières extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu ; lorsque j'entends parler de ces grâces singulières, de ces dons admirables de contemplation communiqués à une sainte Catherine de Sienne, à une sainte Thérèse ; de ces divines ardeurs, de ces sentiments incompréhensibles qu'elles rapportaient de leurs ravissements et de leurs extases : mon Dieu, dis-je en moi-même, quel trésor d'instructions et de lumières, quels sujets d'admiration n'aurions-nous

pas, si Marie avait voulu communiquer les secrets de son cœur, et publier les faveurs que Dieu lui avait faites dès son enfance? Marie, dont la contemplation a surpassé les vues des premiers Séraphins, Marie qui a reçu seule plus de grâces que tous les prédestinés ensemble, Marie qui a toujours été si fidèle à cette grâce, que sans cesse elle y a répondu de toute l'étendue de ses forces, Marie qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans son sein, qui a vécu avec lui durant trente ans, qui l'a vu naître, mourir et ressusciter; durant ce temps, qui peut douter que Dieu, selon les diverses conjonctures, n'ait fait mille prodiges en elle, et qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes et les plus sublimes vertus? Cependant, qu'en a-t-on su par elle-même? Elle a enseveli toutes ces grandes lumières, elle a comme enfoui de si riches trésors, elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvait pas taire sans cacher le mystère de l'incarnation, encore a-t-il fallu qu'un Ange ait appris ce mystère à saint Joseph; les soupçons que ce saint homme pouvait former contre la chasteté de son épouse ne furent jamais capables d'arracher ce secret à cette humble Vierge.

En perdant ce qu'elle pouvait nous apprendre, quelle perte n'avons-nous pas faite? Néanmoins, quelque grande que soit cette perte,

elle me paraît avantageusement réparée par l'exemple de son humble discrétion. Quelle réserve, quel prodige dans ce constant silence! Quel mépris des honneurs! quel amour pour l'humiliation! car à quel autre motif peut-on attribuer ce silence, ce désir de demeurer dans l'obscurité? Si l'on nous voyait prendre un soin pareil, on pourrait dire que la crainte de tout perdre, par vanité, nous y obligerait; mais Marie n'était point exposée à ce péril, les traits de la vaine gloire ne pouvaient donner atteinte à son humilité; convenons donc qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation même, puisqu'elle a fui un honneur qui ne pouvait lui être nuisible.

On me demandera peut-être pourquoi les Saints qui se sont enfin élevés au-dessus de la vaine gloire évitent néanmoins si soigneusement de se produire et de faire parade de leurs vertus. Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les Saints, ceux qui sont parvenus à la perfection du christianisme, déclareraient volontiers et leurs sentiments et toutes les grâces que Dieu ne cesse de leur faire; ils se sentent même quelquefois des désirs si ardents de les publier, ces faveurs du ciel, pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une violence extrême qu'ils les retiennent dans le secret de leur âme. Ils répriment néanmoins ces désirs

vifs, et leur raison, c'est qu'au lieu de faire bénir l'auteur des biens qu'ils possèdent par le récit qu'ils en feraient, ils voient que la plupart des hommes se contenteraient d'admirer ceux qui ont reçu ces biens, et leur porteraient un respect, une vénération qui ne leur est pas due. Si nous étions aussi fidèles à louer Dieu des dons qu'il répand dans l'âme de ses amis, qu'eux-mêmes le seraient à rapporter à Dieu toutes les louanges qu'ils recevraient pour ces dons, ils n'auraient pas de peine à nous en donner connaissance ; mais ils savent quelle est notre ignorance et la faiblesse de notre esprit, qui s'arrête toujours à l'homme, quoique de soi il n'ait rien, cet homme, qui mérite l'admiration ou l'estime des autres hommes; ils craignent, ces favoris du ciel, d'être pour nous un sujet de scandale, et de nous donner occasion de commettre par ignorance la même injustice que les orgueilleux commettent par amour-propre, lorsqu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais quoi qu'ils fassent, ces Saints, leur vertu les trahit ; la sainteté n'est pas un bien qu'il soit facile de dissimuler, on rendrait plutôt invisible la lumière et le soleil même ; plus on fuit la gloire, plus on s'en trouve investi ; elle va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur

vertu y attire les rois et les empereurs, et rend les déserts semblables aux villes les plus peuplées. Saint Siméon Stylite, saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard, ont été si respectés, si révérés dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils semblaient être devenus comme les oracles des peuples et les arbitres de l'univers. C'est à l'égard des actions qu'ils se sont le plus efforcés de dérober à la connaissance des hommes, que Dieu semble se faire un plaisir de rendre inutiles leurs précautions. Il met au plus grand jour les vertus les plus secrètes de ses humbles adorateurs, tantôt par la voix d'un d'enfant, d'un Ange, des morts mêmes, tantôt par d'autres prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu et les hommes semblent avoir en tout secondé son humilité; ils l'ont laissée dans l'obscurité ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle dans toute sa vie, prérogative néanmoins si commune aux autres Saints, qu'on n'en canonise jamais un seul sans qu'on ait des preuves de quelque action de sa part au-dessus des forces de la nature. Elle pria Jésus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana; il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demanda, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eut pas lieu de croire qu'il le faisait à sa

prière. De plus, sa virginité fut entièrement ignorée, et sa maternité glorieuse ne fut jamais reconnue que de Jésus-Christ. Avouons cependant que la douleur qu'elle fit paraître à la passion de ce Fils ne permit pas de douter qu'elle fût sa Mère; mais alors cette qualité, loin de lui faire honneur, ne pouvait lui causer que de la confusion; elle parut Mère de Jésus dans le temps où il passait pour un scélérat, et où il finissait ses jours dans l'infamie. Mais n'est-il pas étonnant que le Sauveur, qui a donné de si grands éloges à sainte Madeleine, à saint Jean, à la Chananéenne, au centurion, n'ait pas dit un seul mot à la louange de Marie? Ni l'Évangile ni les Actes des Apôtres ne font mention de ses vertus. Elle a survécu environ quinze ans à l'Ascension de son Fils, selon la commune opinion; personne n'a su ce qu'elle a fait durant ce temps, ou du moins personne ne s'est mis en peine de nous le faire savoir. On est entré dans le détail le plus circonstancié des actions de saint Pierre et des autres Apôtres, nous n'entendons parler que des prodiges qui se faisaient par les mains des disciples, du respect et de la vénération que les idolâtres et les démons même avaient pour leur sainteté; la Mère de Dieu demeure seule jusqu'à la mort dans un oubli si profond, dans une si grande obscurité, qu'on ne remarque rien en elle qui

paraisse digne d'être transmis aux siècles suivants.

O vie pleine de mérites ! ô heureuse vie ! heureuse, non seulement parce qu'il n'y en eut jamais de si sainte, mais encore parce qu'elle n'a été connue que de Dieu seul, à qui elle a été toute consacrée ; parce que la sainteté de cette vie a été un mystère, où tout s'est passé entre le Seigneur et sa très sainte Mère, où nul homme n'a pénétré, et dont les Anges mêmes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite. Mais si cette Mère, si cette Vierge a ainsi vécu dans l'obscurité et dans l'humiliation, si avant sa mort elle n'a reçu de la part des hommes aucun des honneurs qui étaient dus à sa vertu, si elle a été privée de la gloire que les grâces privilégiées du Seigneur devaient naturellement lui procurer, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son Assomption, puisque *quiconque s'humilie est exalté*, souvent même dès cette vie ?

Mais si toute la vie de la très sainte Vierge s'est passée ainsi dans l'humiliation, et si elle n'a reçu aucun des honneurs qu'elle a méritésés, il s'ensuit que ces honneurs lui sont réservés pour le ciel. Quel est donc le poids immense de gloire qu'elle va y recueillir ! Quelles couronnes pour récompenser son humilité, et quel éclat dans ces couronnes ! On

en peut juger par tout ce que Dieu fait, et par tout ce qu'il fait encore tous les jours pour la gloire de cette Mère chérie, depuis qu'elle n'est plus sur la terre. Ceux qui ont vécu quelque temps hors de ce royaume savent combien d'autels, combien de temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, et avec quel concours, avec quelle pompe on les solennise ; ils savent combien de monarques font gloire d'être ses vassaux, s'empressent de lui consacrer leurs États, de les lui rendre tributaires. J'ose avancer que, pour faire honorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les fidèles ont en son crédit auprès de Dieu, le Seigneur a fait presque autant de miracles que pour l'établissement de son Église. Mais qu'est-il nécessaire de passer les mers pour apprendre cette vérité ? Les monuments de la piété des Anglais envers la Reine des Anges et des hommes, ces respectables monuments ne sont pas encore détruits ; et il n'y a pas encore deux cents ans que son image brillait sur tous les ports et dans toutes les places des plus grandes villes ; partout on voyait des églises et des monastères qui portaient son nom ; toute l'Angleterre était sous les auspices de Marie : c'était son héritage, c'était sa portion chérie.

J'ai accusé ailleurs les superbes d'aveugle-

ment ; il me semble que c'est ici surtout le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorés, et ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur ; ils prétendent s'élever par les moyens qui, selon la parole de Dieu, doivent les conduire à l'humiliation. Les uns veulent acquérir de la gloire par l'impiété, les autres par la vanité, quelques-uns même par l'apparence de la vertu ; mais ils se trompent tous, on ne peut le faire que par l'humiliation : on le voit tous les jours ; tel qui prétend se rendre recommandable par ses richesses ne recueille de son ostentation que la réputation d'homme ambitieux, d'homme frivole ; affecte-t-on de faire briller son esprit : cette vanité devient un objet de risée ; une femme cherche-t-elle à se distinguer par ses parures : ce soin puérile rend sa vertu suspecte. On traite d'hypocrites ceux qui veulent avoir la réputation de vertueux. Dieu permet qu'on découvre les péchés secrets de ceux qui, de peur de perdre l'estime des libertins, cachent leurs bonnes œuvres. Si l'on essaie enfin de surprendre le suffrage public par une fausse humilité, il n'est personne qui ne découvre un orgueil monstrueux à travers ces faux dehors de modestie. Mais c'est surtout au jugement dernier que paraîtra la confusion de ces hommes qui

par de trompeuses apparences cherchent à se faire de la réputation. Quelle honte quand cette passion ridicule de la vaine gloire sera dévoilée aux yeux de l'univers ! Quand Dieu fera voir que nous avons été assez vains pour pratiquer la vertu afin d'être vus, assez lâches pour la négliger de peur d'être vus, assez insensés pour faire le mal sous les yeux de Dieu qui nous condamne, et pour le faire par le désir d'être approuvés des hommes ! dans ce jour des révélations, à quel prix ne désirerez-vous point racheter une confusion si sensible, mais devenue irréparable ? Ce prix est encore aujourd'hui entre vos mains : soyez sincèrement humbles, nous avons tous de quoi l'être ; aimez l'humiliation. Dieu vous aidera à la supporter, et elle vous conduira à une gloire pure et sans mélange, à une gloire qui durera toujours.

NEUVIÈME LECTURE

NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Ses fondements ont été jetés sur la cime des saintes montagnes. (Ps. LXXXVI.)

Marie enfant fournit la matière du plus brillant éloge, soit qu'on s'attache à ce qu'elle a fait depuis sa conception, soit qu'on passe à ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie.

Je révère, comme je le dois, le sentiment du Docteur[1] également pieux et éclairé, qui témoigne dans un de ses sermons que rien ne l'effraie davantage que d'avoir à parler de la très sainte Vierge ; je vous avoue néanmoins que je n'ai jamais pu adopter sa pensée ; je trouve, au contraire, la joie la plus sensible dans l'obligation où je suis de vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet, si je regarde dans Marie, ou Marie elle-même, ou le choix que Dieu a fait d'elle, ou les suites de ce choix, ces privilèges singuliers, ces grâces

1. Saint Bernard.

abondantes, ou enfin les effets de ces grâces, ces progrès si prompts dans la vertu, cet accroissement continuel de mérites et de gloire, quel avantage d'avoir à traiter un sujet si riche et si capable de soutenir par lui-même l'éloquence la plus faible et la plus stérile ! Si je considère dans Marie les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre Reine, notre appui, notre Mère ; elle est notre unique espérance, dit saint Epiphane ; elle est, dit saint Augustin, notre caution auprès de Dieu ; saint Bernard l'appelle notre médiatrice auprès de notre Médiateur ; saint Bonaventure, le remède de tous nos maux ; saint Ephrem, notre paix, notre joie, notre consolation ; enfin, elle est notre gloire et notre couronne et, plus encore que tout cela, notre âme, notre vie, comme parlent d'autres saints Pères.

Quel plaisir d'avoir à parler d'une Mère en qui nous trouvons tout, d'une Mère à qui il semble que nous tenions lieu de tout, d'une Mère qui nous aime tous et que, sans doute, nous aimons tous aussi tendrement que les raisons que nous avons de l'aimer sont pressantes ! De plus, s'il est vrai qu'un ministre de l'Evangile ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner des marques plus sûres et plus sincères de mon zèle que de vous inspirer une entière con-

fiance au pouvoir et à la tendresse de la Mère de Dieu ? Il n'est rien de plus capable de vous rendre heureux et saints, comme je le souhaite, que l'amour que vous aurez pour Marie jusqu'au dernier soupir. Une seule chose semblerait me faire de la peine dans cette rencontre, c'est qu'il faut que je vous entretienne de Marie encore enfant ; mais vous verrez que cette enfant, née à peine, ouvre déjà à l'éloquence chrétienne le plus vaste champ. Je tâcherai de vous le faire voir après que nous aurons sollicité auprès d'elle-même le secours dont nous avons besoin pour la louer dignement. *Ave, Maria.*

Il est vrai qu'il n'est point de discours qui donne tant de gêne à un orateur que ceux qu'on a coutume de faire à la naissance des princes. Que dire d'un enfant qui vient de naître ? Soit qu'on envisage ce qu'il est dans ses premiers moments, soit qu'on examine ce qu'il peut être à l'avenir, soit qu'on considère ce qu'il a fait ou qu'on conjecture ce qu'il doit faire, quelle matière d'éloge peut-on y découvrir ? Dans les premiers moments, il est homme ; c'est tout ce qu'on en peut dire. Est-ce même un homme parfait ? n'est-ce pas plutôt une masse d'argile, qu'un souffle de vie fait à peine respirer ? n'est-ce pas un amas informe d'humeurs sans consistance ? un être,

à la vérité, qui vient d'être animé, mais qui ne diffère de la bête qu'en ce qu'il doit un jour avoir l'usage de la raison ? Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien des misères ; du reste, on ne sait s'il sera homme de bien ou méchant, sage ou insensé, poli ou grossier, libéral ou avare, généreux ou lâche, s'il aimera la gloire ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté ; en un mot, il n'a encore rien fait, et on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas parler de Marie de la même manière ; quoiqu'elle ne fasse que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait, et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir ; son histoire est détaillée depuis plusieurs siècles dans les Livres saints, et jamais les évangélistes n'en écriront autant qu'en ont prédit les prophètes : Marie vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Quelle facilité n'ai-je donc pas à trouver la matière de son éloge ! Je la trouve dans ce qu'elle a fait depuis sa conception et dans ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. Avant de naître, Marie a plus fait pour Dieu que les plus grands Saints : ce sera le sujet du premier point. Durant le cours de sa

vie, Marie fera tout ce que peut promettre une vertu supérieure dès sa naissance à la vertu la plus consommée : ce sera le second point. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Marie, en commençant d'exister, fut une créature parfaite, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ; et dès ce moment elle donna à ce fonds de perfection toute la fertilité qu'elle était capable de lui donner, et dont il était susceptible : telle fut l'étendue de ses mérites avant même qu'elle eût vu le jour. Oui, il est certain qu'après l'âme de Jésus-Christ, la plus belle qui fut créée, c'est l'âme que Dieu mit dans le corps de la très sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue : non seulement ce fut l'âme du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur on peut dire que ce fut le plus excellent, et que, pour trouver quelque chose dans la nature de plus grand, il faut aller jusqu'à l'auteur même de la nature : *La Vierge, « chef-d'œuvre que son seul auteur surpasse en excellence »*. Ce sont les paroles de saint Pierre Damien. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! que de docilité dans cette volonté ! que de feu, que

de tendresse, que d'étendue dans ce cœur ! que de douceur, que de charmes dans les passions dont ce cœur est le siège ! quel ordre, quel accord entre ces mêmes passions ! Où découvrit-on jamais des inclinations mieux réglées, des penchants plus raisonnables et plus conformes aux mouvements de la grâce, un caractère plus doux, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit ?

A cette âme si privilégiée le Seigneur avait uni un corps si parfait que le grand saint Denis avoue qu'il ne pouvait l'envisager sans être ébloui, et qu'il aurait adoré Marie comme une déesse si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avait au monde qu'une seule Divinité. Faites néanmoins attention, je vous prie, que jamais femme ne négligea plus sa beauté, et qu'ainsi l'impression étonnante qu'elle fit sur un grand Saint ne pouvait être attribuée aux parures qui relèvent la beauté des femmes mondaines. De plus, Marie avait au moins cinquante ans avant que saint Denis eût reçu la foi de Jésus-Christ ; qu'aurait-il dit s'il l'avait vue à la fleur de l'âge et dans son plus brillant éclat ? Et que diront vos enfants, Vierge sainte, lorsqu'en entrant dans le ciel, ils apercevront cette beauté éclatante, qu'ils la verront dans un jour si avantageux, enrichie des accroissements infinis qu'elle a reçus, relevée

par tout ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire, adoucie par cet air tendre et plein de bonté avec lequel vous les accueillerez, vous les recevrez dans votre sein ?

Dès le premier moment que cette âme créée avec tant d'avantages fut unie à un corps digne d'elle, celle-là fut sanctifiée et celui-ci prêta des organes déjà propres pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion que Marie fut conçue sans péché, c'est une croyance unanime[1] qu'elle reçut, avec la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison ; que, dès lors, son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse et enrichi de toutes les connaissances morales et surnaturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grâce fut si abondante que tous les théologiens assurent, après saint Vincent Ferrier, qu'elle fut au-dessus de la grâce accordée à tous les Saints, à tous les esprits célestes. C'est-à-dire que, dans ce premier moment, Marie fut plus sainte, plus agréable aux yeux de son Créateur, plus digne de son amour et de ses complaisances que tous les prédestinés ensemble : de sorte que si, dans l'ordre de la conserva-

1. C'est maintenant un article de foi

tion, le Seigneur avait été obligé de faire un choix, il aurait sans peine anéanti ce nombre infini d'Anges mille fois au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu et de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes; il aurait laissé dans le néant tant de millions de martyrs, de vierges et de saints confesseurs, plutôt que de ne pas conserver cette Vierge à peine formée, à peine sortie de ses mains.

Voilà ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant sa naissance, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie des créatures, et ce n'est que dans Dieu seul qu'on peut trouver quelque chose de plus grand et de plus beau que son corps. Voulez-vous considérer en elle ces qualités qui dans les autres sont les fruits de l'expérience et de l'étude? Elle fut incomparablement plus sage, plus éclairée que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus sublimes vérités et dans la conduite des affaires les plus importantes. Jetterons-nous les yeux sur les dons surnaturels? Elle fut plus sainte elle seule que tous les Saints et du ciel et de la terre. Je pourrais encore ajouter que dès ce temps-là elle goûta la félicité céleste, elle vit Dieu et elle vit en lui ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais :

c'est la pensée de Théodoret, suivie de plusieurs autres Pères, de plusieurs savants théologiens. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là une assez riche matière pour faire un discours à l'honneur de Marie ?

Mais à ce qu'elle a été dès le premier moment de sa vie, si l'on joint ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carrière bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dès ce moment tout ce qu'elle pouvait faire avec ce fonds immense de grâces, avec toutes ces dispositions si avantageuses dont nous venons de parler. Aucun de ses talents naturels, aucune de ses qualités infuses ne fut oisive en elle, tout travailla, tout porta des fruits ; dès lors, tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu, tout son cœur, toute son âme occupée à l'aimer ; toutes ses forces, soit naturelles, soit surnaturelles, produisirent et firent croître cet amour. Quel amour, ô Dieu ! quelles flammes, quelles ardeurs allumées dans un instant et dans un cœur à peine créé ! Car s'il est vrai que Marie aima dès lors selon toute l'étendue de la charité et de la grâce sanctifiante qui était en elle, c'est une conséquence nécessaire que dès lors son amour fut plus ardent que l'amour de tous les Séraphins, que l'amour de tous les Saints et de toutes les Saintes ensemble, puisque, comme nous

l'avons dit, la grâce qu'elle avait reçue était plus abondante que la grâce qui ait jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Quand donc Marie, après cet heureux moment, eût demeuré le reste du temps endormie dans le sein de sa mère, elle serait encore digne des plus grands éloges, puisqu'elle apporterait au monde plus de mérites que les plus grands Saints n'en ont emporté en quittant la vie : mais au contraire, quel accroissement de vertu s'offre à nos yeux ! Marie, depuis le premier moment de sa conception jusqu'au moment où sainte Anne lui a donné le jour, n'a pas perdu un seul instant ; elle n'a pas cessé d'aimer Dieu, et de l'aimer autant qu'elle le pouvait aimer avec la grâce dont elle était toujours remplie. C'est la doctrine des plus savants théologiens ; ils assurent qu'elle n'eut jamais de secours inefficaces, de secours dont elle ne fît usage sur l'heure, dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étaient capables de produire : de sorte que, le saint usage des premiers secours en attirant sans cesse d'autres, elle a aimé sans relâche, sans interruption, comme le dit saint Bernardin de Sienne en termes formels : *L'âme de la Vierge était embrasée des flammes d'un perpétuel amour.* Si cela est vrai, s'il est vrai que la très sainte Vierge, depuis sa conception jusqu'au jour

où elle est née, a produit autant d'actes d'amour pour son Dieu qu'il s'est écoulé de moments, elle qui, dès le premier moment, égala par ses mérites, surpassa même tous les mérites et des Anges et des hommes, quel doit être le trésor qu'elle apporta du sein de sa mère, où elle est restée neuf mois entiers? Vous ne concevez encore qu'une idée imparfaite de ce trésor inestimable; pour nous en former une juste idée, mettons cette vérité dans tout son jour.

Il faut d'abord supposer avec toute la théologie que, lorsque nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Avez-vous dans l'âme deux degrés de charité : si cette vertu agit en vous selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres et vous devenez plus saint de moitié, plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez avant le premier acte. Si vous faites un second acte aussi fervent que vous le pouvez depuis cette dernière augmentation, votre trésor double encore et vous vous trouvez riche de huit degrés. Si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, un troisième acte vous conduit jusqu'au seizième degré de sainteté, un quatrième jusqu'au trente-deuxième, un cin-

quième jusqu'au soixante-quatrième, et ainsi des autres, toujours avec la même proportion.

Il faut, en second lieu, supposer que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Les mathématiciens font cette supposition : qu'un négociant, disent-ils, mette aujourd'hui un liard dans le commerce, qu'au second jour il en gagne deux, au troisième quatre, au quatrième huit, au cinquième seize, au sixième trente-deux, et que son argent double ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatrième jour ; ils prétendent qu'alors, et ils le prouvent de sorte qu'il est impossible d'en douter, ils prétendent que le soixante-quatrième jour le négociant se trouverait riche de quatre cent quatre-vingt-seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore ; outre cette somme, il aurait autant de millions de millions d'or qu'il y a d'écus dans neuf cent quatre-vingt-douze millions de millions d'or. C'est la démonstration d'un des plus savants hommes qui ait jamais été dans la science des nombres. Il ajoute que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard se faisait d'un écu d'or, elle produirait un si grand nombre de pièces de même métal

qu'on en pourrait fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Sur ce principe certain, comptez, si vous le pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait rassemblés avant même qu'elle eût vu le jour. Quand des premières libéralités du Seigneur elle n'aurait reçu qu'un degré de grâce, et que, depuis, elle n'aurait produit que soixante-quatre actes d'amour, elle aurait aujourd'hui autant de degrés de sainteté qu'il se trouve de liards dans cet amas presque infini de millions d'or dont nous venons de parler. Mais si, au lieu d'un degré, elle a d'abord travaillé sur un fonds plus étendu que ne l'a été celui de tous les Saints ensemble, si cette multiplication s'est faite, non pas soixante-quatre fois, mais soixante-quatre mille fois et soixante-quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a eu de moments dans l'espace de neuf mois, encore une fois, qu'en pensez-vous? Marie n'est-elle encore qu'une enfant sans gloire et sans mérite? est-elle un sujet indigne de nos éloges et de notre admiration? n'a-t-elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matière à un discours sur sa naissance? n'est-il pas à craindre, au contraire, que nous ne soyons accablés par le poids immense de sa gloire, par le nombre presque infini de ses mérites?

Après cela, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques théologiens ont enseigné, que si la très sainte Vierge, un quart d'heure après son immaculée conception, avait donné cinq cents degrés de grâce à chacun des hommes qui sont nés depuis Adam, et qui naîtront jusqu'à la consommation des siècles, il lui en serait encore resté un nombre assez prodigieux pour qu'on n'eût remarqué en elle aucune diminution. Je ne m'étonne plus que les saints Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-trois ans de vie, se servent de termes si forts et si énergiques. Oui, certainement, saint Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense ; saint Augustin, qu'elle est ineffable ; Denis le Chartreux qu'elle est infinie. Saint Jean Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grâce ; saint Jérôme dit que la grâce a été toute versée en elle ; saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature. Tout cela est croyable, après ce que nous venons de dire. Puisqu'elle a été si prompte, si attentive, si constante à faire valoir un talent aussi fécond que celui qui lui avait été confié, puisqu'elle l'a doublé non seulement chaque année, mais à chaque heure et à chaque moment du jour, il ne peut se faire que les fruits qu'elle a recueillis ne

soient sans nombre, ne surpassent notre intelligence.

Faisons maintenant quelques réflexions sur nous-mêmes. Je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussitôt que l'a fait la très sainte Vierge ; je sais que vous n'avez pu le faire, mais ce que vous avez pu faire, après beaucoup de temps, après beaucoup d'années perdues, l'avez-vous enfin commencé ? Je ne vous demande pas si, à l'exemple de Marie, vous vous êtes rendus dociles à toutes les inspirations, à tous les saints mouvements que vous avez reçus du ciel depuis que vous avez l'usage de la raison ; je vous demande seulement si quelques grains de cette semence céleste ont germé dans votre cœur, et quels en ont été les fruits. Pour me resserrer dans des bornes encore plus étroites, permettrez-vous que je vous demande au moins compte des grâces que vous avez reçues cette année ? Il peut se faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car de quoi ne se sert-il point ? Peut-être s'en est-il en effet servi pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu ou à une vertu plus parfaite. Dites-moi ingénument quel avantage vous en avez tiré. Etes-vous aujourd'hui plus vertueux que vous ne l'étiez l'année dernière ? ce penchant à la colère n'est-il point toujours aussi

violent ? cette aversion pour cet ennemi, cette envie de sa prospérité, toujours aussi vives ? cette soif de l'or et de l'argent aussi insatiable ? cet attachement au monde et à la vanité, toujours aussi fort ? Vos prières se font-elles avec plus de respect, vos confessions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation et plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de votre luxe et de vos délices par amour pour Jésus-Christ ? Qu'avez-vous ajouté aux aumônes que vous aviez coutume de faire ? Vous sentez-vous plus de soumission à la volonté divine, plus de patience dans les maux que le ciel vous envoie ?

Vous pouvez me dire que les vérités éternelles ne vous ont été annoncées ni avec assez de force ni avec assez d'éloquence pour vous toucher ; mais que répondrez-vous à Dieu, qui, à travers la faiblesse et la grossièreté du discours, se sera fait entendre à votre cœur, vous aura pressé de faire ce qu'il attend de vous depuis si longtemps ? Que je m'estimerais malheureux, et que je regretterais d'être monté dans cette chaire, si je n'avais parlé que pour donner occasion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ! Prévenez-les, ces reproches, je vous en conjure. Ce ne sont point des fables qu'on vous débite. C'est en vain que vous espérez mourir saintement après

une vie peu chrétienne : ce serait là semer et recueillir tout à la fois, ce qui n'arriva jamais ; on ne recueille qu'après avoir semé, et que selon qu'on aura semé. Rappelez-vous donc les pieux sentiments que vous avez eus jusqu'à présent, et dès aujourd'hui commencez à vous exercer aux vertus auxquelles ils vous portent. Voudriez-vous mourir dans ce vice, dans cette pernicieuse habitude, avec cette attache, avec cette imperfection ? Voudriez-vous paraître devant le Seigneur avant d'avoir obéi à sa voix qui vous appelle, avant de vous être donné tout à lui ? Qu'attendez-vous pour lui faire ce sacrifice ? Il y a si longtemps qu'il vous le demande et vous l'avez promis depuis si longtemps ; l'année dernière vous l'aviez remis à cette année ; prenez garde qu'en le renvoyant encore plus loin, vous ne le renvoyiez au delà du terme que Dieu vous a marqué : combien parmi ceux qui m'entendent n'ont pas une année entière à vivre ! Ne différons donc plus, si nous voulons faire avant de mourir ce que Marie a fait avant même de naître. Voyons maintenant ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Si les peuples ont coutume de témoigner tant de joie lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce que ce sont des rois et des maîtres qui leur naissent, je ne m'étonne pas que la naissance de Marie ait rempli de joie et le ciel et la terre, ainsi que le chante l'Eglise, parce que cette Vierge doit être la Reine et des Anges et des hommes. Mais cette joie universelle que produit la naissance de cette nouvelle Reine est la joie la plus juste et la mieux fondée. Sur quel fondement au contraire est appuyée la joie qu'on fait éclater à la naissance des jeunes princes? On ignore si leur règne doit être heureux ou malheureux, s'il doit être doux ou tyrannique ; et il peut se faire que sans le savoir on s'applaudisse de la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un Etat, et qu'après les applaudissements les plus justes en apparence, on tombe en effet sous la puissance d'un roi vicieux et insensé.

Nous savons la grandeur et la félicité du règne futur de Marie, et nous le savons avec tant de certitude que, quelque incroyable que soit tout ce qu'on en prédit, il ne nous est pas permis d'en douter. Nous savons qu'elle doit régner par sa beauté sur tous les cœurs, et

sur le cœur de Dieu même ; par ses lumières sur tous les esprits et même sur les purs esprits ; par son pouvoir infini sur toutes les puissances de l'univers ; de plus nous avons des gages sûrs qu'avec elle régneront l'amour, la douceur, la libéralité, la miséricorde, toutes les vertus pacifiques et bienfaisantes ; qu'elle-même sera la gloire de ses sujets, sera leur sûreté, leur salut, leur mère, leur tout.

Vous me demanderez sans doute par quelle voie on a pu avoir des connaissances si particulières et si sûres de cet heureux avenir ? Je réponds qu'on les a puisées dans l'histoire des patriarches et des rois du peuple de Dieu : oui, Marie doit hériter de leurs vertus héroïques et elle doit en porter plus loin qu'eux l'héroïsme.

Quand je dis que Marie doit représenter les vertus de ses pères, ne croyez pas que ce soit là une conjecture mal établie, telle qu'en hasardent quelquefois les orateurs profanes, qui ont coutume d'augurer que les enfants réuniront en leurs personnes toutes les qualités des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivait jamais que les descendants dégénérassent de leurs ancêtres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens, parce qu'outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses

figures, et par là leurs vertus ont un rapport, une ressemblance essentielle avec les vertus qui doivent fleurir en elle ; oui, dès qu'ils sont ses figures, il est aussi impossible qu'elle ne représente pas leurs vertus, qu'il est impossible qu'un tableau soit le véritable portrait d'une personne et qu'elle ne lui ressemble pas.

C'est donc une vérité qui ne peut être contestée, que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéissance qu'Isaac, ni moins de douceur, moins de piété que Jacob. On ne peut pas douter que sa chasteté n'égale la chasteté de Joseph, son courage le courage de David, sa sagesse la sagesse du grand, du pacifique Salomon ; il faut nécessairement que, comme Sara, on la nomme la mère des croyants. La beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la conduite et la valeur de Débora, la sainteté, le zèle, et l'intrépidité de Judith, la prudence et le bonheur d'Esther : toutes ces admirables qualités doivent se réunir dans notre auguste Princesse, comme des lignes se réunissent au centre d'où elles partent.

J'ai dit que ces grands hommes et ces femmes si renommées dans l'ancienne Loi ont été les figures de Marie ; j'ajoute que ce n'étaient là que des figures : et par conséquent non seulement toutes leurs vertus doivent briller dans cette céleste enfant, elles doivent même y

briller avec un surcroît incroyable de perfection. La différence qu'il y a entre l'existence réelle d'un homme et la peinture de ce même homme, entre le plan d'un palais et le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre et le corps qui la produit, cette même différence doit se trouver entre Marie, qui est la réalité, et tout ce qu'il y a eu d'illustres personnages sur la terre depuis la création du monde, dès là que ces personnages illustres n'ont été que l'ombre et la figure de Marie.

Outre ces figures, qui, selon la pensée d'un Père, ont été comme des modèles vivants où Dieu a voulu pour ainsi dire s'essayer, et se préparer à la production de son chef-d'œuvre, outre ces figures vivantes, il en a donné de temps en temps d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a dessein de faire dans cette Vierge et par cette Vierge. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel : c'était une image, mais une image bien imparfaite de Marie ; je dis bien imparfaite, parce qu'au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie appelle au ciel tout ce qu'il y a maintenant, et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *L'arche*, dit saint Bernard, *sauva seulement huit créatures*

humaines, mais Marie les conduit toutes à la vie éternelle. La verge mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui dompta elle seule toute l'Égypte, qui ouvrit un passage si facile au peuple d'Israël à travers la mer Rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la manne des nues et sortir l'eau des rochers ; ce bois stérile en apparence était encore une image de la Vierge. Elle doit, cette Vierge naissante, encore plus que ce bois miraculeux, être la terreur et le fléau de toutes les puissances des ténèbres, elle doit nous ouvrir, nous aplanir les voies du salut, nous affranchir de tous les périls, nous assister dans tous nos besoins, nous attirer sur la terre toutes les bénédictions du ciel. Représentez-vous encore cette colonne de nues qui accompagna les Israélites dans le désert, marchant tantôt devant eux pour leur servir de guide, tantôt après eux pour assurer leur retraite, s'étendant quelquefois sur tout leur camp pour le défendre des ardeurs du jour : c'était Marie en peinture, et légèrement crayonnée ; les divers mouvements de ce nuage marquaient les différentes manières dont elle protégera les prédestinés. C'est la pensée de saint Bernardin de Sienne : *Parfois la colonne de nuées précédait Israël; parfois elle le suivait; parfois encore*

elle planait sur lui; mystique figure des formes multiples que revêt pour le peuple des élus le secours de Marie.

L'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le sceptre d'Assuérus, le temple et le trône de Salomon sont encore des portraits mystérieux qui nous expriment ou les perfections, ou les privilèges, ou les bienfaits de Marie. Vous pourrez considérer à loisir les divers traits de ce tableau, et voir quel rapport ils ont avec l'original : je ne m'y arrête pas ici pour éviter une excessive longueur. La même raison m'oblige également à passer sous silence les éloges que le Saint-Esprit a faits lui-même par ses Prophètes de la Vierge qu'il a choisie pour son épouse : je me contente de vous rapporter ce texte d'Isaïe : *Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera nommé Emmanuel.* Ces paroles regardent Marie. Qui peut exprimer, qui peut comprendre combien elles présagent de grandeurs à cette Vierge? Elles sont seules capables, non seulement d'épuiser l'éloquence des hommes, mais encore de confondre les lumières des plus hautes intelligences : Dieu seul peut comprendre tout le sens de ces mots, et Dieu même, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut pas concevoir une gloire plus singulière que la gloire qu'ils pro-

mettent à Marie. Elle concevra, et elle ne cessera pas d'être vierge ; elle enfantera, et le fruit de ses couches sera un Dieu. Il faut se taire après cet oracle, puisqu'on ne saurait rien dire de plus grand, et qu'il est impossible d'atteindre à toute l'élévation qu'il renferme.

Je ne puis me taire néanmoins avant de vous avoir exhortés, avec tout le zèle dont je suis capable, à vous attacher promptement et inviolablement au service d'une princesse si chérie du ciel. Vous comprenez assez, par le détail que je viens de faire, quel avantage ce sera pour vous d'être sous sa protection : pour moi je ne crois pas pouvoir vous donner de conseil plus salutaire. Dirai-je que vous ne pouvez obtenir de grâces que par sa faveur ? J'ose dire du moins qu'il n'est point de grâces que vous ne puissiez obtenir par cette voie. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-Puissant, quand son Fils ne lui aurait pas en quelque sorte remis tous ses trésors entre les mains, peut-on douter que les seuls mérites de sa vie ne rendissent son intercession toute puissante, et qu'un mot de sa bouche ne fût plus efficace auprès de Dieu que les prières de tous les Saints du ciel réunis pour le solliciter? Voilà pourquoi tous les catholiques pensent unanimement qu'avoir pour Marie un amour et un respect particu-

lier, c'est avoir une marque de prédestination, un gage du bonheur éternel ; et vu ce consentement universel de tous les fidèles sur ce point, je dirais sans peine que c'est comme une vérité de foi. En effet, Marie étant la bonté même envers tous les hommes, étant sans cesse attentive à demander grâce pour les plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui l'honorent? Il ne faut souvent qu'une courte prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'une pratique de piété passagère pour obtenir des miracles par son crédit : jugez de ce qu'elle fera pour une piété solide, pour des services assidus, pour un amour tendre et constant. On a remarqué que tous les Saints se sont fait un devoir de la servir, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont été des Saints. Je vous conjure donc, par le désir que vous devez avoir de vous sauver et de vous sanctifier, je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi si, en me séparant d'avec vous, j'étais assuré de laisser Marie dans votre cœur ! Mon Dieu, qu'elle y ferait porter d'heureux fruits aux vérités que j'ai tâché d'y faire entrer ! qu'elle aurait bientôt affranchi ce cœur de toutes ses passions, qu'elle y ferait bientôt régner Jésus-Christ sans partage ! Nous parlions ces derniers jours de la mort des justes :

eh! quel véritable enfant de Marie a-t-on jamais vu mourir comme les pécheurs? Je suis trop heureux, dit saint Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie au moment que je rendrai l'âme; la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche le fut à la colombe qui s'y présenta avec le rameau d'olivier. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. Aimez-la donc, cette Mère tendre, cette Mère tout aimable, aimez-la tendrement et constamment. Ayez recours à elle dans tous vos besoins, et surtout dans vos besoins spirituels; recommandez-lui vos enfants et toutes les personnes qui vous sont chères; honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle; lisez souvent les livres qui traitent de ses vertus, de sa gloire; imposez-vous, pour l'honorer, quelque exercice de piété que vous n'omettiez jamais; enfin priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentiments que ses serviteurs les plus célèbres ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidés de sa faveur, vous méritiez la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

DIXIÈME LECTURE

LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Vous ne différerez pas d'offrir vos prémices au Seigneur. (Exod., 22.)

S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres, parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge, parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors, parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite.

Voici le plus noble sacrifice qui ait été fait au Seigneur depuis le commencement du monde. Marie s'offre elle-même à son Créateur dans le temple de Jérusalem : il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais offrande ne se fit avec plus de religion, ni avec plus de générosité. Jugez à ces traits si elle doit plaire au Seigneur, qui connaît et le mérite de la personne, et les dispositions intérieures qui accompagnent son action. Mais parmi les circonstances qui doivent rendre cette action agréable, j'en remarque une qui

me touche plus que les autres, c'est l'âge de Marie ; elle n'est encore qu'à sa troisième année, et je la vois au pied de l'autel qui engage solennellement sa liberté, et qui, par sa ferveur et la sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher de n'avoir déjà que trop différé de s'acquitter de ce devoir.

Il y a longtemps que je suis persuadé qu'on ne saurait entrer trop tôt dans les voies d'une vie sainte et chrétienne ; mais aujourd'hui que je me vois soutenu dans ma pensée par l'exemple de la plus pure des vierges, je ne puis m'empêcher de vous faire part dans ce discours d'un sentiment qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc que je me satisfasse sur ce point : nous aurons assez d'autres occasions de louer Marie, contentons-nous aujourd'hui de nous animer à suivre le premier exemple qu'elle nous donne ; et pour y réussir, adressons-nous à elle, et disons-lui avec l'Ange : *Ave Maria.*

Il est étrange que le vice ait tellement corrompu les esprits, ait tellement étouffé dans les hommes avec les principes de la foi les principes de la raison, que les prédicateurs soient réduits à prouver comme une vérité peu connue qu'on ne saurait trop tôt commencer à servir Dieu, c'est-à-dire qu'on ne

saurait trop se hâter de chercher ses véritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à notre dernière fin ; en un mot d'être raisonnables, d'être hommes, de faire ce que nous ferions comme par instinct et par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous aurait pas donné d'autres lumières pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces pécheurs obstinés, qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment jusqu'à la mort : la seule vue du péril où ils s'exposent me fait frémir. Je parle aujourd'hui pour les personnes moins déraisonnables, pour des personnes déjà persuadées qu'à quelque prix que ce soit, il faut se sauver ; que, quand tout ce qu'on nous dit de l'autre vie serait incertain, ce serait une extrême folie de s'exposer à être éternellement malheureux ; que, tout bien considéré, le parti que prennent les gens de bien de se préparer à la mort est le parti le plus sage ; mais elles ne conviennent pas, ces personnes, que toute la vie doive être employée à cette préparation ; elles croient au contraire qu'il est des âges qui n'y sont pas propres, et qu'il faut attendre un âge avancé ; que les années qui précèdent la vieillesse sont destinées aux affaires, mais que la jeunesse

surtout a une opposition entière pour tout ce qu'on appelle exercices de piété, qu'elle est la la saison des plaisirs, et que s'engager alors dans les pratiques de la vertu, ce serait mal choisir son temps.

Voilà ce que pensent et ce que disent même dans le monde des gens qui y passent pour sages et pour éclairés. Que répondrons-nous à cette fausse sagesse ? Est-il vrai qu'il y ait un temps dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'Auteur et au souverain Maître de la vie ? Est-il vrai que le premier, le plus bel âge de l'homme, est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de notre Dieu, et qu'il est le moins propre pour vivre avec cette retenue que demande le christianisme ?

Je ne sais quelle sera votre pensée ; pour moi, je suis dans un sentiment bien opposé ; je crois au contraire que s'il faut choisir un temps pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préférée à tous les autres : voici trois raisons que j'ai de le croire et que je toucherai en peu de mots dans les trois parties de ce discours. Il faut se consacrer à Dieu dès sa première jeunesse, premièrement parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge, secondement parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors, troisièmement parce qu'on ne le fait

jamais avec plus de mérite. Voilà tout le sujet de cet entretien. Je serai court, et j'espère que tout le monde profitera. Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens, et pour tous les autres des motifs d'un repentir amer.

PREMIER POINT

J'établis la nécessité de se donner à Dieu dès la première jeunesse sur le besoin qu'a cet âge d'être prémuni contre les tentations auxquelles il est exposé, sur le danger qu'il court de conserver toujours les habitudes perverses dont il est si susceptible. Il ne faut qu'un coup d'œil sur la faiblesse, sur l'instabilité de la jeunesse abandonnée à elle-même, pour concevoir de quels puissants secours elle a besoin. Il me semble voir tantôt un vaisseau sans mât et sans gouvernail, qui, dans une nuit obscure, agité de vents furieux et contraires, donne ici dans un écueil, là dans un banc de sable, qui demeure maintenant suspendu sur les flots au milieu des nues, et tombe un moment après dans les profonds abîmes de la mer. Tantôt je me représente un homme infortuné dans une sombre prison, en butte aux bêtes les plus féroces qui se disputent, qui s'arrachent leur proie et la dé-

chirent cruellement. Je sais que c'est à cet âge que la raison, sortant comme des ténèbres de l'enfance, commence à luire dans l'esprit des hommes. Mais, hélas ! cette lumière est si faible, et il s'élève en même temps dans les cœurs des vapeurs si noires, c'est-à-dire des passions si fortes et si violentes, qu'elles produisent une nuit encore plus triste que la nuit même : on cesse enfin d'être enfant sans devenir plus raisonnable. On remarque ordinairement deux sortes de folies, les unes ridicules et réjouissantes, les autres sombres et furieuses; on peut dire aussi qu'il est deux sortes d'enfance, l'une innocente et même agréable, l'autre au contraire tend à la fureur. Cette seconde enfance, c'est la jeunesse : elle se sert presque aussi peu de la raison que la première, elle ne s'en distingue qu'en ce qu'elle se joue avec le fer et le feu, et qu'en se jouant, elle se blesse elle-même et blesse les autres.

C'est parmi les jeunes gens qu'on voit ordinairement une extrême présomption jointe à une ignorance également sensible, une faiblesse qui ne peut résister à rien, et une imprudence qui les expose aux plus grands périls ; un amour-propre aveugle et grossier qui se découvre partout, qui partout fait remarquer qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Objets, dirai-je dignes de la compas-

sion ? dirai-je dignes du courroux des sages ? de voir de jeunes téméraires dire sans cesse ce qu'il faudrait taire, affecter tout ce qu'il faudrait éviter, se parer de leurs défauts, se faire gloire de leur honte, rougir de ce qui fait honneur. Quelquefois timides et embarrassés, quelquefois hardis jusqu'à l'impudence, vous les verrez changer de sentiment sans raison, ou s'y obstiner contre toute raison, prendre presque toujours le mauvais parti, louer ce qu'il faudrait blâmer, condamner ce qui a l'approbation du reste des hommes. Quoi de plus emporté, soit dans l'amour, soit dans la haine, soit dans la douleur, soit dans le plaisir ? Quoi de plus susceptible, ou d'une aveugle colère, ou d'une terreur panique, ou d'une tristesse excessive, ou d'une folle joie ? Avec ces dispositions, si une jeune personne se livre au mal, vers lequel elle a tant de pente : Dieu immortel ! quelle corruption ! quel libertinage ! quelle fureur ! quel mépris des lois divines et humaines ! quelle insensibilité pour tout ce qui est capable de toucher le cœur et d'inspirer une crainte salutaire ! quelle profanation des choses sacrées ! quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les vérités les mieux établies, à traiter de chimères ce que dans tous les siècles les hommes les plus éclairés, les plus judicieux

ont révéré ! Saint Augustin s'écrie à la vue de tous ces excès : O jeunesse ! vous êtes la fleur de la vie, mais vous êtes aussi l'écueil le plus dangereux. On vous appelle l'âge des plaisirs ; mais si l'on suit vos fougues, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Heureux qui peut éviter un si grand péril ! Que ne faudrait-il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine ? Mais quel moyen d'y réussir, si ce n'est en nous donnant à Dieu dès nos premières années ? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché si vif dans les jeunes gens ? Comment avec si peu de lumière, si peu d'expérience, et tant de faiblesse, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de pièges, de mille et mille occasions auxquelles son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par de ferventes prières, par le fréquent usage des sacrements, par la lecture des saints Livres, par le commerce avec les gens de bien, en un mot, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ? Par quelle voie, dit le prophète David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les égarements si communs dans la jeunesse ? Il se répond à lui-même : Seigneur, je

ne vois point d'autre voie que de s'attacher à l'observation de votre sainte loi.

En effet, à quel âge peut-on dire que ce secours nous soit plus nécessaire qu'en la jeunesse ? L'enfance, presque jusqu'à l'âge de vingt ans, est retenue par la crainte ; on la confie à des personnes sages et discrètes qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent l'oisiveté, on se modère par des raisons d'intérêt et de bienséance ; la pensée de la mort qui paraît moins éloignée, la sagesse acquise par l'expérience, les dispositions même naturelles, l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux désordres que les passions pourraient causer dans la vieillesse : mais dans ce qu'on appelle le bel âge, on est destitué de tous ces secours. Saint Chrysostome observe que c'est à l'entrée de la jeunesse qu'on nous ôte les maîtres et les gouverneurs, justement, dit-il, dans le temps où ils commencent à être plus nécessaires ; c'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide, pour qui il semble n'avoir fait aucune règle ; on est sans expérience, et tout ce que les plus expérimentés peuvent dire pour nous instruire, nous le regardons alors comme un effet de leur envie ou de leur chagrin ; on se croit impeccable et

immortel, de sorte que si dès ce temps-là la crainte de Dieu ne nous fournit des armes salutaires, on court risque de succomber sans cesse aux divers assauts des passions.

Le monde vous les pardonnera, toutes ces faiblesses, on se contentera de dire que vous êtes jeunes ; mais croyez-vous que Dieu doive vous les pardonner avec la même facilité ? Pensez-vous qu'il ne vous demandera aucun compte des plus belles années de votre vie, c'est-à-dire du plus riche talent qu'il ait mis entre vos mains ? Croyez-vous qu'il ne vous ait donné ce temps si précieux que pour le perdre, que pour n'en user que comme un enfant, que comme un insensé, comme s'il n'y avait ni Dieu à servir, ni éternité à mériter ? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux Proverbes : Jeune homme, jeune femme, profitez des heures de votre jeunesse, écoutez les désirs de votre cœur, tandis qu'il est en votre pouvoir de les satisfaire, ne vous réglez que par vos inclinations et par le jugement de vos sens ; mais sachez que cette licencieuse jeunesse vous attirera la colère et les malédictions du Seigneur, sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde et qu'il vous punira avec toute la rigueur de sa justice. Nous voyons tous les jours ces menaces s'accomplir, tantôt par des mariages infortunés,

tantôt par la dissipation des biens, et par la ruine entière des maisons les plus florissantes, quelquefois par des infirmités qui ne finissent qu'avec la vie et souvent par des morts avancées et imprévues.

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive et voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici un malheur encore plus à craindre, et qui vous fera mieux connaître combien il est nécessaire de se donner à Dieu dès le commencement de la jeunesse : c'est que pour l'ordinaire cet âge est la règle de tous les autres. Quand on a sitôt commencé à mal vivre, qu'il en coûte pour devenir sage en devenant homme ! Car en premier lieu on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut, il s'écoule bien du temps avant qu'on se persuade qu'elle est passée ; on croit qu'on est jeune à quarante ans, et pour le faire croire à tout le monde, hélas ! que ne fait-on pas ? vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable où l'on s'est engagé n'est pas une vie selon l'Évangile, que ce n'est pas le chemin que les Saints ont suivi pour aller au ciel : on songe quelquefois à se réformer, on médite une retraite ; mais on ne croit jamais que le temps propre pour cette retraite soit venu, on se sent encore du feu et de la vigueur ; la moindre affaire est un obstacle à ce projet, et il en sur-

vient toujours de nouvelles; en un mot, on entend souvent parler de pareils projets après la mort de ceux qui les ont formés, on en entend parler dans les cercles, dans des discours funèbres, mais nulle part de l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me dites-vous; je veux le croire, je veux croire que, lorsque vous serez parvenu à la trentième ou à la quarantième année, vous vous apercevrez que vous ne serez plus jeune, qu'il sera temps de vivre en homme, de vivre en chrétien ; mais croyez-vous que vous puissiez d'abord vous retirer du désordre? Et moi je ne crois pas que vous le puissiez même à soixante, ni à soixante et dix ans; je crois, et c'est sur le témoignage du Saint-Esprit, je crois que, sans un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de la vie.

Je ne m'étendrai pas ici sur la force des habitudes, chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que surtout les habitudes contractées dans la jeunesse sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec Clément d'Alexandrie que la jeunesse est en nous comme la nourrice de tous les âges, c'est-à-dire que, comme les nourrices nous donnent avec le lait, non seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions

où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore à l'égard du caractère de l'esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles, ainsi la jeunesse communique à tous les âges suivants ou ses vertus, ou ses vices ; les habitudes qu'on prend à cet âge deviennent comme naturelles et nécessaires, on les conserve encore dans la dernière vieillesse.

Quel pitoyable spectacle de voir des personnes vénérables par leur âge se rendre méprisables par mille faiblesses, suivre l'attrait des passions dans une saison où ces passions sont non seulement criminelles, mais encore ridicules ! A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix ; où l'âme, presque dégagée du corps, devrait agir avec la même facilité et la même perfection que le ferait un pur esprit ; à cet âge être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses fougueux penchants, avoir encore à combattre contre une chair presque desséchée, presque glacée, ne pouvoir faire le bien sans livrer mille combats, se sentir entraîné comme par force à des actions que la raison condamne, dont la nature même a horreur ; quelle honte ! quelle misère ! quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Heureux, dit le grand saint Ambroise, heu-

reux celui qui dès le premier âge aura porté le joug du Seigneur! Il vivra sans inquiétude loin du bruit qu'excitent les passions révoltées, il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus de guerre avec le corps, ne rencontrant plus rien qui lui résiste, ou qui le trouble. Voilà ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus est pressante la nécessité d'embrasser la vertu; parce que plus on est jeune, plus d'une part on a besoin de secours contre les tentations; parce que d'autre part plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes qu'on ne peut arracher qu'avec la vie, de sorte que pour éviter une étrange dépravation dans le premier âge, pour l'éviter même dans les dernières années de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. J'ai dit que le temps de la jeunesse est le temps où il y a plus de nécessité de le faire, j'ai dit aussi que c'est le temps où on le fait avec plus de bienséance. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

La bienséance, pour toutes les personnes raisonnables, est une raison qui n'est pas moins forte que la nécessité; on peut dire qu'elle est elle-même une espèce de nécessité contre

laquelle les hommes qui ont du sentiment ne se défendent jamais. Cette bienséance en matière de libéralité ne consiste pas précisément à donner peu ou à donner beaucoup, elle consiste dans la proportion qui se trouve entre celui qui donne et le don qu'il fait, entre le don et la personne à qui il est présenté. Quelque peu que vous donniez à Dieu en vous donnant vous-même, vous le ferez avec plus de bienséance si vous vous donnez dans l'état où vous pouvez être plus décemment présenté, si vous donnez dans le temps que vous paraîtrez le faire avec plus de générosité; qu'aucune altération ne dégrade votre présent, il en sera plus décent et plus digne de vous qui l'offrez; qu'aucune réserve ne le borne, il en sera plus noble et plus digne de Dieu à qui vous l'offrez.

Jugez d'abord, par la raison des contraires, combien la bienséance relève le prix d'un présent. Un roi qui ne donnerait que des haillons ou de vile monnaie, ce prince pécherait contre les règles de la bienséance, parce qu'il ferait des présents indignes de lui; au contraire, un sujet ne laisse pas d'honorer son prince par un don de peu de valeur, si ce peu de valeur n'est qu'un effet de sa pauvreté : il faut néanmoins que le présent soit dans un état de décence, et que dans son espèce il mé-

rite d'être mis dans des mains royales ; car si, outre que la chose est vile et commune, elle est encore dégradée, quelle apparence de l'offrir à une personne de ce caractère? Qu'un villageois ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance, c'est un présent conforme à sa profession, un présent de villageois ; mais s'il ne présentait à son roi que des fruits mal choisis ou déjà altérés, ce serait dans lui une indécence grossière, dans tout autre une insolence impardonnable.

Selon ces principes, je ne m'étonne pas que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis de blé ; c'étaient là toutes les richesses des hommes dans ce premier âge du monde ; mais ne prendre pour ce devoir de religion que le rebut de son troupeau et de sa moisson, n'était-ce pas outrager Dieu? n'était-ce pas mériter toutes les malédictions que lui attira son avarice ?

Vous en convenez sans doute, mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lorsque les hommes veulent se donner à Dieu, c'est un effet de sa bonté infinie qu'il daigne les recevoir, lui qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connaît toutes nos misères, toutes nos faiblesses : vous faites plus, ô mon Dieu, non seulement vous nous rece-

vez, lorsque nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-mêmes à nous-mêmes, vous nous sollicitez, vous nous pressez comme si vous deviez être enrichi par l'acquisition de quelques misérables créatures. Il est donc vrai que c'est très peu de chose qu'un homme ; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui soit plus précieux, ni qui nous soit plus cher que nous-mêmes : ainsi on ne doit pas trouver étrange que nous osions nous présenter à lui. Ce qui me surprend, c'est que, n'ayant autre chose à lui donner, on attende pour le faire qu'on soit ou usé ou corrompu par les débauches ; je m'étonne qu'après avoir donné au monde, à l'ennemi de Jésus-Christ, la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur, dans un état où il n'oserait se présenter à un autre homme, dans une situation où il commence à être le rebut, et souvent même la risée du monde. Encore si l'on ne se présentait dans cet état que parce qu'on ne s'est pas avisé plus tôt de se présenter, peut-être qu'alors on mériterait quelque indulgence ; mais que, par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps où l'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, les restes de la vie prête à s'éteindre, et qu'on ait semblé

croire que ce serait assez pour lui d'avoir le déclin de l'âge que le monde ne souffre plus; est-ce là entendre les règles de la bienséance ? Est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, pour le plus excellent de tous les êtres ? Est-ce là ce qu'on appelle religion ? Peut-on outrager Dieu plus cruellement, qu'en prétendant l'honorer de la sorte ?

De plus, les services que nous rendons au Seigneur, les légères offrandes que nous portons sur ses autels, ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnaissance ; or quand on veut témoigner de la gratitude à un bienfaiteur, pour le faire d'une manière convenable, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçu. Qu'avez-vous reçu de Dieu? La vie tout entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité ; et cependant vous ne lui en réservez que la dernière partie, que celle que vous estimez le moins! Il est mort pour vous dans la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans ; et vous ne commencez qu'à soixante ans à vivre pour lui! Enfin il vous donne son corps, non seulement vivant, mais encore immortel et glorieux, dans l'Eucharistie ; et vous osez lui offrir un corps languissant et épuisé! vous osez lui présenter un cadavre! Mon Dieu, quelle dureté! quelle ingratitude! Vous l'aviez

prévue, Seigneur, cette horrible ingratitude, et elle n'a point fait tarir la source de vos bienfaits.

Voulez-vous savoir enfin ce que la bienséance demanderait qu'on offrît à Dieu? Voyez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il veut qu'on lui présente. Dans l'ancienne Loi il demande les prémices de chaque chose. Ce serait profaner ses autels, que les charger des fruits de l'arrière-saison; je remarque que le démon, qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, a toujours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'histoire grecque, ou même des enfants, tels qu'on les immolait à l'idole des Ammonites. Dans la loi de grâce, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il veut le mettre au nombre de ses favoris, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme saint Jean l'Évangéliste; il les prévient, ces âmes privilégiées, même dès l'enfance, par des grâces extraordinaires, comme on le voit dans la vie de la plupart des grands Saints. Je sais que saint Augustin et sainte Madeleine, après avoir beaucoup aimé le monde, ont été néanmoins singulièrement chéris de Dieu; mais ces exemples, outre qu'ils sont extrêmement rares, ne favorisent pas trop la né-

gligence et les délais des serviteurs paresseux : saint Augustin n'avait que trente-un ans quand il commença à faire pénitence ; et si les historiens ne se trompent pas dans leurs conjectures, Madeleine était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé on ne puisse pas absolument se consacrer à Dieu ; mais je dis que cette consécration, fussions-nous assurés de la faire alors, se ferait avec beaucoup moins de bienséance, et par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Évangile, qui a passé sa jeunesse dans les désordres, qui, après avoir indignement quitté son père, ne revient à lui que par force, que par nécessité, que parce que personne ne veut le recevoir dans le pitoyable état où il est réduit. On le reçoit cependant dans la maison paternelle, on va au-devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on lui fait même des fêtes. Mais quelle est sa confusion de n'être retourné vers un père si tendre qu'à l'extrémité, que lorsqu'il ne voyait plus d'autre ressource ? Osera-t-il le nommer son père ? osera-t-il lever les yeux pour le regarder ? Non, lui dit-il, je suis indigne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme le moindre de vos esclaves ; ce sera pour moi encore trop de faveur, trop de grâce.

Vous espérez que vous ferez un jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui : je veux le croire, je veux l'espérer pour vous de la miséricorde infinie de Dieu; mais pourrez-vous supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur votre procédé intéressé et contraire à toute bienséance?

Dieu vous dira, en acceptant votre pénitence : Viens, âme ingrate, viens; je vois que tu ne penses à ton Dieu que parce qu'on ne te souffre plus ailleurs; tu t'es comme prostituée à une multitude d'amants, et aujourd'hui que tu te vois rejetée partout, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent fois rebuté; ton cœur ne serait pas pour moi s'il y avait encore quelqu'un pour qui tu ne fusses pas un objet d'horreur ; mais, que dis-je? ton cœur; non, ce n'est point l'amour qui t'amène ici, il y a un enfer que tu crains; après m'avoir si longtemps méprisé, tu voudrais avoir une place dans ma gloire; sans cette espérance tu m'aurais méprisé jusqu'au bout. Je sais comment tu mériterais que j'en usasse à mon tour; reviens néanmoins, je consens à être ton dernier asile, et je veux te traiter tout autrement que je n'ai été traité par toi. Je ne sais si vous comprenez assez toute la peine que ces pensées peuvent faire à une âme qui ne se rend à Dieu qu'après s'être rassasiée des délices du siècle; pour moi, je vous avoue

que rien ne me serait plus sensible, rien ne serait plus capable de me faire mourir de douleur, et, si Dieu ne me soutenait, de désespoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui se trouve dans l'heureuse situation de dire tous les jours en s'offrant à Dieu : Seigneur, je suis toute à vous, je vous consacre mon cœur, mon esprit, toute mon âme; présents peu dignes d'un si grand Maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu, vous savez du moins que ce n'est ni par dépit, ni par désespoir, que je me jette entre vos bras; ce n'est point ici le rebut du monde que je vous présente. Hélas! ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer; mais je suis à vous, Seigneur, et je n'aurai jamais d'autre maître que vous. Que je m'estime heureuse de pouvoir vous sacrifier et ces passions vers lesquelles je sens que mon cœur a tant de pente, et ces plaisirs auxquels mon âme serait si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur où je pourrais prétendre ! Est-il possible qu'il y ait des hommes qui attendent, pour vous aimer, qu'ils n'aient plus qu'un jour à vivre? Mon Dieu, qu'ils vous connaissent peu, ces hommes! Que n'ai-je mille vies pour vous les offrir toutes! Je n'en ai qu'une, mais j'espère qu'elle

sera toute pour vous ; je vous en offre déjà la plus belle partie, et mon cœur encore plus que ma bouche vous supplie de me faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance, qu'une offrande différée, parce qu'on sent bien que cette offrande prompte est plus dans la décence, est en quelque sorte digne de Dieu ? Disons un mot de la dernière partie, et faisons voir qu'il y a non seulement plus de nécessité, plus de bienséance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, que d'attendre le retour des années, mais encore qu'il y a plus de mérite.

TROISIÈME POINT

Nous pouvons, par trois endroits, juger du mérite des sacrifices qu'on fait à Dieu : premièrement, par le prix des choses qu'on lui sacrifie en se dévouant à son service ; secondement, par le mouvement qui nous porte à nous y dévouer entièrement ; enfin, par la durée du temps pour lequel on se dévoue. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu quand, dès sa jeunesse, on se détermine à le servir ? N'est-ce pas ce même monde, ce monde per-

fide auquel on renoncerait dans un âge plus avancé ? Il est vrai, c'est ce même monde, à le considérer en lui-même ; mais si on a égard à l'idée qu'une jeune personne en a conçue, c'est un monde tout différent. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas de peine à mépriser, à haïr même le monde quand on l'a connu ; mais quand on n'en a vu que les dehors, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paraît à ceux qui n'ont pas encore eu le loisir d'en découvrir la vanité, il faut avouer que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'on se résout à l'abandonner. En un mot, le monde n'est rien pour quiconque le connaît ; et c'est justement ce rien que donnent à Dieu ceux qu'une longue expérience a détrompés. Mais quand on en juge par les apparences, le monde est un assemblage de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs ; et c'est cet assemblage de biens et de plaisirs qu'on sacrifie au Seigneur quand on se donne à lui dès les premières années, parce qu'on l'envisage sous cette image riante, parce qu'on n'a encore pu s'instruire de la vérité.

J'ajoute à cette première raison que celui qui se donne à Dieu dans un âge encore tendre fait cette offrande avec plus d'amour, agit par le mouvement d'une charité plus parfaite

et, par conséquent, avec plus de mérite. C'est une vérité qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner acquiert un double mérite, non seulement parce qu'il épargne à celui qui demande la peine de désirer longtemps et la honte de demander plusieurs fois, mais encore parce que cette prompte facilité marque la force de l'amitié qui surmonte dans un moment l'attache qu'on a aux biens dont on se prive, et qui ne permet pas que le cœur hésite entre le désir de faire du bien et le désir de retenir ce qu'il donne.

A l'égard de la durée du temps qu'on destine à la vertu, j'avoue que tel qui commence dès la jeunesse n'a que très peu d'années à vivre, et que tel autre qui aura attendu le retour de l'âge traînera dans la pénitence une très longue vieillesse. Cependant, ce jeune homme qui n'aura survécu à sa conversion que quelques jours ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espère ordinairement à cet âge ; au lieu que l'autre, qui a différé si longtemps, fait assez voir qu'il ne se rend qu'à la crainte de la mort, dont les approches le réveillent ; en sorte qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice au Seigneur. Voilà une pensée sur laquelle je voudrais bien que vous fissiez quelques moments de réflexion. Quelque

jeune que vous soyez, vous n'avez peut-être pas un jour à vivre ; peut-être qu'en entrant dans les voies d'une vie sainte et chrétienne, c'est vous condamner seulement à vingt-quatre heures de contrainte et de mortification : s'il arrivait, comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'après un si court espace de temps Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu dans une circonstance si heureuse, mais surtout d'avoir eu si peu de temps à souffrir et d'avoir néanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'années de souffrances que votre âge vous en semblait promettre !

Si, au contraire, cette sainte résolution, ce sacrifice que j'aurai fait à Dieu de moi-même et de tout ce que le monde a de plus attrayant, si ce sacrifice est suivi d'une longue vie, non seulement vous aurez le mérite d'une action très sainte et très généreuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue persévérance ; vous tirerez les plus riches avantages d'un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, d'un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du temps, de ce temps si court et si précieux, qui passe et qui ne revient jamais, de ce temps que Jésus-Christ ne nous a pas acheté

par tant de sueurs, par tant de sang, pour nous donner le loisir de suivre les saillies d'une joie frivole et de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs. Loin cependant de faire usage de tous les moments, je vois qu'on cherche à perdre les heures, les jours entiers, qu'on ne trouve point d'amusements plus agréables que les amusements oiseux où on les a perdus, ces jours dont la perte est irréparable : on dirait, à voir combien on trouve le temps long, combien on en a à perdre, on dirait qu'on a tous les siècles à sa disposition, ou du moins que la vie n'est utile à rien, et qu'en parcourir les différents âges sans s'ennuyer, c'est en faire un assez heureux usage. Cependant, votre vie va finir et vous allez recevoir le digne salaire de vôtre indigence, au bout de cette vie dont un seul moment pouvait vous enrichir, pouvait vous valoir un poids immense de gloire et de richesses inépuisables.

Oui, ce temps qu'on méprise, qu'on prodigue d'une manière si pitoyable, est quelque chose de si précieux qu'excepté le séjour de la gloire éternelle, il n'est rien qui lui puisse être comparé ; tous les royaumes de l'univers ne valent pas un moment de votre loisir ; voyez tout ce que le ciel renferme de grandeurs et de délices, tout cela peut être le prix

d'un moment de temps bien employé. Considérez ces grands serviteurs de Dieu, dont la sainteté a rendu la mémoire si vénérable et si glorieuse ; s'ils avaient perdu le peu de temps qu'ils avaient pour parvenir à l'héroïsme de la vertu, ils ne seraient pas aujourd'hui l'objet de votre admiration et de votre culte, ils ne verraient pas les puissances de la terre, les monarques prosternés devant leurs autels, ils ne régneraient pas dans le ciel comme ils y règnent, comme ils y régneront éternellement. Nous pouvons être ce qu'ils ont été autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui ; il ne faut, pour obtenir cet avantage, que ménager notre temps au lieu de le perdre.

Que vous êtes malheureux, ô vous, qui que vous soyez, d'avoir vieilli dans le monde sans connaître le prix de ce temps, vous qui ne l'avez consumé que dans des amusements frivoles, que dans des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité ! Pleurez et mourez de douleur au souvenir d'une perte si importante, qui ne saurait être réparée ; mais surtout pleurez cette jeunesse, dont la corruption a passé dans les âges suivants ; pleurez ces belles années où la pratique de la vertu vous aurait été si facile, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes ; cet âge où vous pouviez faire à Dieu des sacrifices

si purs et si agréables, pleurez-en la perte et ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde, ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur et impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouit : où trouverez-vous la récompense de tant d'heures, de tant de jours et de tant de nuits que vous lui avez consacrés ? qui paiera tous vos soins et tous vos services ? Ce monde vieillit avec vous, il se dissipe, il disparaît peu à peu ; un nouveau monde a déjà succédé en partie à celui que vous avez vu, bientôt il n'en restera plus rien. Voilà donc trente, quarante ou cinquante années que vous avez perdues ; le maître que vous avez servi ne saurait vous en dédommager, et celui que vous avez méprisé vous attend pour vous en demander un compte rigoureux.

Mais quoi, faut-il se désespérer ? n'y a-t-il point de remède à un si grand mal ? Il n'y en a point ; tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher qu'il ne devienne de plus en plus irréparable. Nous ne savons pas combien nous avons encore de temps à vivre ; mais quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement ? Mon Dieu, n'en avons-nous pas déjà assez perdu ? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reste, travaillons avec d'autant plus de ferveur que

nous avons commencé plus tard ; faisons dans un seul jour, s'il est possible, ce que nous aurions dû faire dans plusieurs années. Prions souvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les péchés de notre jeunesse et tous ceux que nous avons commis par ignorance. Mais, pour faire voir que dans tous ces péchés il y a eu plus d'ignorance et de jeunesse que de malice, commençons dès aujourd'hui à vivre comme nous voudrions avoir vécu dès les premières années de la vie et comme nous avons dessein de vivre jusqu'à la mort.

ONZIÈME LECTURE

SAINT JOSEPH

Jacob fut le père de Joseph, et Joseph, l'époux de Marie. (*Matth.*, 1.)

L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit de la sainteté où il était déjà parvenu, elle a été depuis la source des accroissements de sainteté qu'il a acquis.

Nous ne savons presque rien de la vie du Saint que l'Eglise honore aujourd'hui : un ancien auteur a même remarqué que parmi trois ou quatre de ses actions que rapporte l'Évangile, on ne trouve pas une seule de ses paroles. Peut-être que l'attention des évangélistes, tout occupée, ou même surchargée des merveilles qu'ils avaient à dire du Sauveur du monde, n'a pu s'étendre au reste ; peut-être que le Saint-Esprit a voulu que ce silence nous traçât en quelque sorte les principaux traits du caractère de saint Joseph, son humilité, son amour pour la solitude et pour la vie cachée. Quoi qu'il en soit, cette esquisse légère

nous dédommage peu de ce que nous eût mis sous les yeux le détail de la vie de ce grand Saint : que de touchants exemples perdus pour toujours, que d'excellentes maximes ensevelies dans un éternel oubli ! Mais quelque sujet qu'aient de regretter cette perte ceux surtout qui sont engagés dans le mariage, il me semble que ce n'est que pour leur intérêt qu'ils doivent la regretter, et non pour l'intérêt de saint Joseph. Quand les saints Livres ne rapporteraient de lui que ce seul mot : *Il fut l'époux de Marie*, ils nous en auraient dit assez pour nous donner l'idée la plus avantageuse de sa sainteté, assez pour exercer l'éloquence des orateurs chrétiens.

Pour moi, loin de me plaindre de la stérilité de mon sujet, j'avoue que ces deux seules paroles me paraissent renfermer un sens si étendu, que je me trouve accablé et par le nombre, et par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvais la présenter à vos yeux, toute l'étendue de ce sens, je ne doute pas que je ne fisse l'éloge le plus complet de cet époux incomparable; mais dans la persuasion où je suis de ne pouvoir vous satisfaire qu'imparfaitement, qu'ai-je à faire autre chose que de m'adresser à la très sainte Vierge? J'espère qu'elle s'intéressera à la gloire d'un Saint que les liens les plus sacrés

lui rendirent si cher ; j'espère qu'elle vous obtiendra des lumières qui suppléeront à la faiblesse de mes paroles et de mes pensées. Nous pouvons lui demander cette grâce avec confiance, en lui faisant la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

N'y eût-il pas de raisons de publier les louanges de saint Joseph, on devrait le faire par le seul désir de plaire à Marie. On ne peut douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce Saint, et qu'elle-même ne sente qu'ils rejaillissent sur elle. Outre qu'elle le reconnaît pour son véritable époux, et qu'en cette qualité elle a toujours eu pour lui tous les sentiments que doit conserver une femme vertueuse pour celui à qui le Seigneur l'a liée si étroitement, quelle reconnaissance ne lui ont pas dû inspirer l'usage que ce saint époux a fait de son autorité, le respect qu'il a eu pour sa pureté virginale ! Cette reconnaissance a été égale à l'amour qu'elle avait pour cette vertu, et rien par conséquent ne peut être plus vif que son zèle pour la gloire de saint Joseph.

On devrait donc célébrer ses vertus, quand il n'aurait d'autre avantage que d'avoir été l'époux de Marie ; j'ajoute qu'on pourrait le faire, n'y eût-il rien à dire de lui, si ce n'est qu'il a été l'époux de Marie. En suivant ce

point de vue, entrons dans quelque détail de sa vie : elle peut se diviser en deux parties, l'une qui a précédé son mariage, l'autre qui l'a suivi. Sur la première, l'histoire sacrée ne nous apprend rien, et presque rien sur la seconde : je prétends néanmoins vous faire voir dans l'une et dans l'autre tout l'éclat de la plus sublime sainteté. La première a été sainte, puisqu'elle a été couronnée d'un si glorieux mariage; la seconde a été plus sainte encore, puisqu'elle a reçu de ce mariage même un accroissement de sainteté. Je veux dire que cette alliance singulière a été le fruit de la sainteté où Joseph était déjà parvenu, et qu'elle a été la source de la sainteté encore plus sublime où depuis il a été élevé. Nous verrons dans le premier point de ce discours quelle sainteté a dû le préparer à ce mariage; dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir acquise. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT

L'Écriture sainte, comme je l'ai déjà remarqué, ne nous ayant rien transmis des vertus de saint Joseph avant son mariage, sur quoi avancé-je que ce mariage a été le fruit de sa sainteté? Sur quoi, mes frères? Sur le choix privilégié que Dieu en a fait pour être

l'époux de Marie, sur les faveurs singulières qui, en conséquence, devaient lui être communiquées, sur les épreuves délicates où devaient être mises sa foi et sa patience, enfin sur la retenue inviolable qu'il devait avoir avec une telle épouse.

Parler du choix que Dieu a fait de saint Joseph pour être l'époux de Marie, c'est d'un seul trait donner la plus haute idée de ce grand Saint. Le Saint-Esprit, au vingtième chapitre de l'Ecclésiaste, nous dit qu'une femme vertueuse est un riche héritage, et que, lorsque le Seigneur distribue les biens de cette vie, les femmes de caractère se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu, et qu'elles leur sont données pour récompenser leurs saintes actions. En effet, n'est-il pas juste, n'est-il pas raisonnable qu'une jeune vierge qui a de la douceur, de la discrétion, de la vertu, soit réservée pour un homme qui a lui-même ces aimables qualités? Ne serait-ce pas une double injustice qu'elle fût livrée à un homme vicieux? injustice à l'égard de l'homme sage, à qui alors elle serait refusée? injustice à l'égard de cette vierge même, qui serait donnée à un homme déréglé? L'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, et la femme qui peut faire le bonheur d'un

homme vertueux ne doit pas être pour un homme qui la rendrait elle-même malheureuse.

Cette vérité supposée, on pense à donner un époux à Marie, et c'est le Seigneur lui-même qui veut en faire le choix. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler quelle est cette vierge incomparable, vous savez que c'est la créature la plus parfaite et la plus sainte qui fut jamais. Le Saint-Esprit lui-même l'a déjà choisie entre toutes les personnes de son sexe pour en faire son épouse bien-aimée, il a versé sur elle toutes ses grâces, il l'a rendue digne des respects et de l'admiration des Anges; enfin le Verbe éternel ne trouve point de femme sur la terre qui mérite mieux d'être sa Mère. Si les hommes avaient eu à délibérer sur le mariage d'une vierge si accomplie, on eût vu les uns lui destiner pour mari le plus bel homme entre les Juifs, les autres le plus riche, quelques-uns le plus grand de tous les princes du monde; mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux; et qui peut douter qu'il ne lui donne le plus saint de tous les hommes, soit parce que le plus saint est le plus digne d'elle, soit qu'elle-même mérite d'avoir le plus saint?

Ne vous semble-t-il pas que cette seule pensée est capable de donner de la sainteté de

Joseph l'idée la plus noble ? Si une femme vertueuse est la récompense des vertus du mari à qui elle est destinée, à quel degré de perfection doivent être montées ces vertus, afin d'être dignes d'avoir Marie pour récompense, Marie dont le mérite est infini, et qui elle-même a été jugée digne d'être la Mère de Dieu ! Mais sans vous parler plus longtemps de la dignité de cette épouse, passons aux desseins que Dieu a sur elle. Le temps fixé dans les décrets éternels pour la rédemption du monde, ce jour attendu depuis tant de siècles nous luit enfin, et le Rédempteur doit nous être donné par Marie : pour voiler cet ineffable mystère, pour en dérober la connaissance aux hommes et aux démons, on cherche un époux à la fille incomparable qui doit devenir mère et demeurer vierge. Quel sera cet homme fortuné que le ciel choisira entre tous les autres ! Je l'appelle fortuné, car quelles faveurs singulières ne doit-il pas recevoir conséquemment à ce choix ! Il sera admis dans tous les secrets de l'incarnation du Verbe éternel, il entrera dans un commerce intime avec les personnes divines, il sera en quelque sorte associé à ce Conseil céleste, tous les jours il recevra des ordres ou de Dieu immédiatement, ou de sa part par le ministère des Anges. L'époux de Marie sera témoin de la

naissance de Jésus, il l'adorera avec les bergers, il verra les mages prosternés au pied de la crèche, leurs présents seront déposés entre ses mains, il sera leur confident, eux-mêmes lui feront le détail mystérieux de leur voyage. A la circoncision, recueillant le sang qui coulera de cette plaie douloureuse, il donnera au Sauveur le nom que le ciel lui a destiné. Tant que durera l'enfance de Jésus, il aura occasion de lui témoigner chaque jour ses tendres sentiments : ce temps de disgrâce, d'exil, redoublera sa tendresse pour le divin Enfant; il le gardera entre ses bras : quels épanchements de l'amour paternel ! quel retour de l'amour filial ! Joseph sera regardé comme le père de Jésus, Jésus passera pour son fils, tous deux se rendront tous les offices qu'exigent l'un et l'autre titre. Le nouveau patriarche donnera sa maison à l'Enfant Jésus et pourvoira à tous ses besoins : tout dans le Dieu enfant répondra à ces soins paternels, amour, caresses, respects, obéissance, services même ; il l'accompagnera, ce père nourricier, il le soulagera dans son travail, il se trouvera à sa mort, il recevra ses derniers soupirs, il lui fermera les yeux. Que de grâces, que de consolations, que de charmes dans la vie, que de douceurs à la mort !

N'est-il pas vraisemblable que s'il y a sur la terre une âme pure, une âme qui aime le

Seigneur, ce sera pour elle que seront réservées toutes ces faveurs, et qu'elle sera préférée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites? Je sais que les plus grands privilèges, toutes les grâces extérieures, ces grâces que l'École appelle gratuites, peuvent être accordées à des pécheurs; cependant le Seigneur les communique ordinairement à ses amis : et voilà pourquoi, dans les informations que fait l'Église pour la canonisation d'un Saint, on a un égard particulier aux miracles, aux révélations, aux prophéties, lorsqu'elles sont solidement prouvées. Si nous nous rapprochons plus de notre sujet, l'Évangile ne nous apprend-il pas que le mystère de l'Incarnation n'a été révélé qu'aux personnes les plus saintes? Zacharie, Elisabeth, Anne, Siméon, saint Jean-Baptiste connurent la divinité de Jésus-Christ ; et l'avantage que cette connaissance leur donna sur les autres hommes fut regardé comme un privilège signalé. Elisabeth reçoit comme une prérogative singulière la visite que lui rend Marie, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde. Anne est si transportée par sa joie, dès qu'elle a vu le Messie promis à Israël, qu'elle en parle à tout le monde. Siméon déclare qu'il meurt dans la paix, dans la joie du Seigneur, dans le moment qu'il a l'avantage de tenir entre ses bras cet

Enfant de bénédiction. Mais qu'est-ce que cet avantage, si on le compare au bonheur qu'aura l'époux de la très sainte Vierge? Jésus souffre que Siméon le porte entre ses bras; aux autres Saints il ne fait que se rendre visible, il ne fait que se laisser en quelque sorte présenter, comme à Zacharie et à son épouse. C'en est assez néanmoins pour nous persuader que ces personnes étaient particulièrement favorisées du Seigneur. Or cette faveur accordée à ces saints personnages, combien de fois sera-t-elle prodiguée à saint Joseph! combien en recevra-t-il d'autres qu'aucun homme n'a jamais reçues, qu'aucun homme ne recevra jamais! Si donc elles pouvaient être méritées, ces faveurs si insignes, quelle raison n'avons-nous pas de croire qu'il s'en était rendu digne par la sainteté de sa vie, et par la pratique des plus sublimes vertus?

Mais quelles vertus? n'en saurait-on donner quelque détail? Ah! quelle humble simplicité ne devait pas animer sa foi! quelle force supérieure dans sa pénitence! car voici sur quoi je me fonde : le Seigneur ne se communique qu'aux humbles, et saint Joseph devient le dépositaire des secrets du ciel; les mystères de la religion les moins difficiles à croire offensent souvent l'orgueil de l'esprit, et saint Joseph se rend docile aux mystères les plus

impénétrables; notre foi s'ébranle à la vue des entreprises pénibles, et saint Joseph sur la foi d'un songe exécute les ordres du Seigneur, quelque impossibles qu'ils paraissent. Faites-y réflexion et pour un moment mettez-vous à la place de ce saint homme. A peine Marie l'aura épousé, qu'elle concevra : sachant qu'il n'a aucune part à cette conception, au lieu d'adhérer aux soupçons qu'elle fera naître, il faudra qu'il croie que Marie est chaste, que même elle est encore vierge, et que c'est par un miracle, par une opération mystérieuse du Saint-Esprit, qu'elle a conçu. Elle aura un fils dont il ne sera pas le père; et il faudra qu'il croie que cet Enfant est son Dieu, que c'est pour lui le comble du bonheur d'être obligé de l'entretenir, de pourvoir à ses besoins, de le servir même avec respect.

Quels mystères, et quelles épreuves pour la foi dans toutes sortes de personnes, et surtout dans un mari, qui prend naturellement un intérêt si vif à l'honneur de son épouse, à qui tout est si aisément rendu suspect en ce genre! Comment le nouvel époux pourra-t-il donner quelque croyance à ce miracle qui a si peu d'apparence, qui est sans exemple?

De plus, de quelle force n'aura pas besoin sa patience! C'est encore sur la foi d'un songe qu'il lui faudra abandonner son pays, fuir

avec la Mère et l'Enfant, prévenir pour cette fuite le lever du jour. Il lui faudra passer dans l'Égypte, sans savoir par qui il y sera accueilli, sans savoir s'il y trouvera de quoi faire subsister sa famille, sans savoir dans quel temps il lui sera permis de revenir ; il faudra qu'il demeure dans ce royaume étranger cinq, sept, peut-être neuf ans, selon quelques interprètes ; il faudra qu'il y attende qu'un Ange descende du ciel, et qu'il lui porte un ordre exprès de revenir en Israël. Si tous ces contretemps, toutes ces traverses devaient arriver quelques années après son mariage, l'habitude de vivre avec Marie, de se former sur ses vertus, aurait peu à peu préparé son courage à de si grandes épreuves ; mais il les lui faudra subir dès qu'il aura consenti aux liens sacrés qui vont l'unir à son épouse ; disons plutôt qu'il faut qu'il porte dans cette alliance une vertu déjà éprouvée, déjà consommée. Il faut bien le dire, ou avouer que le Seigneur, qui a une connaissance si intime de ses créatures, et qui dispose de toutes avec tant de sagesse, a néanmoins donné à Marie un époux peu digne d'elle, s'est donné à lui-même un ministre de ses desseins peu propre à les exécuter.

Enfin, rien ne me persuade mieux que Joseph, même avant son mariage, avait acquis une sainteté sublime, que la disposition où il

devait se trouver d'abord et où il se trouva en effet de garder la continence avec son épouse. Marie avait voué pour toujours sa virginité au Seigneur, et cependant il faut que cette vierge vive dans l'état du mariage, soit pour cacher le mystère de l'Incarnation, comme nous l'avons déjà remarqué, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse aurait pu donner. Afin d'accomplir les desseins du Seigneur, tous ceux de la tribu de David s'assemblent, on cherche un époux à la jeune vierge, le choix tombe sur Joseph; le mariage se conclut, la cérémonie s'achève. Mais quel sujet d'étonnement pour le saint homme, d'apprendre aussitôt de la nouvelle épouse même le vœu qui la consacre au Seigneur, et le désir qu'elle a de l'accomplir! La vertu de Joseph se montre supérieure à cet incident, il n'hésite pas, il approuve le dessein de Marie, il loue son courage et sa résolution magnanime, il s'engage de vivre avec elle dans la plus exacte continence, et il sent qu'un engagement pareil n'est point au-dessus de ses forces.

Il n'est pas nécessaire que je fasse des efforts pour vous faire sentir tout l'héroïsme de cette action : il serait utile de vous dire que dans ces premiers siècles le célibat n'était point encore en bonheur, qu'on n'en avait presque

pas d'exemple. Je n'ai pas à craindre que ce prodige de chasteté paraisse peu admirable dans un temps où l'on regarde comme impossibles les règles les plus communes de cette vertu, dans un temps où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées ; dans un temps où, en parlant de cette aimable vertu, en la louant même, on craint de lui donner atteinte. Je me contenterai de vous rappeler aux sentiments de vénération qu'ont sans doute jetés dans vos cœurs les exemples d'un saint Henri, empereur, d'un saint Edouard, roi d'Angleterre, d'un saint Elzéar, comte d'Arian, d'un Boleslas, roi de Pologne, d'un Alphonse II, roi de Castille, et de quelques autres, qui dans le mariage même ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle peut l'être dans les cloîtres et dans les déserts. N'est-il pas vrai que ces exemples vous paraissent héroïques, et supérieurs aux forces de la nature? En effet ce sont des miracles que Dieu opère quelquefois seulement, pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grâce, et pour confondre la lâcheté de ceux qui, sous prétexte de faiblesse, se laissent vaincre à toutes les tentations, et ne daignent pas même leur résister.

Or, c'est de saint Joseph que ces grands

Saints ont appris à s'astreindre à une pureté si sublime. Saint Joseph reçoit une épouse de la main des prêtres ; c'est une jeune personne de quinze à seize ans, la plus belle, la plus vertueuse, en un mot, la plus accomplie qui fut jamais : quel usage fait-il du pouvoir que lui donnent les lois les plus sacrées? Il consent à vivre avec elle comme si elle n'était pas son épouse ; ou plutôt il la regardera comme une véritable épouse, sans qu'elle cesse d'être pure. C'est un grand sujet d'éloge, de mourir vierge après avoir vécu trente ans dans un pareil mariage. Mais croyez-vous qu'on soit capable de porter jusque-là l'amour de la pureté, avant de s'être longtemps exercé dans la pratique des plus nobles vertus ? Est-ce là le fruit d'une piété encore faible, d'une piété naissante? Par combien de combats faut-il qu'une âme se soit préparée, pour remporter une victoire si difficile !

Voilà avec quelle sainteté Joseph est entré dans le mariage. S'il n'avait pas été saint, le Seigneur ne lui aurait pas choisi la plus sainte de toutes les femmes ; il n'aurait pas lui-même été choisi entre tous les hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, pour être le témoin de ses merveilles, pour tenir auprès du Fils de Dieu la place d'un père, la place d'un maître. S'il n'avait pas été saint, il n'au-

rait pas été assez exercé pour les rigoureuses épreuves que sa foi et sa patience avaient à essuyer dès les premiers jours de son mariage. Enfin s'il n'avait pas été saint, comment aurait-il été capable de vivre avec une épouse légitime, comme un Ange vivrait avec un autre Ange?

Jugez quel sera le bonheur de cette alliance, qui se fait avec des dispositions si saintes, entre des personnes si vertueuses et si visiblement appelées par le Seigneur à l'état qu'elles embrassent : car n'en doutez pas : s'il se trouve des mariages malheureux, ce n'est pour l'ordinaire que par le défaut de ces saintes dispositions; ces mariages infortunés sont les fruits du dérèglement de la jeunesse, ou les suites des intentions peu chrétiennes avec lesquelles on s'est engagé. Je l'ai dit dès le commencement de ce discours : la femme vertueuse est un don de Dieu; et c'est de sa part un bienfait égal, que le don d'un saint mari : il faut donc du côté de l'un et l'autre sexe être ami de Dieu, pour faire une rencontre heureuse. La femme vertueuse est une récompense de la vie régulière, selon le mot du Sage : donc après une vie peu réglée on ne doit pas plus s'attendre à cet heureux salaire, que s'attendre à être récompensé après une vie criminelle. Qu'en pensez-vous? Ce jeune

homme dont les mœurs sont si corrompues, ce jeune homme qui ne semble ni craindre le Seigneur, ni respecter la religion, quel bonheur croyez-vous qu'il puisse espérer dans le mariage? Que dis-je, bonheur? ne pensez-vous pas plutôt que le ciel irrité lui prépare dans cet état un enfer anticipé, pour punir par avance tous ses désordres? Sa propre femme sera le démon qui le tourmentera jusqu'à la mort. D'autre part quel sera le sort de cette fille si vaine, si passionnée de plaire? Qu'elle paiera chèrement, dans une longue et cruelle servitude, et les fautes qu'elle commet, et les fautes qu'elle fait commettre! Elle se persuade que cet affolement pour les parures, que cette liberté à se produire, que cette envie démesurée de faire paraître les agréments de sa beauté et de son humeur, lui ouvrent une voie sûre à un prompt, à un heureux établissement : erreur grossière! ce sont là des moyens d'assembler autour d'elle une cour aussi frivole, pour ne rien dire de plus, que le sont les charmes qu'elle étale, et par là même des obstacles au prompt mariage qu'elle espère : du moins ne doit-elle pas compter sur un mariage heureux. Peut-être que par ces dehors séduisants, par vos lâches complaisances vous attirerez enfin cet homme dans les pièges que vous lui avez tendus; mais

savez-vous entre les mains de qui vous allez tomber? Mille fois vous vous reprocherez les avances que vous avez faites pour votre malheur; votre situation vous paraîtra plus dure que l'esclavage. Cette vierge sage, au contraire, qui a craint l'air du monde, qui s'y est toujours montrée modeste dans ses habits, réservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bonheur durable et solide, jouira sans inquiétude des avantages d'un établissement stable, qu'elle a attendu, du moins qu'elle a désiré sans empressement.

Une autre cause des malheurs qu'on éprouve dans le mariage, ce sont les intentions avec lesquelles on s'y engage. Ce point ne regarde pas seulement les personnes qui sont dans des circonstances à pouvoir penser à cette espèce d'établissement ; il regarde encore les pères et les mères, et tous ceux qu'on emploie pour ces sortes d'affaires. On entre dans l'état du mariage par amour, par ambition, par avarice ; au caprice de la passion on se remet du choix d'un époux, d'une épouse : or, se marier par passion et se marier à l'aveugle et sans mesurer ses démarches, c'est la même chose. Se marier par passion, c'est prendre une femme au milieu des ténèbres, comme Jacob, et se mettre au hasard de trouver après l'engagement solennel une Lia au lieu d'une Rachel qu'on

croyait épouser. Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un long voyage, justement dans le fort de la tempête, et sous un pilote ivre ou insensé. Il est vrai, la passion couvre toute sorte de défauts, la passion fait voir des charmes souvent dans ce qui déplaît le plus à quiconque voit sans passion ; mais comme les transports de la passion sont trop violents pour être durables, plus son feu a d'activité, plus tôt il se ralentit : revenu à soi, on retrouve dans les objets tout ce qu'un faux jour n'avait pas d'abord permis d'y découvrir ; c'est une espèce d'enchantement, qui, ayant tout d'un coup disparu, ne laisse plus voir que la fange, où l'or semblait briller de toutes parts. Cet homme qu'a prévenu je ne sais quel éclat séducteur, et qui, sans examiner ni le caractère, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut à toute force l'épouser contre l'avis même de ses amis, cet homme fait-il réflexion que cette beauté n'est pas immortelle, et que cependant il s'engage jusqu'à la mort ? Je veux qu'elle conserve ses charmes durant dix ans : vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle ; de sorte que si elle n'a dans la bonté de son caractère de quoi vous attacher après la perte de ses attraits, vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans ; ce sera un cadavre, pour ne rien dire de plus,

qu'il vous faudra garder dans votre maison. Jeune homme intéressé, vous aurez les biens de cette jeune personne ; et vous, fille vaine, vous aurez part aux titres et à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez : mais comme le désir des richesses et des honneurs croît à mesure qu'on parvient à ce qu'on désire, vous ne serez ni l'un ni l'autre satisfaits des biens et des honneurs que vous réunirez, encore moins de l'union de vos personnes.

Quelle différence entre cette triste situation, et les douceurs qu'éprouveront ceux qui, n'ayant point d'autre vue, en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur salut dans une condition plus stable, plus conforme à leur faiblesse, consultent le Seigneur, leur famille, leurs amis les plus raisonnables, les plus désintéressés, et reçoivent sur l'avis d'un conseil si sage l'épouse ou l'époux avec qui doit se passer le reste de leur vie ! Quelle louable prudence dans ceux qui, entre les différents partis qui se présentent, préfèrent le parti où les qualités solides prévalent aux avantages extérieurs, choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis et les croix attachés à l'état du mariage, des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces fâcheux soupçons qui troublent si souvent les établissements d'ail-

leurs les mieux assortis, des personnes dont la piété puisse servir d'exemple aux enfants, aux domestiques, et attirer sur toute une famille mille bénédictions, des personnes en un mot qui, après avoir perdu tout ce qui leur donnait du lustre au dehors, conservent en elles-mêmes de quoi nourrir une douce et inviolable amitié dans le cœur d'un époux, de quoi faire leur propre bonheur en faisant le sien par une vertueuse complaisance, par une application constante à remplir les obligations de leur condition, par la fuite des vanités, et de tout ce qui peut offenser des yeux qui désormais font la règle de leurs devoirs les plus essentiels ! semblables à ces fleurs qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat et leur fraîcheur, qui lors même qu'elles sont passées, qu'elles sont desséchées, se font estimer par la bonne odeur et par les qualités secrètes que le Créateur leur a données. Ceux qui chercheront ainsi à s'établir avec des intentions pures jouiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet, et que personne n'y trouve : ils seront exempts de ces dégoûts qui suivent de si près les empressements des plus ardentes recherches; loin de se ralentir, leur amour s'affermira ; et, ce qui est encore plus estimable, ils sanctifieront leur état, et s'y sancti-

fieront eux-mêmes. Nous avons fait voir quelle sainteté saint Joseph devait apporter à son mariage, voyons quelle sainteté il doit y avoir acquise. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT

Je n'entreprendrai pas de suivre en détail les progrès que saint Joseph a faits dans la sainteté durant l'espace de près de trente ans qu'il a vécu avec la plus sainte de toutes les femmes : pour rendre complète cette énumération, il faudrait entrer dans bien des mystères qui surpassent la capacité de l'esprit humain. Mais sans rien vous dire qui soit au-dessus des lumières communes, j'espère vous faire concevoir une haute idée des fruits de bénédiction qu'a produits à notre Saint l'avantage d'avoir eu Marie pour épouse : il me suffira de vous faire remarquer en peu de mots combien l'exemple d'une épouse si sainte, son zèle, son crédit auprès de Dieu, devaient être propres à donner des accroissements aux vertus de son époux.

Ce discours deviendrait trop long si je voulais m'étendre sur la force du bon exemple, sur la vertu secrète qu'a la sainteté de s'insinuer dans les esprits, de passer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les Saints. Il

est sûr qu'on ne saurait être une heure de temps avec une personne remplie de l'esprit de Dieu, sans se trouver en quelque sorte changé, en quelque sorte parfumé de la bonne odeur de sa piété. Saint Jean Chrysostome dit que de son temps si un homme avait passé seulement un jour avec les Saints qui vivaient dans la solitude, quoique la seule curiosité l'eût porté à aller les voir, c'en était assez pour qu'à son retour son épouse, ses domestiques, ses amis s'aperçussent qu'il revenait du désert, et qu'il avait conversé avec ces anges de la terre. Si leur commerce durant un seul jour produisait tant de fruits, quel fruit ne doit pas avoir tiré saint Joseph de ses entretiens intimes et continuels avec la très sainte Vierge durant tant d'années ! La seule présence d'une personne aussi modeste, aussi humble, aussi sainte, la seule vue d'un modèle si accompli pouvaient-elles manquer d'inspirer un amour ardent pour toutes sortes de vertus, et un désir efficace de les acquérir ? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, et quelle impression ces exemples devaient faire sur son âme ; quelle impression n'y devait pas faire le silence même de Marie. Oui, n'en doutez pas, c'était assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu et à mépriser tout le reste. Mais

quels devaient être les discours d'une personne où le Saint-Esprit habitait, où Dieu avait versé la plénitude des grâces, où l'amour divin était plus enflammé que dans tous les Séraphins ! Quel feu ne devait pas sortir de sa bouche, lorsqu'elle s'ouvrait pour exprimer les sentiments du cœur ! Quelles froideurs, quelles glaces ce feu ne devait-il pas dissiper ! Quel effet surtout ne devait-il pas produire sur saint Joseph, déjà si disposé à être embrasé ! La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avaient si souvent ensemble sur les mystères qui s'accomplissaient à leurs yeux, et sur les grâces qu'ils recevaient tous les jours, cette idée seule inspire de pieux sentiments, et porte, ce me semble, au recueillement et à la ferveur; mais qui peut imaginer jusqu'où allait le fruit de ces saints discours à l'égard de celui à qui Marie communiquait ses lumières ?

Les Saints inspirent la sainteté, même sans dessein; c'est un feu sacré dont la chaleur bénigne se communique sans qu'on y pense : de sorte que Joseph, en vivant avec Marie, aurait fait des progrès immenses quand elle ne se serait point appliquée à perfectionner en lui l'amour divin. Mais il est certain qu'elle a plus de zèle que tous les Apôtres ; et que si les ordres du ciel et la bienséance de son sexe

lui eussent permis de quitter la solitude, et de parcourir l'univers, elle l'aurait seule converti. Or ce zèle sans bornes s'est exercé, durant tout le temps de son mariage, sur un époux chéri : l'ordre de la charité exigeait qu'il fût le premier objet de ce zèle, et il en a été l'objet unique durant tout ce temps. Ce grand feu, capable d'embraser toute la terre, n'a eu qu'à embraser, qu'à consumer le cœur de Joseph : croyez-vous qu'elle ait fait agir ce feu, qu'elle l'ait excité inutilement ? Saint Grégoire de Nazianze, parlant du zèle de sainte Gorgone pour la conversion de son mari, nous apprend que ce zèle était d'autant plus vif en elle, qu'il lui semblait qu'il n'y avait que la moitié de son cœur qui aimât Dieu, pendant que son époux était encore dans les ténèbres du paganisme. Si Marie a eu la même pensée, si elle a regardé le cœur de saint Joseph comme une partie du sien, quel soin ne doit-elle pas avoir pris d'y faire croître l'amour de Dieu ! Sans doute elle a souhaité lui inspirer autant de cet amour qu'elle en sentait elle-même, sans doute elle a travaillé dans ce dessein sans relâche et avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croyez pas néanmoins que dans l'exercice de son zèle elle ait oublié sa condition, elle ait oublié son devoir envers un époux qu'elle re-

connaissait pour son chef et pour son maître. Quelque liberté que lui donnât d'une part l'union parfaite qui était entre eux, d'autre part quoique saint Joseph, qui reconnaissait en elle la mère de son Dieu, eût tous les égards pour elle, toute la vénération que méritait cette auguste qualité, ne pensez pas qu'elle prît jamais aucun avantage de ses complaisances et de ses respects, ni qu'en lui faisant part des connaissances sublimes qu'elle avait, elle laissât jamais échapper aucun signe de cette enflure que donne quelquefois la supériorité des lumières. Ce grand zèle était accompagné en elle d'une simplicité et d'une modestie qui le rendaient aussi aimable qu'efficace ; elle instruisait en conversant, elle exhortait en agissant, elle persuadait en faisant connaître qu'elle était persuadée. Que fallait-il de plus pour une âme aussi bien disposée que l'âme de saint Joseph ? Que fallait-il de plus pour cet époux déjà saint, et qui désirait faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection, qui observait toutes les actions, qui recueillait toutes les paroles de Marie, qui ne cessait pas de l'étudier, qui n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle souhaitait elle-même partager avec lui ?

Mais le moyen le plus ordinaire qu'elle ait employé en faveur d'un époux si cher, c'est le

crédit qu'elle avait auprès de Dieu, ce sont ses prières toutes-puissantes. Tout le monde sait quel est le pouvoir de Marie auprès de son Fils, tout le monde sait qu'elle ne peut être refusée ; est-il même un catholique assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé l'efficace de son intercession ? Mais ce pouvoir si absolu, quels motifs n'avait-elle pas de l'employer pour saint Joseph ! outre qu'en qualité d'épouse elle était obligée de prier souvent pour son époux, la sincère amitié qu'elle lui portait la rendait plus assidue et plus fervente à s'acquitter de ce devoir. Sans ces motifs indispensables, n'aurait-elle pas dû faire par reconnaissance tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des vertus dans ce saint homme, à son élévation dans le ciel ? car enfin Joseph lui avait sauvé l'honneur, il avait sauvé la vie à son fils, il l'avait accompagnée dans tous ses voyages, il la faisait vivre par le travail de ses mains ; en un mot, que n'avait-il pas fait pour elle, et quel salaire en avait-il exigé ? Croyez vous que la très sainte Vierge, dans qui le sentiment de toutes les vertus était si vif, pût épargner son crédit, ne pouvant autrement témoigner un juste retour à son bienfaiteur ? Quelles grâces n'a-t-elle point demandées pour lui ? et à sa demande, quelles grâces Jésus-Christ n'a-t-il pas versées sur un homme envers qui

il était porté de lui-même, et, si je l'ose dire obligé de prodiguer ses bienfaits !

Je finis en vous faisant remarquer quelle attention mérite de la part de ceux qui sont engagés dans le mariage le modèle que je leur présente. Je sais qu'il n'y eut jamais de femme qui pût être comparée à Marie, et que tous les hommes ensemble ne sont pas aussi saints que saint Joseph ; j'avance néanmoins que quelque imparfaite que soit une femme, que quelque vicieux que soit un mari, on peut se sanctifier dans le mariage : ces imperfections mêmes, ces vices peuvent servir à cette fin. Si la personne que vous avez épousée est vicieuse, disait un ancien, il faut ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez : en les lui ôtant, vous la rendrez meilleure ; en le supportant, vous deviendrez meilleur vous-même. Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on tire à la fois ces deux avantages, on se rend soi-même plus parfait, et on contribue à la perfection de la personne avec qui on est lié.

Je ne saurais vous faire sentir ce que peut sur le cœur d'un mari la patience et la constante douceur d'une femme ; et de plus quand ce mari serait le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, que ne peuvent pas les prières d'une femme

patiente sur le cœur de Dieu, qui est le maître de tous les cœurs ? Que les femmes, dit saint Pierre, soient soumises et complaisantes envers leurs époux; ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront par cette sage conduite gagnés à Jésus-Christ; elle fera plus sur eux que ne font tous nos discours, que ne font les miracles mêmes. C'est ainsi que la célèbre sainte Monique adoucit insensiblement le caractère dur et impétueux de Patrice ; non seulement il devint un mari digne de Monique, mais encore un chrétien propre à servir d'exemple. Combien de faits pareils ne nous fournit pas l'histoire ! J'ose dire qu'un des principaux effets de la bénédiction nuptiale pour ceux qui la reçoivent se fait sentir dans le pouvoir qu'elle leur donne de se porter mutuellement à aimer Dieu et à faire leur salut. J'ose ajouter que, pour parvenir à cette fin heureuse, le moyen le plus sûr, le plus efficace et presque l'unique, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité, les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible que lorsque entre deux personnes unies par les liens du mariage, un peu d'amour, un peu de tendresse mutuelle resserre de plus en plus ces liens sacrés, il s'en trouve une qui ne soit point touchée des péchés de l'autre, qui ne

pense point à la retirer du précipice, qui ait assez peu de zèle pour se résoudre à consentir à la perte éternelle d'une âme avec qui elle est en quelque sorte confondue, pour se résoudre à être damnée, pour ainsi dire, dans la moitié de soi-même ? Ou si l'on manque de cette amitié, de cette sympathie qui unit si étroitement et si doucement les cœurs, qui rend supportables les personnes même les plus imparfaites, est-il possible qu'on aime mieux vivre en tigres, en lions furieux, qu'on aime mieux s'entre-déchirer, se procurer réciproquement sa damnation, se faire un enfer de cette vie, que de faire un saint usage de sa croix, que de se sauver, que de se sanctifier en la portant ?

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage peut être utile presque à tout le monde, puisque nous vivons la plupart en société. Dieu nous a tous chargés du salut les uns des autres ; notre soin principal devrait être de procurer le ciel, du moins à ceux avec qui la Providence nous fait vivre. Voilà ceux avec qui surtout nous devons éviter les vaines contestations, et tout ce qui peut altérer la paix et la charité. Montrons au contraire une humble condescendance pour leurs sentiments, ayons de l'indulgence pour leurs faiblesses, pardonnons-leur les chagrins qu'ils nous causent

par leur imprudence, craignons de leur donner l'occasion la plus légère de s'éloigner de Dieu, n'oublions rien pour les attirer avec douceur à l'amour et à la pratique de la piété. Il est certain que si l'on en use de la sorte, outre qu'on se fait aimer des hommes, outre qu'on mène une vie douce et tranquille, on gagne encore le cœur de Dieu, dont la possession vaut plus que toutes les richesses de ce monde, plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel. A ce riche trésor que je vous souhaite sur la terre, veuille le Seigneur joindre sa couronne immortelle.

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATIONS IV
AVERTISSEMENT XI
LECTURE PRÉPARATOIRE XVII

PREMIÈRE LECTURE

L'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge 1

DEUXIÈME LECTURE

L'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge 33

TROISIÈME LECTURE

La Purification de la très sainte Vierge. 60

QUATRIÈME LECTURE

La Purification de la très sainte Vierge. 94

CINQUIÈME LECTURE

L'Annonciation de la très sainte Vierge. 131

SIXIÈME LECTURE

Le Scapulaire de la très sainte Vierge. 150

SEPTIÈME LECTURE

L'Assomption de la très sainte Vierge. 185

HUITIÈME LECTURE

L'Assomption de la très sainte Vierge. 216

NEUVIÈME LECTURE

Nativité de la très sainte Vierge . . . 247

DIXIÈME LECTURE

La Présentation de la très sainte Vierge 273

ONZIÈME LECTURE

Saint Joseph 303

Ligugé (Vienne). — Imp. Saint-Martin. M. Bluté.

252
L119

53482

La Colombière, Claude de, Ven.
AUTHOR

Lectures Pieuses sur
TITLE les fêtes de la
Très Sainte Vierge et St. J

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

STORAGE - C

53482